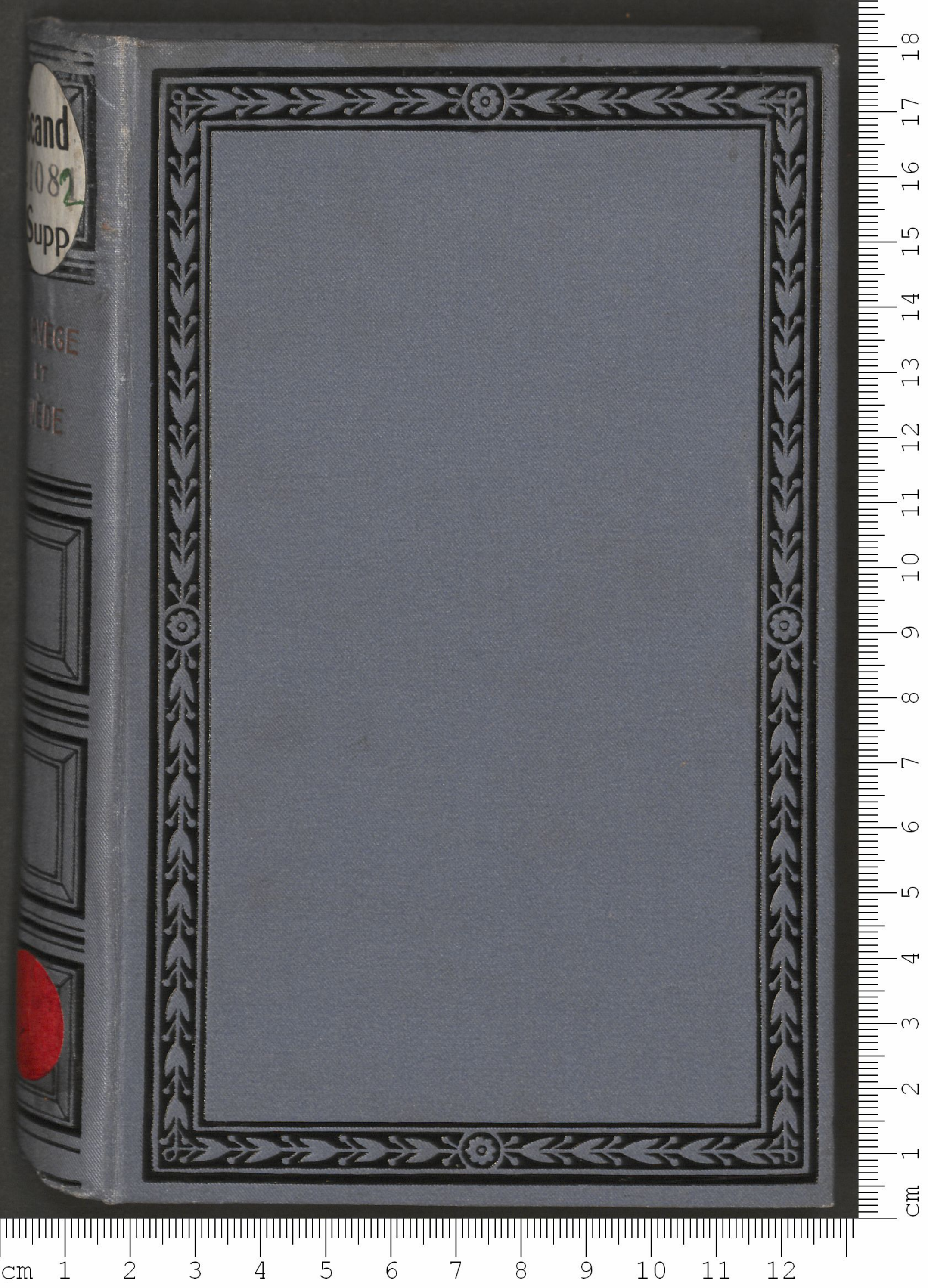
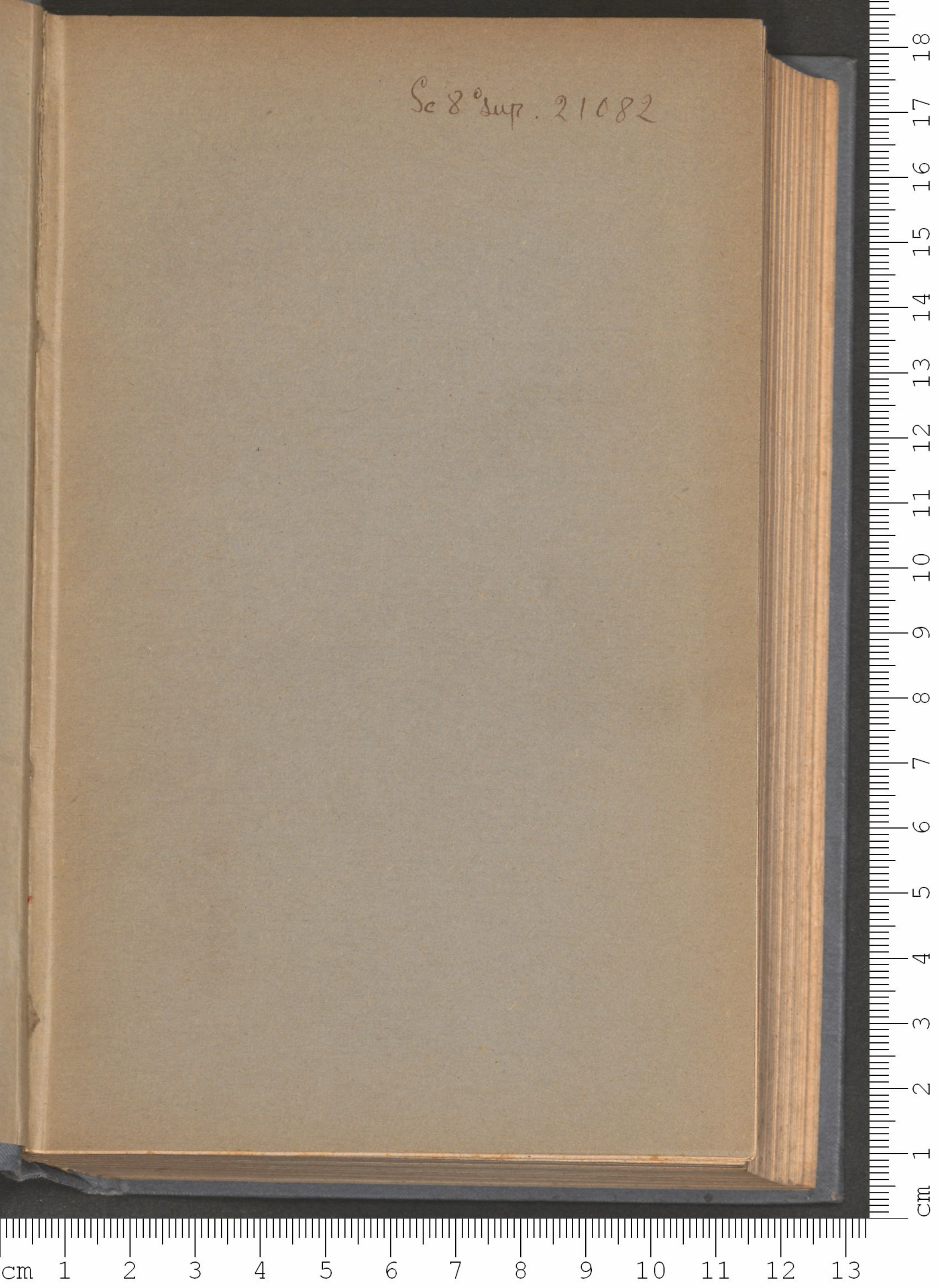
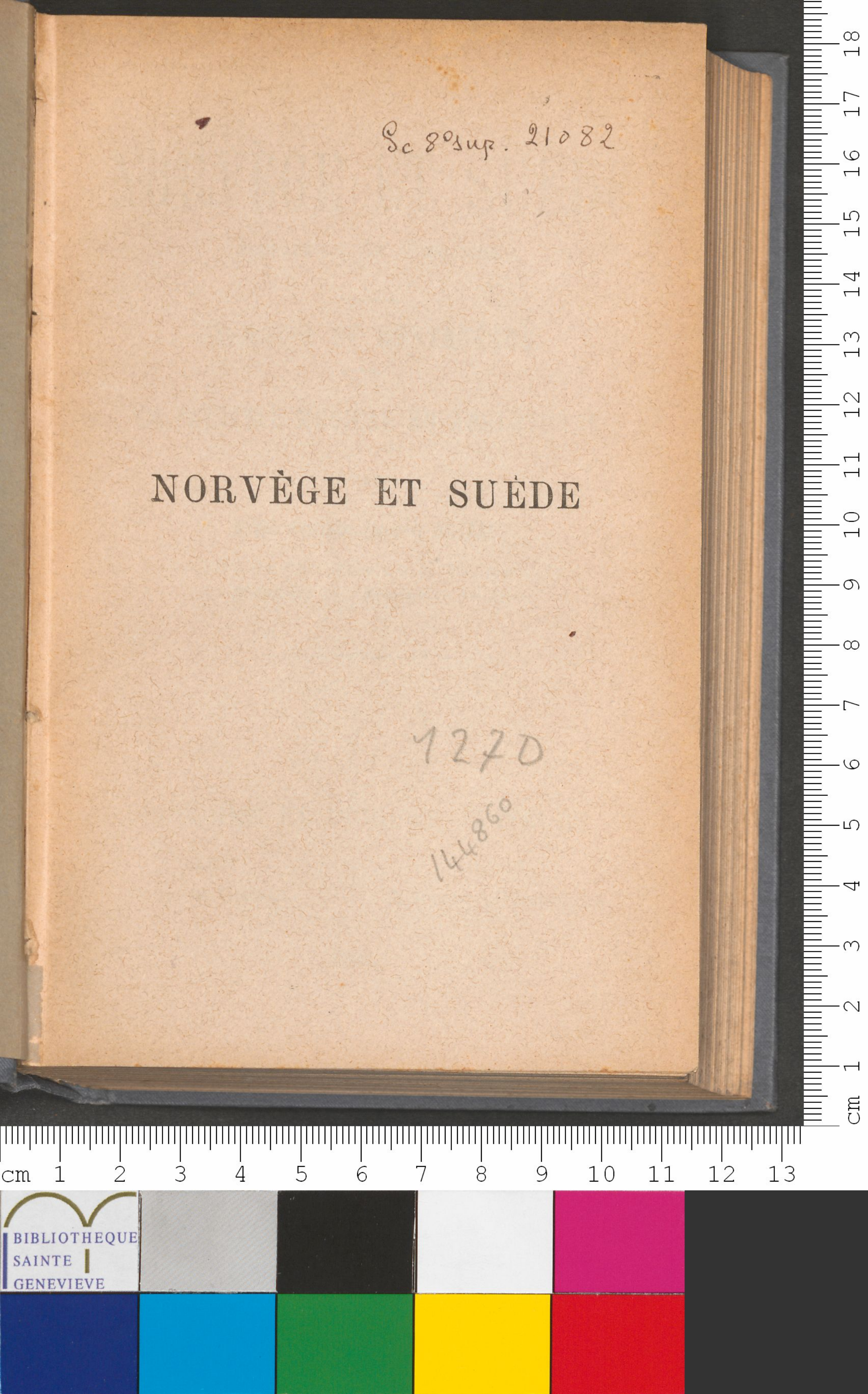


NORVÈGE
ET
SUÈDE




Scand
1082
Supp





NORVÈGE ET SUÈDE



NORVÈGE ET SUÈDE

Excursion de Vacances

DALMATIE ET MONTÉNÉGRO

UN FESTIVAL MUSICAL EN ANGLETERRE

PAR

L'abbé Alexandre-Stanislas NEYRAT

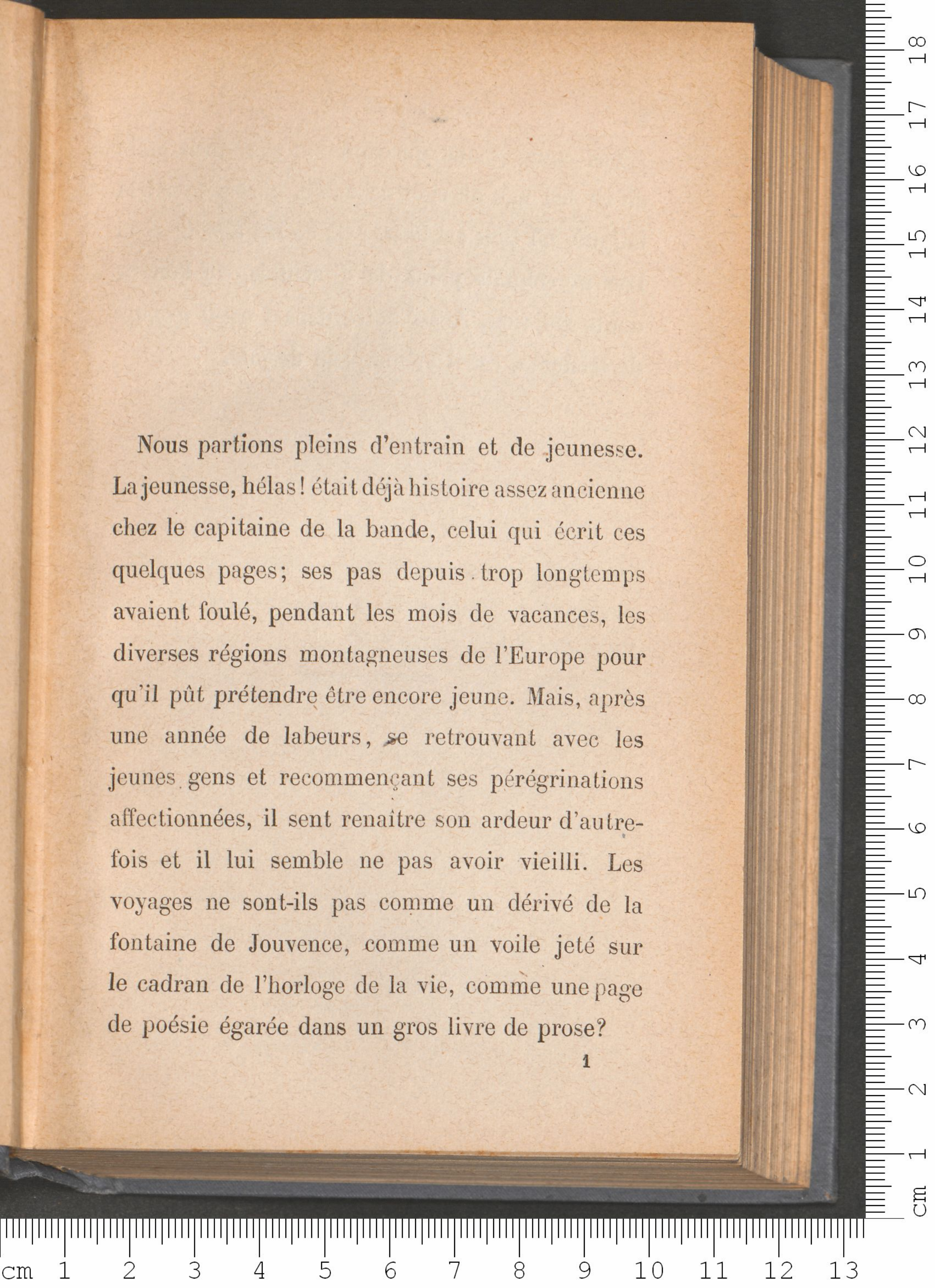
Maître de chapelle de la Primatiale
Et Membre de l'Académie de Lyon

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS
13, rue de l'Abbaye.

LYON
3, avenue de l'Archevêché.

1891



Nous partions pleins d'entrain et de jeunesse. La jeunesse, hélas ! était déjà histoire assez ancienne chez le capitaine de la bande, celui qui écrit ces quelques pages ; ses pas depuis trop longtemps avaient foulé, pendant les mois de vacances, les diverses régions montagneuses de l'Europe pour qu'il pût prétendre être encore jeune. Mais, après une année de labeurs, se retrouvant avec les jeunes gens et recommençant ses pérégrinations affectionnées, il sent renaître son ardeur d'autrefois et il lui semble ne pas avoir vieilli. Les voyages ne sont-ils pas comme un dérivé de la fontaine de Jouvence, comme un voile jeté sur le cadran de l'horloge de la vie, comme une page de poésie égarée dans un gros livre de prose?

Les compagnons du capitaine sont trois amis de ce bel âge où rien ne coûte, où légère est la fatigue, où tout est liesse; de ce bel âge aussi où l'on ne connaît point de difficultés, où l'on ne doute de rien. Aussi notre départ est-il exempt de tristesse, est-il même plein de joie.

NORVÈGE ET SUÈDE

CHAPITRE I

De Lyon, l'express nous emporte à Paris, où nous ne faisons que passer; et, le soir même, nous allons coucher à Namur, après un long trajet nocturne. Puis, comme nous avons hâte d'arriver au but, c'est au vol de la vapeur que nous traversons Liège, Verviers, Aix-la-Chapelle, beaux pays déjà connus par plusieurs voyages, et que nous arrivons à Cologne. Là même nous ne prenons que le temps nécessaire pour visiter la belle et célèbre cathédrale.

Elle est aujourd'hui entièrement achevée, et ses arcs-boutants, ses galeries à jour se découpent en dentelles sur le ciel brumeux du Rhin. Ses voûtes élancées, ses splendides verrières — quelques-

unes anciennes, la plupart remplies, par les artistes de Munich, de tableaux suaves, — sa chapelle absidale qui renferme la châsse romane où sont les corps des rois Mages : tout cet édifice somptueusement achevé est l'honneur des Allemands qui en font un de leurs monuments nationaux plus encore qu'un acte de foi catholique. Nous ne pouvons qu'admirer et regretter en même temps que notre cathédrale de Beauvais, l'égale de celle de Cologne par les proportions, supérieure même comme pureté de style, soit encore réduite à son abside solitaire.

Mais nous nous arrachons promptement à la contemplation. Le but à atteindre est encore éloigné, et il ne faut pas perdre le temps aux préliminaires du voyage. Aussi, après avoir parcouru la ville, visité quelques autres églises dignes de remarque : Notre-Dame-du-Capitole, Saint-Martin, Saint-Gédéon, les Apôtres, qui toutes offrent de beaux spécimens de cet art roman particulier aux bords du Rhin; Sainte-Ursule où sont conservées les reliques des onze mille vierges massacrées avec elle; après avoir jeté un coup d'œil sur l'hôtel de ville, nous repartons.

Encore un trajet de nuit. Seules les usines

d'Essen, qui fondent les engins perfectionnés de destruction dont nous n'avons que trop ressenti les funestes effets en France, nous sont perceptibles par leurs feux multipliés. Vers trois heures du matin, nous débarquons à Hanovre, l'ancienne capitale découronnée, et cherchons de suite à nous procurer quelques heures de sommeil réparateur.

De Hanovre à Harbourg, où l'on peut, afin d'arriver à Hambourg, quitter la voie ferrée et l'échanger contre le véhicule plus agréable du bateau à vapeur, on traverse de longues plaines désertes souvent sablonneuses et couvertes de pins tristes et sauvages; c'est le comble de la monotonie et de l'ennui. A l'approche de la grande ville, les habitations reparaissent. L'Elbe distribue la fécondité à ses rivages. Voilà enfin Hambourg, bâti sur les collines qui bornent, au Nord, le fleuve saxon et prussien. Le port est plein d'animation : les grands mâts s'accumulent près des jetées, les édifices de la cité se profilent à travers les cordages des navires : c'est un spectacle intéressant.

Nous le savourons en parcourant rapidement les divers quartiers de cette ville populeuse. Un joli jardin monte des bords du fleuve à la plate-

forme haute, revêtant de verdure les collines les ravins. Une longue artère pleine de vie traverse Hambourg et mène jusqu'à l'église Saint-Nicolas, dont la haute et magnifique tour s'aperçoit de loin. A l'extrémité de la ville opposée à l'Elbe, est le beau lac de l'Alster que sillonnent les bateaux à vapeur, qu'embellissent les maisons de plaisance et où sont réunis tous les genres de distraction; c'est le grand rendez-vous des citadins aux jours de fête. L'Elbe et l'Alster font à Hambourg deux rivages; l'un grand et sévère, mais utile et vivifiant; l'autre moins livré au négoce, mais plus gracieux et plus agréable. Une enceinte de jardins qui longent les routes et remplissent la campagne, encadre les villas nombreuses des commerçants hambourgeois; le dahlia y règne en maître.

Encore ici, nous n'oublions pas que notre voyage commence seulement au-delà de Copenhague et du Danemark, et nous nous pressons de plus en plus. Le soir même, à neuf heures, nous allons à Altona prendre le chemin de fer qui nous amène, vers minuit, au fond de la baie de Kiel où nous nous embarquons.

A un autre voyage déjà lointain, j'avais passé deux agréables journées dans la petite ville de

Kiel, au fond de ce golfe qui est un des beaux ports de l'Europe, port maintenant au pouvoir de la Prusse, mais alors port danois. Les bords charmants et tranquilles de ces côtes verdoyantes avaient laissé de doux souvenirs dans mon esprit Cette fois, nous ne pouvons rien voir. Au débarquer du chemin de fer, il faut nous presser pour trouver place sur le bateau qui va partir dans un instant.

Et même nous arrivons trop tard pour obtenir des cabines; aucun gîte n'est disponible; force nous est de passer sur le pont le reste de la nuit, temps que doit durer notre traversée. Nous nous y accommodons de notre mieux sur quelque banc abrité, ou près de la chaudière de la machine, partout où l'on peut lutter contre le froid. C'est loin d'être confortable pour des voyageurs qui arrivent de Lyon à bride abattue, et n'ont pas encore passé une nuit entière dans un lit.

Vers deux heures et demie, nous apercevons les premières lueurs de l'aurore. A six heures, le paquebot s'arrête, au bout de sa course, vers la petite ville de Körsœr. Nous sommes dans l'île de Seeland. Le chemin de fer nous emporte bientôt à travers des plaines cultivées et boisées qui font contraste avec les landes stériles et les pinées des

bords méridionaux de la Baltique : c'est le printemps au sortir de l'hiver, l'oasis après le désert.

Nous passons près de Rœskilde. Dans cette petite ville, autrefois la capitale du Danemark, se trouve le Saint-Denis des rois scandinaves. C'est une cathédrale ogivale, sobre d'ornementation, mais grande et imposante derrière les deux flèches de sa façade : c'est la plus belle église du royaume. Elle a succédé, au XIIIe siècle, à un édifice roman disparu dans un incendie. Les plus anciens des tombeaux — celui de Harald Ier remonte à 985 — sont alignés sous les arceaux d'une crypte ; les plus modernes sont dans les chapelles supérieures. La plupart sont de simples cercueils revêtus de velours noir et ornés de coins et d'inscriptions en argent. C'est peu monumental si on les compare aux tombeaux du Vatican et à nos sépultures royales ; mais il en résulte une impression grave et noble pleine d'austère diguité.

Vers dix heures du matin, nous arrivons à Copenhague, dans la capitale de ce petit pays qui, de même que la France, a subi les déprédations de sa rapace voisine et a été dépouillée d'une de ses plus riches provinces.

CHAPITRE II

La capitale du Danemark est une ville très européenne, plus européenne que les villes de la Hollande et de l'Allemagne du Nord. Elle n'a donc pas un grand attrait de curiosité exotique ; mais la verdure fraîche qui l'enserre, surtout le beau parc de Dyrehave où vont festoyer, aux jours de fête, les bourgeois et le peuple, donnent à cette ville un air séduisant de jeunesse et de coquetterie. Dans la cité elle-même, plusieurs choses aussi attirent l'attention de l'étranger. On visite avec intérêt le beau château de Rosenborg, bâti par Christian IV. Ses grandes volutes Renaissance et ses tours couronnées de dômes et de lanternes ajourées encadrent des murailles roses tranchant sur le vert feuillage d'un gracieux jardin. On admire la Bourse dont la flèche est formée de quatre longs dauphins enroulés ; neuf

hauts pignons surmontent chacune de ses deux façades. On jette aussi un coup d'œil sur cette autre tour dont la flèche n'est qu'un escalier extérieur grimpant en spirale. — Ces deux flèches caractérisent, plus que tout autre monument, les vues lointaines de Copenhague. — On doit une longue visite au musée ethnographique ainsi qu'au musée des antiquités du Nord, ce dernier surtout très attrayant pour celui qui va parcourir les pays scandinaves. Il faut entrer aussi dans le palais de Christianborg, à cause de sa galerie de peinture. Enfin on ne saurait omettre non plus la Truekirche, église Notre-Dame, enrichie de magnifiques statues de Thorvaldsen soit à la façade, soit autour du sanctuaire.

Une chose captive davantage l'attention de l'étranger, c'est le musée Thorvaldsen. Ce monument, qui a toute l'apparence d'un vaste mausolée orné de peintures pompéiennes, renferme en effet le tombeau du célèbre maître danois. Ici est exposé, soit en originaux, soit en ébauches, soit en copies, l'œuvre complet du sculpteur du fameux *Lion de Lucerne*. Il est singulièrement attrayant de suivre, par ses ouvrages, la vie du grand artiste du Nord, de voir comment son génie s'est plié

aux exigences des sujets, de le comparer avec ses rivaux modernes.

Et cependant ce qui est encore plus beau à Kiœbenhavn, ce ne sont ni les palais, ni les musées, c'est la *Lange linie*, la *longue ligne*, c'est-à-dire la promenade qui, tout aux abords de la ville, longe le Sund ; tandis que, de l'autre côté, elle court au bord des fossés de la citadelle.

Le Bosphore du Nord n'a pas les rives sinueuses du Bosphore turc ; il est loin d'être aussi ensoleillé, aussi chaud de couleur. Les minarets blancs et les cyprès noirs ne dressent point leurs pointes aiguës le long de ses eaux ; pourtant si on peut, comme cela nous a été donné, voir le Sund par ce beau temps d'été qui, dans les pays septentrionaux, hâte toute végétation pour l'amener à terme en peu de mois, on éprouve un charme inexprimable à l'aspect de cette nature grandiose et calme, sereine et surtout mélancolique. La promenade de mer, à Copenhague, court sur une chaussée élevée près de la plage ; en arrière s'étagent les palais et les flèches de la ville. Au travers de la brume, on aperçoit les collines suédoises. Le plus grandiose de ce spectacle c'est le Sund lui-même. Ses ondes sont sillonnées de navires

venant des ports de Stettin, de Kœnisberg, de Riga, ou allant à Saint-Pétersbourg et à Stockolm. C'est un spectacle sans pareil : car, si les parages de Constantinople sont animés par plus de caïques et de petites barques, le Sund est traversé par beaucoup plus de vaisseaux de fort tonnage. C'est un des *grands chemins du monde*, et nous avons passé, à le contempler, de longues heures de jouissance. C'est cette position sur le Sund qui explique l'importance de Copenhague. Sitôt que, au XI[e] siècle, on eut établi un port abrité entre la côte séelandaise et l'île d'Almager, il devint très important ; c'était le port par excellence — havn kiœbenhavn, *portus mercatorum*, — et la capitale s'y fixa bientôt, comme pour appuyer le droit de passage que levait le Danemark sur chaque bâtiment.

. . . .

Dans l'après-midi du 15 août 187., jour de l'Assomption dont la solennité est, dans ces pays peu catholiques, renvoyée au dimanche suivant, nous nous embarquons sur la *Vesta* qui va quitter le port de Copenhague. La *Vesta* est un beau navire, bien aménagé pour les passagers, roulant et tanguant peu, un paquebot de plaisance. Les voya-

geurs n'y sont pas nombreux cependant : un Français commis d'une maison de vins de Bordeaux, quelques Allemands qui vont faire une excursion en Norvège, et consacrent joyeusement et bruyamment à boire tout le temps que leur laissent les étreintes du mal de mer ; quelques Norvégiens enfin, calmes et graves, revenant du continent. Le temps est admirablement beau. Pas un nuage au ciel, qui semblerait italien tellement l'atmosphère est pure et transparente : nous avons peine à nous croire en Scandinavie. La mer est calme comme un lac; et, même lorsque nous aurons passé le détroit et que nous serons entrés dans le Cattégat et le Skagger-Rack, nous ne sentirons presque aucune oscillation sur notre navire. C'est une fête trop rare pour ne pas en jouir pleinement.

Les rivages du Sund se resserrent bientôt, une petite île rétrécit encore le passage. Cet îlot, dont on ferait aisément le tour en deux heures, a joui d'une grande célébrité; il appartenait au Danemark et portait le nom de Hveen. Le roi Frédéric II l'avait donné au *grand observateur* Tycho Brahé, avec des revenus suffisants pour y établir le plus bel observatoire astronomique. Tycho y construisit un château élevé, Uranienborg — le

palais d'Uranie — qui renfermait des logements pour les étudiants, une imprimerie, un laboratoire de chimie. Il éleva aussi un pavillon, le Stelleborg — palais des étoiles — pour les observations à faire pendant le jour; il avait fertilisé ce petit séjour, il y avait établi des digues, des écluses pour les eaux pluviales. Surtout il en avait fait le centre de l'astronomie européenne, et les savants, les rois eux-mêmes accouraient pour le consulter. Mais la jalousie, qui s'attaque à tout ce qui s'élève, lui fit retirer les subsides par le successeur de Frédéric; et Tycho Brahé, admiré des étrangers, méconnu de ses concitoyens, se réfugia en Bohême, où il fut royalement accueilli. Il mourut à Prague. La pittoresque église de cette cité, la Teyn-kirche, garde encore son tombeau. Hveen est redevenue l'île obscure des temps anciens; à peine y trouve-t-on des traces d'Uranienborg et de Stelleborg; le souvenir de Tycho Brahé, de celui qui le premier a établi la théorie des comètes, du maître de Kepler, a disparu de ces rivages vers lesquels autrefois la science entière portait ses regards (1).

(1) Nous ne devons pas oublier ici que c'est encore le Danemark qui a donné le jour à Malte-Brun, un des grands géographes des temps modernes.

Peu après Hveen, apparaissent, se regardant l'une l'autre, deux jolies petites villes; du côté suédois, celle d'Helsinborg abritée au pied des collines; du côté danois, celle d'Helsingor-Elseneur, et au-devant d'elle, dans une presqu'île, le château de Krönborg, château légendaire par excellence : à la place, en effet, qu'occupe cette belle construction à quatre tours, flèches et pignons, qui résume si bien les édifices de Copenhague, s'élevait jadis le manoir de Hamlet.

L'horizon s'élargit ensuite, car l'île de Séeland disparaît et la presqu'île du Jutland est trop lointaine à l'Ouest pour qu'on puisse l'apercevoir. D'ailleurs, quoique tardive, la nuit est venue précédée d'un long crépuscule; et l'obscurité, le sommeil aussi, un sommeil bien légitime après nos fatigues, nous privent de la vue de Götheborg où l'on touche un instant. Lorsque nous nous levons au matin, nous sommes près d'entrer dans le long fjord de Christiania.

A partir de là, notre navigation devient enchanteresse. La belle verdure du Nord, semée de rochers roses, revêt les collines, parfois des villages, de petites villes, comme celle de Horten où nous stoppons, et qui est un des grands chan-

tiers norvégiens de construction marine. Auprès de Horten est Karlyohansvarn et en face, derrière une île, Moss; plus loin, la ville encore plus considérable de Drœbock. Là le fjord est resserré comme un canal et on y a construit, sur un îlot, la forteresse d'Oskarborg qui est pour Christiana une excellente défense.

Partout des maisons rouge-foncé ou bleu-clair attirent les regards; on dirait de ces toilettes campagnardes qui semblent toujours craindre de n'être pas assez vues. Des golfes profonds, de pittoresques promontoires, des îles rocheuses : tout s'est réuni pour charmer les yeux du voyageur dans ce beau fjord. « Cette foule d'accidents que « produisent les anfractuosités du golfe, » dit Ampère, « les pointes, les langues de terre, les « récifs dont il est semé, rendent l'immensité « sensible et l'agrandissent en la divisant. De là « résulte une prodigieuse variété d'aspects. En « suivant le rivage, tantôt vous croyez côtoyer un « fleuve qui coule au pied des sapins; tantôt s'ar- « rondit un bassin presque entièrement entouré « de rochers; plus loin s'ouvre une soudaine « échappée de vue entre de hauts écueils, ou bien « un grand cap, comme un mur à pic, semble

« clore un lac tranquille; mais, sortant tout à « coup de derrière ce promontoire, un vaisseau « à trois mâts vient vous apprendre que ce lac « est la mer, que ces eaux si calmes sont des vagues « perdues du grand Océan du Nord qui ont bondi « dans le Cattégat, et qui, de secousses en « secousses, sont venues mourir sur ces plages « lointaines et silencieuses. »

Dans l'après-midi, après vingt-quatre heures de traversée, nous approchons de Christiania. Le golfe devient moins large; déjà nous avons dépassé la dernière île où l'on cultive, avec des soins extrêmes, le seul cep de vigne de la Norvège, un vrai prodige pour ce pays, un phénomène qu'au moment du raisin vont voir avec curiosité les bourgeois de la capitale. A notre gauche, entre les sapins, le joli château d'Oskars'Hall lance du milieu de la noire forêt sa tour svelte et ses créneaux éclatants de blancheur; à droite, une route pittoresque sur le bord de la mer et une voie ferrée; au fond, Christiania aux maisons de couleur groupées d'abord le long du petit port, puis disséminées sur les collines près des divers édifices, du palais royal, du Parlement, de l'Université, du Musée, etc. : tout cela entouré d'une

vaste couronne de verdure dominée elle-même par une enceinte de montagnes plus hautes. Quelques clochers s'élèvent au-dessus de cet ensemble qui ne rappelle aucune autre ville : cet éparpillement d'édifices ne ressemble en rien à l'entassement ordinaire des grands centres de population. On devine qu'ici le terrain n'est pas bien coûteux.

Disons, en passant, que la plus belle arrivée dans une ville n'est pas l'arrivée en chemin de fer. Par ce moyen, en effet, on s'arrête généralement dans un vulgaire faubourg, au milieu des entrepôts, en voyageur honteux, pour ainsi dire, et comme un colis. Combien sont plus poétiques les arrivées en paquebot! Sur le tillac, on jouit d'avance du panorama de la ville comme d'un plan en relief; on aborde à son vrai centre, on voit quelque chose du premier coup d'œil, on arrive en triomphateur.

CHAPITRE III

Après la douane qui, pour nos minces bagages — le sac sur le dos — n'est nullement méchante, nous cherchons un gîte et nous trouvons au *Kong Karl* — Le roi Charles — un hôte parlant français et un très affable accueil.

Puis nous voulons de suite prendre une idée sommaire de la ville en allant sur les hauteurs. C'est une ravissante promenade. Du sommet d'une des collines où est assise une forteresse, on domine toute cette gracieuse et moderne capitale qui, par des pentes diverses, suit les contours des monticules, des ravins, et s'épanouit comme une rose autour de l'émeraude du fjord. On a comparé Christiania à Genève, car on cherche toujours à faire des comparaisons. Si la ville suisse est plus luxuriante, si ses constructions ainsi que la végé-

tation de ses alentours, ont déjà les voluptés italiennes; la ville du Nord est plus pittoresque, les couleurs en sont plus opposées, les sapins la bordent de plus près, les îles sont groupées sur son lac : tout y ressent le charme de la jeunesse.

Et puis derrière Christiania, c'est la Scandinavie, c'est-à-dire les vastes solitudes, les forêts inexplorées, les sombres nuits d'hiver, le mystère qui attire et fascine l'âme.

La presqu'île d'Akershus et sa forteresse ancienne divisent le fond du fjord en deux ports : celui de Piper viksbuten et celui de Bjorviken. La cité garnit les rives de ces deux anses et la presqu'île elle-même.

Nous venons de dire que Christiania respire la jeunesse : la ville n'a guère que deux siècles et demi. Avant elle, était bâtie à cette place Opslo qu'avait fondé au XIe siècle, Harald le Sévère, et qui reconnaissait pour supérieures les villes de Drontheim et de Bergen. Un des faubourgs porte encore ce nom antique. Un incendie anéantit Opslo en 1624. Christian IV fit rebâtir la ville et lui donna son nom qu'adoucit encore une désinence toute méridionale. Il avait déjà donné son nom à trois nouvelles cités : Christiansand,

Christianopel et Christianstadt. Les incendies qui furent l'origine de la capitale, ont encore entretenu sa jeunesse, car dans ces cités, autrefois tout en bois, les ravages du feu n'étaient pas rares. Depuis l'incendie de 1858, le bois est prohibé pour toutes les constructions, et il faut élever les murs en pierre afin de rendre les désastres moins fréquents.

Nous nous arrachons avec peine à ce spectacle pour errer à l'aventure, ce qui est aussi une façon de jeter sur une ville un premier et rapide coup d'œil. Nos pas nous portent dans un des principaux cimetières de la capitale, et ce n'est pas sans attrait que nous parcourons ce champ funèbre plein de grâce et même de coquetterie. Les tombes sont couvertes d'un gazon très soigneusement entretenu, ornées de fleurs incessamment renouvelées, et séparées non par des barrières, mais par de jolis petits cailloutages. On devine un peuple à qui est cher le culte de ses défunts; mais pour qui le champ des morts est surtout le champ du repos.

Ce cimetière n'est pas loin de Saint-Olaf dont la jolie flèche et la belle église toute moderne domine la ville entière. C'est peut-être la plus

belle position de Christiania, et nous en sommes heureux, car Saint-Olaf est l'église catholique. Nous y sommes très gracieusement reçus par des prêtres de la mission, presque tous, à cette époque, Belges d'origine. Ils se mettent le plus obligeamment du monde à notre disposition. Aussi ne les quittons-nous que fort tard, et, grâce au crépuscule tardif, nous ne rentrons à notre hôtel que vers minuit.

Nous employons à Christiania deux grandes journées à visiter la ville, rapidement parcourue cependant; à prendre les plus amples renseignements sur notre voyage dans l'intérieur du pays, et aussi à graver dans notre mémoire les quelques phrases les plus nécessaires pour nous tirer d'affaire en langue norvégienne, dans les régions où certainement nous n'entendrons guère parler français. Pour tout cela, les prêtres de la mission catholique nous sont d'un grand secours.

Le culte catholique est relativement assez florissant en Norvège. Les lois sont pour lui moins sévères que les lois suédoises; les églises sont ouvertes au public, les cloches font retentir les airs pour appeler aux offices, lesquels sont souvent annoncés dans les journaux. Voici, du reste, l'état

de l'église romaine dans ces deux pays (1), patries de saint Olaf, d'Olaf de Suède, de sainte Brigitte et de tant d'autres, et que l'ambition des puissants du monde a arrachés jadis à la vraie foi pour les plonger dans le schisme.

Norvège.

Mgr Bernard Bernard, préfet apostolique, M. André Boller; vice-préfet,

Catholiques.	1.000
Hérétiques	1.700.000

Quelques familles juives;

14 missionnaires français, allemands, hollandais et belges;

3 prêtres indigènes;

5 églises, 2 chapelles.

Station de Christiania (120.000 habitants) : Église, presbytère, école, institut mixte central avec 33 internes, une communauté de garde-malades; résidence du préfet apostolique; vice-préfet curé; M. W. Hartemann, vicaire.

Station de Bergen (40.000 habitants) : Église, presbytère, école. P.R. J.-P.-D Stub et Tirplasse.

Station de Trondhjem (22.000 habitants) : Église,

(1) Communiqué par l'œuvre de la Propagation de la Foi.

presbytère, école; scolasticat: deux professeurs, sept élèves en théologie; religieuses de Saint-Joseph M. Dumahuf, curé, et les PP. Berthier et Noyrey.

Station de Frédérickhald: Église incomplète, presbytère, école. — RR. PP. Houen et Blanche.

Station de Tromsœ: Église, presbytère, école. RR. PP. Neuvel et Braun.

Station de Hammerfest: Petite église, presbytère, école, communauté de garde-malades. — R. P. Hagemann, et A.-A. Crul.

Station d'Altengaard: Église, presbytère, école. RR. PP. Ch. Maitrehut et W. Duchêne.

Station de Frédérickstadt: (14.000 habitants). M. Ed. Kjehbag. (station nouvelle).

Suède.

Mgr J. G. Huber, vicaire apostolique.

Catholiques.	1.000
Hérétiques	4.500.000
Juifs	1.500

11 Missionnaires étrangers;
2 — indigènes;
5 Écoles;
1 Pensionnat de garçons;

2 pensionnats de filles;

2 Maisons de refuge;

2 — d'orphelins;

1 — de refuge fondée par la reine Joséphine.

Station de Stockolm : Le vicaire apostolique et six missionnaires; six sœurs de charité,

Station de Malmœ : Trois prêtres, trois sœurs de charité et un petit pensionnat.

Station de Gotheborg. Deux prêtres.

Station de Gefle: R. P. Moro; sœurs de Saint-Joseph; église gothique sous le patronage de Saint-Paul.

Comme on vient de le voir, la Suède n'a que quatre stations régulières de missionnaires: Stokolm, Malmœ, Gotheborg et Gefle, auxquelles il faut ajouter 4 petites chapelles. Une douzaine de prêtres, dont 2 indigènes, sous la direction d'un vicaire apostolique, évangélisent environ mille catholiques et desservent en outre un pensionnat de garçons, deux de filles, deux maisons de refuge et cinq écoles.

En Norvège, il y a huit stations régulières : Christiania, Bergen, Trondhjem, Frédéricksald et, tout au Nord. Altengaard à la limite de la cul-

ture de l'orge, et Hammerfest à 23 kilomètres du cap Nord. Un préfet apostolique dirige seize prêtres, dont trois indigènes. Dans chaque station, ils sont deux pour se suppléer en cas de maladie. Six écoles élémentaires, un petit établissement de garde-malades prêtent leurs secours divers à un millier de catholiques, sans compter les marins et les étrangers. Quels doivent être l'isolement et les souffrances de prêtres qui, venus des pays ensoleillés et des régions tempérées, subissent les longues nuits de plusieurs mois et les frimas glacés des pays polaires (1)!

Le palais royal a une de nos premières visites. Nous le trouvons tout ouvert et nous le parcourons à notre aise, allant sans entraves de salle en salle, de galerie en galerie, sans personne qui nous accompagne; en sortant, nous trouvons le concierge pour nous ouvrir officieusement la porte. Peu d'extérieur, mais le luxe intérieur ordinaire aux maisons princières. Du balcon, on jouit d'une vue splendide : la ville, la campagne, la mer, les

(1) D'après le R. P. Stub, de Bergen (*Histoire d'un Norvégien*), les missions catholiques desservent en outre, avec ou sans chapelle, les villes et villages de Kongsvinger, Drammen, Hadeland, Vingnœs Skudenœs, Fiesland, Levanger. On visite encore les catholiques à Christiansand, Stavanger, Aalesund.

îles et les côtes forment un ravissant spectacle. D'après le pacte national, chaque année le roi doit y venir résider pendant deux mois. La cour de Stockolm l'accompagne jusqu'à la frontière suédoise; là, il est attendu par le gouvernement et la cour de Christiania. Lorsque, en 1814, la Norvège, qui avait longtemps été réunie au Danemark, fut violemment soudée à la Suède, à la diète d'Eidsvold; elle n'y consentit qu'à condition d'avoir ses lois, son gouvernement, ses Chambres en complète indépendance. Le *Storthing* est élu au second degré. Pour être électeur, il faut avoir vingt-cinq ans, habiter le pays depuis cinq années et y avoir été fonctionnaire public, ou être propriétaire ou fermier. On est éligible à trente ans, après dix années de résidence.

Le Storthing, qui comprend de soixante-dix à cent membres, se divise en chambre haute ou *Lagthing* — le quart environ des membres élus — et *Odelsthing*, chambre basse. Au-dessus est la Cour suprême ou *Hoïesteret*. Enfin, le Lagthing réuni à l'Hoïesteret forme le *Rigsret* ou la Cour d'État, Haute-Cour.

L'hémicycle du Storthing est sans tribune aux harangues, et l'orateur, au lieu de parler à ses

collègues et en face des tribunes, s'adresse au président. On y vote par *assis* ou *levé*. Les motions royales sont apportées à la Chambre avec grand apparat, mais n'y sont point défendues par un avocat de la couronne.

Nous visitons les salles de ce Parlement, salles éclatantes, d'une blancheur relevée par quelques sobres dorures. Il semble que les frimas du Nord ont décoré la salle des séances, ou qu'on a jugé utile que les législateurs aient sous les yeux l'image des sévères températures de leur pays. Il est rare que cette enceinte retentisse des clameurs furibondes dont trop souvent, hélas! nos Chambres méridionales donnent le triste spectacle. La volonté ferme du peuple scandinave s'allie très bien avec la froideur et le calme des pays septentrionaux.

Non loin du Storthing est l'Université, plus luxueuse d'aspect avec ses trois corps de bâtiments de style grec, qui forment une cour ouverte sur l'avenue du Palais. Elle date de 1811 et a été fondée par Frédéric VI.

On sait que l'instruction primaire est très répandue en Suède et en Norvège : c'est même un des pays où elle l'est le plus. Ceci est d'autant

plus méritoire que les distances des centres de population, ainsi que la dissémination de cette population, rend l'enseignement plus difficile. Il n'y a pas que des écoles fixes : celles-ci sont réservées aux gros villages et aux petites villes; en outre des instituteurs ambulants parcourent le pays, restent une quinzaine de jours dans chaque maison ou chaque groupe, et reviennent, au bout d'un an, juger des progrès et redonner l'impulsion au travail. Les villages ont aussi des sociétés de lecture qui témoignent du désir d'instruction qu'ont les paysans norvégiens.

Un soir, monsieur D***, un des prêtres de la mission, nous mène visiter le château d'Oskars'hall que nous avons aperçu en arrivant et qui occupe la presqu'île de Ladergaardsœ. Ce castel, tout moderne, puisqu'il a été construit de 1847 à 1852, par le roi Oscar I, dans le style gothique du XVI[e] siècle, produit un magnifique effet au milieu des sapins sombres et austères. Nous parcourons longuement le parc avec vues variées et pittores ques. Tantôt on plonge sur le fjord et on peut apercevoir ses îles lointaines et ses rivages découpés; tantôt l'œil se repose sur Christiania aux mille couleurs qui brille au travers des mâts de

vaisseaux. Nous allons terminer la soirée à Frédéricksborg, rendez-vous de plaisir des étudiants. Tous les soirs, ce lieu est envahi. Lorsque nous le quittons, vers dix heures, c'est le moment où l'on arrive. En effet, quoique nous soyons déjà loin des plus grandes journées, et que d'ailleurs Christiania ne soit pas assez au Nord pour jouir, même au 23 juin, des longs jours sans nuit, vers dix ou onze heures du soir, on y voit assez pour pouvoir lire à la lueur du crépuscule.

Le moment, cependant, vient bientôt de quitter la capitale, de prendre la vie errante et de nous lancer dans des pays nouveaux; c'est même pour nous l'inconnu, car nous n'avons d'autres renseignements que les indications sommaires que nous avons trouvées à Christiania et qui ne concernent que Bergen et Drontheim. Seul un petit mémorial de route, en langue anglaise, nous donne quelques détails sur notre direction. Ce livre, édité par M. Benett, un Anglais qui fait à Christiania commerce de tout ce qui concerne le voyage, est un exemple de l'esprit pratique de la race insulaire. D'un petit format propre à être mis dans la poche, ayant une feuille blanche intercalée pour les remarques manuscrites, il indique tous les relais

de poste, accompagnant d'une croix les principaux, notant ce qui est à visiter dans ces diverses stations et relatant surtout les ressources qu'elles offrent au voyageur, jusqu'au pain blanc, au bordeaux et au champagne. Un petit vocabulaire et divers renseignements complètent ce volume. Tel qu'il est, il n'empêche guère, un Français surtout, de faire en Norvège, c'est-à-dire en pleine Europe, comme un voyage de découverte (1).

(1) En 1879, M. Bœdeker a fait paraître un guide *allemand* pour la Suède et la Norvège, d'après le plan bien connu de ses autres volumes; il y a aussi depuis peu de temps, m'assure-t-on, un guide français assez sommaire pour ces régions; je ne le connais pas.

CHAPITRE IV

Le 18 août, un peu avant le soir, nous quittons l'hôtel *Kong Karl*. L'hôtelier ne veut pas nous laisser partir seuls, et fournit avec nous la première étape. Cette étape se fait sur le bateau à vapeur *la Junon* qui traverse le fjord et nous débarque, au bout d'une heure, à Sandvicken. C'est là que nous comptons commencer le transport à la Norvégienne : *Tu Kerret*, *Tu Hest*, deux chars, deux chevaux : car, un peu par économie, beaucoup pour ne pas être aussi solitaires, nous préférons les petits *Kerrets* à deux places aux *Karioles* à un seul siège que l'on rencontre plus fréquemment. Nous sommes quatre et deux kerrets feront constamment notre affaire. A Sandvicken pourtant nous ne pouvons encore essayer ce mode de locomotion, car le voisinage

de la capitale y a importé la civilisation et nous trouvons un breack guidé par un jeune cocher, ce qui retarde pour nous d'une station la couleur locale qui bientôt ne nous manquera pas.

Notre route, fraîche et ombragée, suit un torrent rapide, peu à peu monte à un col au milieu des bois, et, de là, domine bientôt toute la vallée, ainsi qu'un lac vaste et découpé, le Tyrifjord. Notre véhicule nous quitte à Humledal, petite maison de poste. Le temps splendide nous y engageant, les souvenirs de la Suisse se réveillant, nous continuons à pied. Le paysage rappelle, en effet, les Alpes et les cantons helvétiques, les lacs de Saarnen et de Lungern à l'époque où les forêts revêtaient toute la contrée, mais avec quelque chose de plus doux, de plus mélancolique, de plus solitaire, et le fjord est bien plus accidenté. Cette promenade du soir embaume notre esprit : c'est d'un bon augure pour tout notre voyage ; nous ralentissons nos pas sur les bords de ce lac charmant et savourons notre plaisir. Nous trouvons ensuite un bon gîte à la station de poste de Sundvolden.

Le lendemain de très bonne heure, pendant que le déjeuner et les kerrets se préparent, conduits

par un enfant, nous montons à travers une gorge rapide et sauvage au *Kroklev*, sommet occupé par une petite auberge, et d'où un sentier boisé mène à une plateforme appelée la Vue du Roi, *Kongens udsig*. Et c'est bien nommé, car la vue est royale vraiment; vue étendue sur toute la contrée appelée le *Ringerike;* de grandes et belles forêts de sapins couvrent les pentes; en bas, des pelouses entourent le vaste Tyrifjord tout parsemé d'îles et d'îlots et entrant au sein des montagnes par quatre bras allongés. Au-delà de ce lac, d'autres lacs apparaissent au Nord, à l'Ouest, au Sud; les rivières, *Elv*, conduisent de l'un à l'autre et en forment comme la chaîne mobile; de tous côtés aussi surgissent les montagnes qui moutonnent les unes derrière les autres : un vrai spectacle de roi.

Nous inaugurons enfin les kerrets. Ce véhicule, exclusivement scandinave, mérite une courte description. Un siège étroit est posé sur un léger brancard entre deux roues démesurées. Derrière le siège est une petite planchette, non pour les bagages que l'on place comme l'on peut entre ses jambes, mais pour le guide qui doit ramener cheval et carriole. Il n'y a pas de cocher pour

conduire le voyageur en Norvège, c'est lui-même qui doit le faire; seulement, comme à chaque station il faut changer de voiture et de cheval, un guide, un enfant le plus souvent, le *skysdskarl!* parfois un homme estropié ou une femme, monte sur cette planchette, s'y met à genoux et se retient, pour ne pas tomber, au siège ou aux vêtements du voyageur. Quant à ce siège, s'il est peu rembourré, il n'est pas suspendu du tout. On ne peut pas, en effet, appeler suspension une traverse de bois dur fixée au brancard par un seul côté et amortissant les chocs par son élasticité douteuse. Et si la voiture n'a pas de ressorts, l'attelage n'a pas de freins et tout repose sur la solidité des jambes du cheval. Mais, il faut le dire, ces chevaux norvégiens sont merveilleux : petits, de peu d'apparence, à la crinière couleur de filasse tout comme les cheveux de leurs maîtres, ils sont d'une agilité et surtout d'une sûreté de jarret à toute épreuve. Dans les descentes les plus rapides, ils volent au grand trot sans broncher, sans buter et, de tous ceux que nous avons eus, bons ou mauvais, car il y en a de médiocres comme ailleurs, uns eu la fait un faux pas et s'est à moitié abattu, mais c'était en plaine,

au petit trot et par pure inadvertance : *quandoque bonus dormitat Homerus* (1). Telles sont les carrioles norvégiennes auxquelles on s'habitue vite, sur lesquelles on hume l'air avec délices, et qui, par leur légèreté, ont l'avantage de ne jamais creuser d'ornière dans les routes granitiques du pays.

En sortant de Humledal, nous apprécions déjà ces inestimables petits poneys. Quelles descentes que celles des routes norvégiennes ! Des pentes à donner le vertige la première fois qu'on les descend à grand train. Par moment, du siège de la carriole on ne peut voir la route, tellement elle est rapide. Je ne puis mieux comparer ces descentes, sans affirmer que parfois elles ne sont pas plus accentuées, qu'à nos montées du Gourguillon ou du Télégraphe qui gravissent le coteau de Lyon à Fourvière. Tous les Lyonnais et ceux qui ont un peu parcouru cette belle ville me comprendront. Ajoutez à cela que les routes tournent souvent à angle très aigu. Je vois encore en esprit telle de ces pentes se dirigeant tout droit sur un lac et s'en détournant perpendiculairement

(1) Il n'est si bon cheval qui ne bronche.

tout au bord. Néanmoins, on s'y habitue vite. Aux premières stations, nous n'osions presque pas nous abandonner à nos chevaux rapides, et il fallait que notre groom les excitât malgré nous ; puis les ayant vus à l'œuvre, nous les avons bientôt stimulés nous-mêmes avec une confiance qui n'a jamais été mal placée, Dieu merci !

Nous sommes assez promptement arrivés à la station d'Hœnefoss, dont le nom nous promet une chute d'eau — foss veut dire cascade. — Nous y trouvons un tronçon de chemin de fer sur lequel nous ne comptions pas et qui nous doit remplacer une station de kerret. Cette voie ferrée s'est agrandie depuis notre passage et relie maintenant ces parages à Christiania, en passant par Drammen, une des villes importantes du commerce de bois norvégien, sur un des principaux cours d'eau du pays. Avant que le train ne parte, nous laissons nos minces bagages à la gare sous la garde de la Providence — en quel autre pays pourrait-on faire ainsi? — Et nous allons visiter les chutes d'Hœnefoss.

Ces belles cascades font contraste avec les cascades ordinaires de la Norvège. Leurs sœurs, en effet, sont plutôt impétueuses, terrifiantes, plongeant

d'un bond dans les abîmes; celles-ci sont gracieuses surtout. C'est un vrai fleuve qui roule ses eaux par plusieurs branches, doucement, presque sans bruit. L'industrie se mêle à la nature sans trop l'abâtardir. Les bras du fleuve sont séparés par des rochers; sur quelques-uns sont des usines. Divers ponts relient les îlots les uns aux autres: c'est d'un effet très pittoresque et qui ne ressemble à rien autre. Les bois du flottage, des arbres entiers ou divisés par tronçons, suivent les eaux et font cascade avec elles. Au-dessus d'Hœnefoss, tout le long de ce fleuve qui tombe pendant plusieurs lieues de chute en chute, les sapins abattus et dépouillés attendent leur heure pour descendre, partir en voyage et naviguer sur toutes les mers du monde, sous forme de mâts ou de coques marines.

Des ponts traversent aussi le fleuve, conduisant aux bords opposés. Du milieu, on domine admirablement les eaux bouillonnantes, bordées par les maisons de la petite ville.

Le chemin de fer remonte la rivière et nous dépose bientôt au bord d'un nouveau lac, le Randsfjord, où nous attend un mignon bateau à vapeur, *le Harald Haarfager*, sur lequel nous

nous embarquons. On voit que cette première journée est singulièrement adoucie.

Le lac est long — soixante-dix kilomètres — mais d'un aspect un peu monotone, bien que quelques villages animent de loin en loin les sombres forêts par leurs églises en bois et les petites flèches de leurs clochers. L'extrémité du lac se resserre et s'accentue davantage: c'est comme une large rivière. Au fond est le village d'Odnœss, peu éloigné de l'excellente maison de poste de Skoien, où nous nous rendons à pied et où nous couchons.

A partir de Skoien, nous sommes pour longtemps livrés aux kerrets et loin de toute vapeur de terre ou de mer. Aussi faisons-nous des études approfondies de véhicules, de chevaux et de guides. Certains chevaux sont vifs — souvent ce sont ceux qui ont le moins d'apparence; — d'autres sont lents et paresseux, mais c'est l'exception; on n'en rencontre presque aucun de vicieux. De même pour les guides qui doivent les ramener: quelques-uns ont toujours peur qu'on surmène les bêtes confiées à leurs soins; la plupart les excitent encore plus que nous ne le faisons nous-mêmes; les uns sont mornes et taciturnes; les

autres, et c'est le plus grand nombre, se montrent heureux de notre compagnie et nous donnent tous les renseignements possibles, compris ou incompris.

Après avoir passé la station de Tomlevolden, la route que nous suivons commence à monter plus rapidement. Les forêts deviennent plus grandes et plus belles. Nous laissons à droite une longue vallée déserte, c'est la vallée de l'Etna, l'Etnaelv — quel nom en Norvège! — que nous suivons depuis le Randsfjord, et qui se termine au pied de hauts sommets. Après Gravdalen, nous arrivons à un col élevé, changeons de vallée et descendons, par une route neuve, à une suite de lacs charmants. Ces lacs, si multipliés que de quelque côté que l'on se tourne, on en a toujours plusieurs sous les yeux, forment un des caractères principaux des vues norvégiennes: panoramas étendus, forêts, prairies et lacs, vastes solitudes boisées, mélancoliques et calmes. Les gens du pays prétendent que la presqu'île entière renferme trente mille lacs, et vraiment on en rencontre si constamment que l'on vient à penser que ce chiffre n'est pas exagéré. Ces longues vallées où la verdure sombre descend jusque sur es bords des

fjords, n'offrent pas à l'œil le pittoresque des paysages abruts des Alpes, ou les à-pic étonnent et subjuguent l'esprit, mais une tranquillité profonde qui pénètre l'âme et la plonge dans l'infini. « C'est, dit J.-J. Ampère, « la grandeur des distances, c'est l'étendue des « lieux qui distinguent surtout ces régions « des autres pays de montagnes que je connais, par « exemple la Suisse. En Suisse, on passe sans « cesse d'une vallée à une autre vallée, d'un can- « ton à un autre canton ; on peut commodément « s'élever, dans une même journée, à diverses « altitudes, visiter des populations différentes de « mœurs, de costume, de langage ; mais en Nor- « vège on fait trente lieues sans quitter le bord « du même lac, sans sortir du même district, on « ne s'effraie pas d'un détour de cinquante lieues « pour une cascade ; tel paysan fait tous les « dimanches, pour aller en poste à l'église la plus « proche et pour en revenir, plus de chemin « qu'un habitant de l'Oberland n'en fait dans toute « l'année. Comme l'homme est borné, et qu'il ne « peut saisir qu'un point à la fois, cette grandeur « ne frappe pas d'abord, et la portion de vallée « où l'on se trouve produit au premier coup d'œil « le même effet qu'une vallée entière de la Suisse ;

« mais le temps s'écoule, les relais se succèdent, « et on retrouve encore devant ses yeux les « tableaux qu'on a déjà contemplés : alors on « commence à s'étonner que le même spectacle « dure si longtemps; on se rappelle tout le che- « min qu'on a fait, et on arrive ainsi à sentir par « réflexion le grandiose de cette vaste nature.

« En Norvège, les vallées sont des provinces, « les torrents sont des fleuves, les lacs de petites « mers. »

Les stations de poste se succèdent isolées au milieu des vallées, parfois même un peu écartées de la route, distantes les unes des autres d'un mille et demi ou de deux (le mille norvégien est de onze kilomètres environ). Quelques-uns de ces relais, comme celui de Frydenlund où nous arrivons, sont d'excellentes auberges où l'on peut coucher convenablement, où l'on trouve de l'*œle,* c'est-à-dire une bonne bière, parfois de la viande, rarement du pain blanc et du vin, mais des truites abondantes et savoureuses mélangées aux pommes de terre, et enfin le mets national, des fraises et des framboises à la crême. D'autres sont pauvres et peu aptes à abriter et à nourrir les voyageurs; dans celles-là on ne trouve guère

que le *flœtbrœd* (pain plat), c'est-à-dire la galette du pays, feuille de pâte assez dure, noire, faite avec de la farine grossière d'avoine fortement mélangée de paille, ainsi que du saumon fumé et cru : peu séduisante nourriture ! Dans ces relais, comme dans les autres, on est assez souvent obligé de s'arrêter plus longtemps qu'on ne le voudrait. Les chevaux sont aux pâturages, il faut les envoyer chercher, et le tempérament des Norvégiens n'est pas des plus expéditifs. Mais il serait inutile de se fâcher, de tempêter ; en s'armant de patience, on arrive plus vite au but. On risquerait d'ailleurs de s'attirer la réponse que Louis Enault dit avoir reçue : « Je me rappelle, écrit-il, qu'un jour, « dans une station de poste où je ne trouvais « pas de chevaux, je tempêtais comme un enfant « gâté qui veut la lune. Une femme essaya de « me donner quelques explications ; le mari lui « dit : Laisse-le, tu vois bien qu'il est malade ! » Il faut savoir d'ailleurs que toutes les stations ne sont pas tenues d'avoir des attelages prêts au service ; la plupart ne sont que des fermes dont les propriétaires doivent fournir des chevaux aux karioles qui passent, mais ces chevaux peuvent être employés aux travaux agricoles, et il faut les aller querir.

Un voyageur pressé pourrait bien envoyer un courrier en avant, mais ce serait cher; ou se servir du *forbüd*, petit billet imprimé qu'on envoie par la poste après avoir écrit l'heure de son passage; mais, en cas de retard, il faut payer le temps perdu et ne plus trouver les poneys qui vous ont longtemps attendu. Mieux vaut user de la simple patience.

Après Frydenlund, nous passons à Fagernœs et à Reien, deux stations dans la même admirable vallée, celle de la Bœgna et du Strandefjord; et, la soirée n'étant pas avancée, nous voulons pousser plus loin, mais ce n'est pas sans peine. Les chevaux sont bons, mais l'équipement est en pitoyable état : tour à tour se rompent les diverses pièces d'un harnachement trop vieilli; et, enfin, une des roues, au milieu d'une descente échevelée et à la grande nuit, s'échappe de notre essieu et nous roulons à qui mieux mieux sur la route, sans aucun mal, heureusement!... Nous nous séparons alors de notre équipage, moyen de locomotion moins sûr que nos jambes, ainsi que du vieil estropié qui nous mène et qui se résigne facilement à diminuer la course de ses chevaux. Nous poussons à pied jusqu'à Stée qui n'est plus éloigné.

Là, pour continuer nos infortunes, point de place à l'auberge, qui paraît excellente pourtant. Après de longues recherches, on trouve dans une maison lointaine une chambre où l'on met sur le plancher quelques minces matelas; puis on nous fait cuire quelques œufs. Cette sobriété forcée n'enlève rien à notre gaieté, non plus que la présence un peu prolongée du brave paysan qui nous héberge et qui, tout en fumant sa pipe dans notre réduit et en constellant le *parquet* de ses expectorations multipliées, veut à tout prix faire conversation avec nous, lors même que cette conversation se réduit à un monologue de sa part coupé par des *a parte* entre nous. Nous dormons là comme des marmottes en plein hiver.

Notre route, toujours pittoresque, suit le bord des lacs. C'est d'abord le Slidrefjord, auprès duquel nous avons joui de notre modeste hospitalité; puis le Vangsmjœsen, qui en est très rapproché. Le paysage s'accidente et s'agrandit singulièrement le long de ces eaux; les parois du rocher deviennent abruptes, les montagnes plus élevées, les cascades plus nombreuses; on a comparé ce passage — le Kvamsklev — à la belle route creusée dans le roc qui, en Suisse, passe

au-dessus de la chapelle de Guillaume Tell et réunit, dominant le lac des Quatre-Cantons, Altorf à Brunnen et Schwitz. Il est difficile de mettre en parallèle des natures aussi différentes : près de Fluelen, les monts portent plus haut dans les airs leurs neiges perpétuelles, mais les croupes sont plus riantes, plus habitées ; ici, comme partout en Scandinavie, la grandeur est dans l'horizon et la mélancolie domine la grâce.

Peu à peu, après les stations de Oilœ et de Tuné, les pentes s'accusent davantage et la végétation se rabougrit et devient rare. C'est qu'on gravit les sommets de la chaîne de *Fille Fjeld*, une des branches du Hardangerfjeld que nous devons traverser pour aller à la mer. A partir de Skogstad, la route devenant très raide, nous préférons escalader à pied les dernières rampes. La chaleur n'a pas cessé de nous favoriser depuis Christiania, et il nous semblerait presque, à la température et au soleil de ces jours, que nous soyons non dans le Nord, mais bien aux Pyrénées ou aux Apennins. Bien qu'à plus de 900 mètres d'élévation et au 61e degré de latitude, nous transpirons comme en Italie. Ce n'est pas ce climat ni cette température que nous avions prévus.

Mais aussi, à mesure que nous gravissons à la sueur de nos fronts ces pentes rapides, nous jouissons de plus en plus de l'aspect des Alpes scandinaves, aussi grandioses que celles du centre de l'Europe.

Au col, près d'un lac triste et sans ombrage, est l'ancien hospice de Nystuen ; il sert de station postale. C'est un beau et solide bâtiment en pierre qui contraste singulièrement avec les maisons en bois du pays et rappelle certains hospices de la Suisse, celui du Grimsel ou du Saint-Gothard. On comprend aisément la solidité que doit avoir un bâtiment destiné à servir de refuge, même en hiver, à ces hauteurs et dans ces climats.

De là, un plateau qui s'incline à l'ouest, mène à Maristuen, où le versant de la mer du Nord commence à se creuser plus abrupt et plus pittoresque encore que le versant de l'est. Maristuen est un autre hospice qui rappelle Nystuen et est plus vieux encore, car sa construction remonte au commencement du XIVe siècle. Nous entrons dans une gorge qui devient de plus en plus profonde. Ce sont des descentes vertigineuses, des détours brusques, des précipices à pic où la Lœrdal forme les plus belles cascades. Il faut encore

une fois que le jeune garçon qui nous accompagne pousse et excite lui-même les chevaux ; nous n'oserions nous-mêmes, à une pente semblable, prendre une allure aussi désordonnée. Au point le plus romantique de la gorge est la station de Hœg, tenue par le fils du maître de poste de Nystuen, frère de la maîtresse de Maristuen : toute une dynastie d'hôteliers.

CHAPITRE V

Le lendemain nous continuons à descendre, mais à pied, jusqu'au premier relai. La route serpente par les plus curieux zigzag, à côté de la rivière écumante qui bondit de rochers en rochers. Avant un mille entier — mais que ces milles norvégiens sont longs, surtout lorsque l'on est à jeun! — nous trouvons, près de la route, une de ces rares merveilles archéologiques de la Scandinavie tout entière, la vieille église de Borgund, du XIIIe siècle.

A voir ce singulier édifice en bois, aux formes étranges, on se demande d'abord si l'on est en Norvège ou dans le Thibet. Les toitures inclinées se succèdent les unes aux autres à peu d'intervalle — il y en a jusqu'à sept rangs différents. — Le rang inférieur n'est guère au-dessus de la

taille d'un homme et couvre une galerie extérieure à arceaux en plein cintre, étroite, basse, mais donnant abri aux fidèles contre les bourrasques de neige ou de pluie, un vrai porche qui fait le tour de l'église. Les toits, relevés par de rares pignons, donnent à tout l'ensemble l'aspect d'une pagode hindoue exilée loin de sa patrie. Les crêtes des toitures principales sont terminées par d'immenses cornes ou becs d'aigle qui se détachent sur le ciel. Les murs comme les faîtes, tout est recouvert d'écailles protectrices en bois, noircies extérieurement par le temps et les frimas. Indépendamment de la flèche trapue qui domine ces toitures, il y a sur un des côtés un clocher massif relié au corps de l'édifice. Ces parois sombres tranchent sur les sommets couverts de neige qui environnent la vallée et font un tableau tout à fait bizarre.

L'intérieur est encore plus sombre. Des basses-nefs étroites et écrasées sont séparées du centre de l'église par de petits arceaux romans sculptés avec beaucoup de caractère ; la nef principale est ornée de colonnes grossières et s'élève très inégalement en suivant les toitures ; les initiales S.M. (sancta Maria) décorent, ainsi que d'autres orne-

ments, certaines lignes architecturales, en témoignage du culte, banni maintenant du pays, qui a élevé ce monument des vieux âges. Rien de plus curieux d'aspect et de plus digne d'étude que cette *kirka* de Borgund.

Tout auprès, on a construit depuis peu un temple plus commode, mais dont l'aspect bourgeois et sans art aucun fait ressortir encore mieux le vieil et intéressant édifice.

De la station voisine de Husum, où conduit le très pittoresque défilé de Vindhelle, que les cascades animent et où la route a été ouverte par de remarquables travaux, les kerrets nous emportent vite à Blaaflaten, à Lœrdalsoren. Ailleurs, Lœrdalsoren ne serait qu'un gros village; mais, dans ce pays désert, c'est une petite ville et l'on y trouve église, poste, télégraphe, port de mer surtout. Sauf quelques maisons, l'hôtel et le Priestgaard par exemple, les habitations sont élevées sur des piliers grossiers en pierres sèches et recouvertes de véritables prairies où croît l'herbe et poussent les arbrisseaux. L'avoine y mûrit, ainsi que parfois les légumes du pays; les sorbiers y portent quelquefois leurs fruits de corail et les bouleaux y font grimper leur tronc

argenté; on fait même paître les moutons sur ces pâturages aériens. Cela tient à ce que, sur la toiture, on place un lit d'écorces et une forte couche de terre végétale : on se préserve ainsi de l'humidité et des rigueurs du froid plus efficacement que par d'épais planchers et de savantes toitures.

Nous sommes ici sur le Sognefjord, un des plus pittoresques lacs marins de la Norvège et du monde entier : c'est le centre des splendeurs naturelles du pays; aussi sommes-nous tout yeux et tout admiration.

Nous nous embarquons sur un petit paquebot qui nous mène au fond d'un des golfes nombreux du fjord, le Nœrofjord. Cette course, faite par une soirée sombre mais transparente, nous laisse une impression étrange et fantastique. Tandis qu'à l'arrière, au fond des autres branches du Sogne, les eaux reflètent les neiges et les glaciers du Justedal, du Spœteg, etc.; en avant, après avoir doublé la pointe de Rœfsnœs, on se trouve dans le fjord d'Aurland, qu'on laisse bientôt pour entrer dans le Nœrofjord par une fissure énorme, d'une perpendicularité écrasante, une véritable porte de Titans. Ce sont de vrais

murs de quatre cents mètres, couronnés de crêtes dentelées qui feraient croire à des sommets d'édifices gothiques. On ne saurait parfois si l'on rêve ou si l'on est éveillé.

Le fjord se resserre comme une rivière étroite : ce sont toujours ces mêmes rochers à pic, ces murailles de géants. De hautes montagnes couvertes de neiges les dominent et, de là, descendent des torrents qui se jettent dans la mer par des cascades de mille pieds, finissant ainsi leur course, j'allais dire leur vie, à peine commencée. Ici, tout respire le Nord sauvage; l'austérité des rives, la rapidité des pentes, la teinte sombre du paysage rappellent amplement que l'on est loin des régions dorées du Midi. Le pied des escarpements tombe à pic dans la mer très profonde en ces parages; il n'y a place pour aucun village; quelques rares chaumières et la petite église de Bakke, qui élève sur le bord sa flèche solitaire, animent seules ces grandioses solitudes.

Presque à minuit notre petit vapeur nous dépose au hameau de Gudwangen, où nous couchons dans des armoires, tout comme on fait en certaines contrées du centre de la France.

A notre départ de Gudwangen, le premier coup

d'œil nous promet la journée maîtresse de notre voyage, celle qui, plus que les autres, doit nous récompenser de nos quelques fatigues. Le Nœrodal, dans lequel nous sommes et qui continue le fjord que nous venons de traverser, est une vallée profonde qui rappellerait, avec plus de majesté encore et plus de grandeur, ces nobles vallées du Tyrol encaissées par des sommets neigeux. Ici, pour voir l'azur du ciel, il faut regarder presqu'au zénith. Des deux côtés de notre route, qui côtoie un large et tumultueux torrent, une épaisse frange de neige borde la crête des montagnes, et chaque ravin est signalé par une haute cascade. Les cascades vous accompagnent sans cesse dans cette région et forment un cortège sonore, la grande musique de la nature. Parmi toutes, on remarque surtout le Kilfoss, la chute d'eau la plus profonde de l'Europe. Tranquille et frêle, elle semble tomber des nues, s'élance d'un bond, se repose un moment dans sa course, et vient, par un deuxième et formidable bond, se précipiter dans la vallée, d'où elle glisse bientôt à la mer. C'est le Staubbach triplé (600 mètres).

La vallée aboutit à un contrefort où elle se bifurque en deux vallons rapides. Là bondissent

aussi des cataractes. Il faut que la route gravisse ce contrefort : elle le fait par de nombreux lacets qui l'ont fait surnommer la *Route du Colimaçon*. A chaque zig-zag du chemin, le voyageur admire une des deux chutes — le Salvklevfoss et le Stalheimfoss — les voyant d'abord du fond de leur entonnoir et bientôt les dominant du sommet, entendant successivement leurs divers mugissements et comparant tour à tour leur masse et leur beauté. C'est un spectacle sans doute unique au monde et qui défie la description.

On monte ainsi pendant une heure, et souvent on se retourne pour contempler la vallée. Du haut du Stalheimklev surtout, la vue est étonnante : d'abord les deux cascades de la route, puis tout ce Nœrodal bordé de cascades; au fond, le Kilfoss gigantesque, puis le fjord étroit où tombent encore les torrents; tout au bout, les névés du Justedal qui ont, dit-on, 900 kilomètres carrés. Encore une fois, c'est un spectacle auquel on ne peut s'arracher.

Il le faut cependant, car notre route entre dans une vallée haute, romantique, verte et déserte, longue surtout : trois stations de poste, Stalheim, Vinge et Twinde, stations isolées, solitaires, y

sont échelonnées. Près de la dernière est la Twindefos, une des belles cascades de la Norvège. Aujourd'hui nous sommes gâtés sous le rapport des chutes d'eau. Celle-ci tombe des flancs de hautes montagnes qui donnent à cette région aussi un caractère très alpestre.

Nous longeons, dans cette vallée, trois jolis lacs, mais qui sont loin d'avoir l'aspect doux et gracieux de celui de Vossevangen où nous arrivons enfin. Les bords en sont doucement inclinés, assez gracieux et sans trop de sapins. — Les environs de Vossevangen passent pour le jardin et surtout le jardin potager de Bergen. — Au ciel sans nuage d'aujourd'hui, il semblerait que nous soyons dans les pays du Midi, et, pour parfaire l'illusion, l'hôtel s'y trouve des plus exquis, du grand confortable, un vrai hôtel suisse ou italien de la région des lacs. C'est de Vossevangen qu'il faut partir pour visiter la fameuse cascade de *Vœringfoss* (*cascade tourbillonnante*), une des plus formidables cataractes de l'univers entier.

La route qui y mène traverse d'abord des régions relativement bien cultivées et fertiles; elle est même très belle et passablement entretenue. C'est ainsi qu'on atteint Eide sur un bras extrême du

Hardangerfjord. On peut là échanger la karriole et la poste de terre contre celle de mer en prenant une barque. Il est plus court cependant, à cause du long détour auquel oblige un large promontoire du fjord, de ne s'embarquer qu'à la station suivante, à Ulvik. Trois heures font parvenir de là à Vik où il faut laisser barque et karriole pour prendre des chevaux, car de route il n'en existe pas. Bien plus, il faut gravir ou descendre, selon l'aller ou le retour, un escalier formidable de roches superposées. Nous extrayons, d'un récit de M. Paul Riant, la description de ce merveilleux pays (1).

« L'habitude du pays étant de monter sur le
« plateau supérieur pour aller voir la chute d'en
« haut, il faut en passer par là et gravir cet esca-
« lier monstrueux formé d'un lacet à tournants
« brusques. A mi-chemin de la hauteur se balan-
« cent de gros nuages; il faut les atteindre et les
« dépasser. La seule distraction, en pareil cas,
« quand on a forcément le visage tourné vers
« l'intérieur du puits d'où l'on cherche à sortir, est
« de compter les marches et de vérifier les asser-

1) *Tour du Monde*. — 1860.

« tions locales; tout compte fait, il y en a 1,750.
« En deux heures d'une vigoureuse ascension,
« on arrive au haut. Eh bien! ce qu'il y a de
« plus étonnant, c'est qu'on fait faire aux chevaux
« du pays, et, qui pis est, leur chargement sur
« le dos, cette montée ou cette descente horrible,
« Au haut du fjeld nous avisons un bonhomme
« avec son cheval chargé de foin; la malheureuse
« bête, qui connaît de quel supplice va être pour
« elle la descente, quitte à chaque instant le sen-
« tier pour remonter d'un bond au fjeld; le bon-
« homme la reprend patiemment par la bride et
« finit par l'entraîner assez bas pour qu'elle ne
« puisse remonter; elle ne proteste plus alors
« que par de petits hennissements douloureux.

« Il ne faut pas croire qu'après avoir escaladé
« l'escalier, on soit arriver au Vöringfoss; devant
« nous s'étend une plaine bordée à l'horizon par
« les hauts fjelds du Jökul; plus près, on voit
« serpenter le fleuve qui se précipitera de neuf
« cents pieds au moins dans l'Heimdal.

« Quant à la chute elle-même, un gros nuage
« qui, à deux lieues de là, se balance au flanc
« d'une montagne, en indique la place précise.
« Des détritus séculaires de brimbelles, de rubus

« de bouleaux nains, ont formé sur les rochers « du plateau une sorte de terre noirâtre toute « couverte de petites plantes : le *linnea borealis*, « les *rubus arcticus* et *paludosus*, et des fleurs « charmantes du *Krokebœr*. Les eaux, en entraî- « nant de larges morceaux de ce sol spongieux, « ont mis à nu les roches qui apparaissent çà et « là par larges taches blanches. Dans les fonds se « sont formés de véritables tourbières, où la « marche est à chaque instant retardée. Aussi « n'est-ce qu'au bout de deux heures qu'on arrive « en vue du torrent ; quant à la chute, on l'entend, « on voit la *fumée*, mais il faut toute l'expérience « du guide pour vous amener, dans le dédale des « bouleaux nains qui couvrent les rives, à une « pierre surplombante, *seul* endroit d'où l'on puisse « voir la chute. Le torrent, qui jusque-là coule « sur le plateau, trouve tout à coup la fissure « perpendiculaire qui s'ouvre en bas sur le fond « de l'Heimdal, et s'y précipite d'un seul bond. « La rive gauche du précipice est au niveau du « fjord ; la rive droite, qui fait face au spectateur, « est de cinq cents pieds plus haute. De là roule « une chute d'un moindre volume qui, arrivée « au niveau d'où s'élance le Vöringfoss, y est

« absorbée. La vitesse commune semble s'accé-
« lérer encore après leur réunion.

« Le Vöringfoss est peut-être plus puissant que
« le Rjukandfoss (1), mais l'œil et l'esprit sont
« moins satisfaits : on ne peut pas contempler

(1) Le lecteur nous saura gré d'insérer ici la description du Rjukandfoss, une de ces chutes colossales auprès desquelles nos cascades suisses sont des cascatelles de parc anglais, cataracte malheureusement trop éloignée de notre itinéraire pour que nous ayons pu songer à aller la contempler. Nous l'empruntons aussi à M. Paul Riant. :

« Qu'on se figure une immense muraille de granit à parois pres-
« que surplombantes, de dix-huit cents pieds de haut. C'est la fin
« de la rive droite du Westfjordal. La rive gauche suit quelque
« temps, quoiqu'à une moindre hauteur, cette muraille immense,
« puis tout à coup s'élève et en même temps se creuse pour former
« comme deux puits énormes dont la section serait deux demi-
« cercles. Le premier sert d'antichambre à la chute : il est évident
« que c'est elle qui autrefois l'a creusé, mais que dévorant toujours
« la roche, elle a fini par quitter cet espace vide pour se retirer
« en arrière et en creuser une autre. Celui-ci, elle le remplit tout
« entier de la masse énorme de ses eaux, des nuages de vapeur
« d'écume qui remontent jusqu'au niveau même du fjeld, et aussi
« du tumulte des rapides, qui s'élancent du gouffre pour former
« le large ruban d'écume qui sillonne les sapins de la vallée. J'ai
« dit tumulte, l'expression est inexacte; ce n'est pas un véritable
« tumulte, mais plutôt un bruit régulier que fait entendre le Rjukan.
« Il se produit six coups distincts suivis d'un septième plus fort
« qui fait rebondir la chute tout entière jusqu'à mi-chemin de sa
« hauteur, comme si les eaux remplissaient quelque caverne énorme,
« et que, à un instant donné, comprimées à l'intérieur, elles s'échap-
« passent avec fracas.

« En somme, le Rjukand, la reine des chutes du Nord, n'est
« point au-dessous de sa réputation. Le volume de ses eaux, un
« lac tout entier; la hauteur d'où elles se précipitent, neuf cents
« pieds; et sourtout le site étrange qui l'encadre, offrent un spec-
« tacle qu'il est impossible de dépeindre et qu'on n'oublie jamais.

« Du bouleau où nous étions accrochés, après une vaine tentative
« pour pousser plus loin, nous redescendons vers un rocher infé-
« rieur qui surplombe la chute et d'où on est censé voir le goufre. »

Le Vöringfoss a 144 mètres, le Rjukandfoss 245 mètres de hauteur.

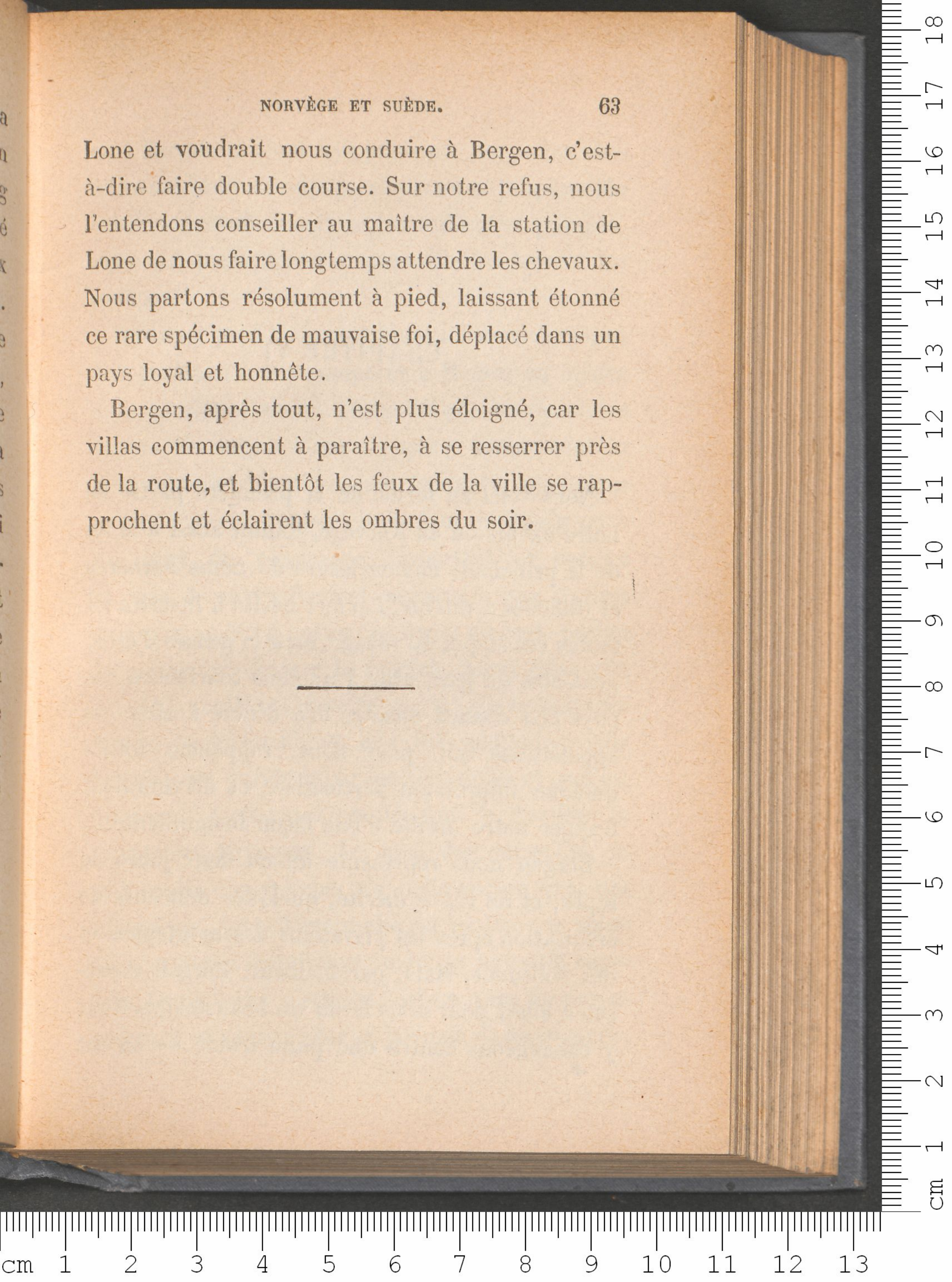
« celui-là pleinement comme on fait de celui-ci.
« Je dirai pourtant que le Vöringfoss est entourée
« d'un cadre plus imposant que le Rjukandfoss.
« Le paysage, empreint d'une grandeur plus sau-
« vage, produit sur l'esprit une impression sin-
« gulière. La subite disparition de cet énorme
« volume d'eau, qui ne laisse de son passage
« d'autre trace qu'un nuage léger, a quelque
« chose qui parle à l'imagination et qu'on ne sau-
« rait oublier. »

De retour à Vossevangen, pour se rendre à Bergen, on suit, par une route très belle et en plaine, le beau lac de Vosle. On ne le quitte que pour retrouver bientôt à Evanger un nouveau fjord, le Hardanger, golfe profond de la mer du Nord, dont on a vu un des bras sur le chemin du Vöringfoss. La route finit là et on doit s'embarquer pour atteindre la station de Boldstadœren, où nous couchons dans des placards, comme à Gudwangen.

Le lendemain, deux bateliers nous font arriver de bonne heure, par les détours du lac, à la station de Dalseidet, d'où une jeune virago à poigne solide nous fait traverser en kerret un isthme étroit; mais ce n'est pas sans une longue attente

que nous trouvons ce kerret, comme aussi, la barque qui, après cet isthme, nous porte, par un long trajet de plus de trente kilomètres, le long d'un bras de mer grandiose et pittoresque, varié d'aspect par la vue des montagnes et des eaux du Hardanger, toujours splendide et intéressant. Suivant les directions diverses du fjord, le calme retarde notre traversée, ou bien de scoups de vent, même assez violents, poussent et secouent notre frêle esquif. Malheureusement ventre affamé n'a pas plus d'yeux que d'oreilles, et ces splendeurs sont intempestives devant notre appétit. Aussi attendons-nous avec impatience le relai de Garnœss. Hélas! une rude déception nous y est réservée : nous n'y rencontrons qu'un vrai bouge où des mégères, dont le costume indécis et la figure rude et grossière ne sauraient préciser le sexe, nous empoisonnent presque par une façon de repas au beurre rance, au mouton putréfié accommodé au genièvre, accompagné d'un ragoût inconnu comme fonds et comme forme. Un repas à faire regretter le saumon crû, même avec la faim dévorante que nous ressentons.

Nous en partons bientôt et avec joie: mais le maître de céans accompagne nos kerrets jusqu'à



Lone et voudrait nous conduire à Bergen, c'est-à-dire faire double course. Sur notre refus, nous l'entendons conseiller au maître de la station de Lone de nous faire longtemps attendre les chevaux. Nous partons résolument à pied, laissant étonné ce rare spécimen de mauvaise foi, déplacé dans un pays loyal et honnête.

Bergen, après tout, n'est plus éloigné, car les villas commencent à paraître, à se resserrer près de la route, et bientôt les feux de la ville se rapprochent et éclairent les ombres du soir.

CHAPITRE VI

Nous voici au terme de la première partie de notre excursion en Norvège, comme aussi à la fin de la principale nomenclature de noms barbares et difficiles à retenir. J'ai fort hésité à inscrire ici toutes ces étapes du voyage, mais la pensée d'être, peut-être un jour, utile à quelque touriste en ces pays peu connus encore, m'a décidé à citer ces appellations qui, pour nous, rappellent toutes quelque impression particulière et ne sauraient frapper notre oreille d'une façon insignifiante.

Bergen nous représente un ou deux jours de repos, et de repos mérité, quelques douceurs de civilisation après les privations des montagnes et des solitudes. Mais, par malheur, Bergen représente aussi pour nous la fin du beau temps. Nous y échangeons contre une pluie froide — on dit

qu'à Bergen il pleut 360 jours par an — les chaleurs méridionales des jours passés et le splendide soleil qui nous faisait croire à d'autres parages, mais qui embellissait à merveille les lacs et les prairies.

Bâtie au pied de sept collines ou montagnes, ce qui parfois l'a fait comparer à Rome, au centre d'un fjord très abrité, réchauffé par les dernières vagues du « gulf stream » qui y adoucissent la température et y diminuent la durée des neiges et des frimas, Bergen était tout indiquée pour un port de commerce important et comme le lieu de ravitaillement nécessaire aux navires qui vont au Nord porter les fruits du Sud, pêcher la morue ou chasser la baleine. Aussi cette cité est déjà ancienne. Fondée au XI[e] siècle par Olaf Kyrre, ou le Pacifique, elle fut longtemps ville hanséatique possédée par les Germains, et ce n'est qu'à une époque peu reculée que la Norvège la reprit aux étrangers. Le quai des entrepôts, le vrai centre commercial, s'appelle encore quai des Allemands. Actuellement elle est toujours la reine du commerce scandinave; mais la nouvelle capitale, Christiania, n'est pas, dit-on, sans lui porter ombrage et sans exciter sa jalousie de sœur aînée.

Par le fait, si Christiania l'emporte par le rang de capitale, par le nombre de ses habitants (112,000), Bergen, avec ses quarante mille, lutte vaillamment pour tout ce qui regarde le commerce.

Ce n'est pas par les monuments que brille Bergen: hormis la cathédrale, ancienne église dont s'emparèrent autrefois les protestants, sans même en enlever les sculptures que le XV[e] ou le XVI[e] siècle avait déposées à profusion; hormis encore l'église allemande de Sainte-Marie qui possède un beau retable du XIII[e] siècle et dont les deux flèches élancées servent de signal aux matelots, la ville ne compte guère de constructions artistiques. La Bourse, la Banque, la Bibliothèque même sont des ornements peu remarquables au point de vue de l'art. Près du marché aux poissons, très intéressant à certains jours, a été élevée la statue de Christie. Ce citoyen de Bergen était président du Sthorthing lorsque fut votée la Convention de 1814 qui réunit la Norvège à la Suède.

Néanmoins, le charme de Bergen est dans la position de la ville elle-même: elle est entourée d'eau de tous côtés, dominée par son château et par des collines verdoyantes; elle est bâtie, nous l'avons dit, sur

sept monticules qui accidentent le paysage, mais rendent la voirie difficile. Entre le fjord et le port sont des allées élégantes de vieux arbres: c'est le quartier du Nordnœss, un des plus agréables, d'où la vue s'étend au loin, et sur les voiles des bâtiments au long cours et sur les barques du lac intérieur. Le port lui-même, le Vaagen, est protégé par une forteresse assise sur une des dernières îles. Le contraste est grand entre ces rues, ces quais populeux et affairés, et les latitudes désertes et calmes où est située la ville. A de nombreux points de vue, Bergen est une ville intéressante à étudier et vraiment pittoresque: c'est la capitale du commerce et des baleiniers. Une autre forteresse domine Bergen du haut d'une colline escarpée, c'est le Bergenhus où l'on peut visiter encore l'ancienne salle royale et surtout admirer l'aspect de cette ville entourée d'une mer et d'un lac, de rochers et de montagnes.

Tout auprès est une charmante promenade, Frederiksborg, d'où l'on jouit aussi de gracieux paysages et où le peuple citadin aime à venir se délasser aux jours de repos. Plus loin de la ville, les plus belles excursions tentent les voyageurs dont Bergen est le séjour temporaire: c'est le

Sognefjord que nous venons de parcourir en grande partie et qui finit aux glaciers de Justedal; c'est le Hardangerfjord moins pittoresque, mais qui est le pays de cocagne des chasseurs et des pêcheurs: les pêches du Hardanger sont homériques.

Nous allons flâner à Frederiksborg en compagnie d'un excellent homme et digne prêtre, le P. Stub, barnabite, qui cherche de son mieux à recatholiciser Bergen, sa patrie. Le P. Stub se convertit à Rome en 1829, et depuis il est revenu s'installer au milieu de ses compatriotes. Il a lui-même raconté sa conversion dans un livre intitulé *Histoire d'un Norvégien*. La conversation de cet homme éclairé et saint, tout autant que simple et modeste, est pour nous un délassement au milieu de nos pérégrinations. Il est tout occupé à mettre la dernière main à la construction d'une église catholique qui est déjà un joli monument. L'église de Saint-Pierre de Bergen a été édifiée sur les plans du comte Mella de Verceil *(Italie)*: c'est un monument romain à trois nefs avec tribunes et crypte, meublé et orné avec goût. On doit comprendre quelles sont les difficultés d'une pareille entreprise, en plein pays protestant, avec des coreligionnaires pauvres pour la plupart, des

Irlandais principalement qui ont besoin de secours plutôt qu'ils ne peuvent faire eux-mêmes d'offrande pécuniaire. Une œuvre pareille devrait suffire à illustrer un homme.

Notre temps s'écoule rapidement à Bergen, et l'heure vient vite où il en faut partir. Nous devons, en effet, nous embarquer ici pour pousser au Nord et atteindre Trondhjem — prononcez Troniem. Au lieu de ce nom assez doux, comme l'est la langue scandinave, nous avons adopté le nom allemand et beaucoup plus dur, Drontheim. —

Nous prenons passage sur l'*Axelhuus* : c'est un petit vapeur plutôt aménagé pour les marchandises que pour les voyageurs; on nous y donne cependant des cabines assez confortables. Quoiqu'il vienne de Copenhague et de Stettin, nous y sommes les seuls pasagers : aussi a-t-on pour nous les plus aimables attentions, et le commandant du bord s'efforce-t-il de nous être agréable, malgré le défaut de communauté de langue. Son caractère enjoué cherche à nous faire trouver court notre séjour sur son navire; il en vient jusqu'à dérober le mouchoir de l'un de nous pour nous le faire chercher longtemps et le montrer enfin flottant comme un drapeau tout en haut du grand mât.

Au reste, cette traversée de près de quarante-huit heures est surprenante et peut compter parmi les plus curieuses étapes du voyage. On navigue d'abord dans un canal étroit et régulier, l'Alverstrom, comme serait un fleuve encaissé qui voit des affluents venir grossir son cours. Même après qu'on est sorti, on est presque constamment entouré par les terres; jamais, en tout cas, on ne s'en éloigne sensiblement. Parfois à l'Est, l'œil plonge dans les fjords dont on ne peut voir l'extrémité, ce qui semble une échappée sur une mer nouvelle. Quand on croise le Sognefjord entre autres, on peut, dans les parages lointains, apercevoir les teintes argentées des immenses névés. Au-dessus des escarpements qui se dressent de toutes parts, on croirait voir la voûte d'argent d'un édifice colossal. Parfois aussi, à l'ouest, les îles s'écartant, laissent à découvert l'immensité de l'Océan et appellent la pensée sur les rivages lointains que baigne cette mer du Nord, les terres du Nouveau-Monde.

Mais c'est près de soi qu'on a les plus surprenants aspects : si l'on approche de la terre ferme, on ne voit que rives abruptes, sans plage comme sans culture, des roches sombres qui descendent

à pic des plus grandes altitudes; quant aux îles, elle ont les formes les plus fantastiques : quelquefois il semble que ce sont des cônes volcaniques d'où la chaleur s'est retirée et qui font songer à l'Hécla; toujours ce sont des contours étranges, sauvages, désolés, sans habitations ni même terre végétale. L'île de Hornelen, pour ne parler que d'une seule, est formée par une montagne isolée dont les pentes abruptes tombent brusquement dans la mer d'une hauteur de 750 mètres. Aussi cette île a sa légende si non merveilleuse du moins intéressante — on comprend que ces pays soient légendaires. — Le roi Olaf Trygvason était dans ces parages; un des gens de sa suite voulut gravir le Hornelen, mais, parvenu au milieu de son ascension, il arriva ce qui n'arrive que trop souvent aux grimpeurs de rochers; il ne put ni avancer ni redescendre et se trouva dans le plus extrême danger. Personne n'osait aller lui porter secours; il semblait perdu sans ressource. Le roi, mesurant sa dignité royale au dévouement pour ses sujets et aussi à la force corporelle si estimée des anciens, n'hésita pas à s'aventurer tout seul à la suite de l'imprudent et fut assez heureux pour l'arracher à une mort certaine.

A la nuit, par les crépuscules encore assez longs de cette latitude, sous les nuages noirs qui parfois voilent la clarté de la lune, l'impression qu'on ressent de ces étranges panoramas est si bizarre que l'on se demanderait presque sur quel globe on est et si un rêve ne nous a pas transporté dans une autre planète.

Après avoir doublé le cap Statt, redouté des marins pour les tempêtes et les trombes qui agitent les parages auxquels il préside, nous stoppons vers une petite ville qui semble comme isolée du reste de l'univers : c'est Aalesund, épars dans les îles de Vœrœ et Helvigen. Helvigen est formée par une colline le long de laquelle grimpe la flèche de l'église. Aalesund est une ville importante dans ces pays, et qui n'a pourtant que les proportions d'un fort bourg dans des contrées plus favorisées. Mais de nombreux chantiers témoignent du commerce qui s'y développe, et deux phares y guident le marin. C'est de ce bourg perdu aux confins du monde qu'est sorti le conquérant d'une de nos plus belles provinces, celui qui fit trembler un instant la France entière, Rollon le Normand, Hrolf Gangr, et on voit encore les ruines de son château à quelque distance au sud de la ville.

Au milieu du lendemain de notre embarquement, nous jetons l'ancre pendant quelques instants en face de Christiansund, ville plus considérable qu'Aalesund. Elle est établie sur quatre îles, en position agréable et pittoresque. Deux de ces îles portent des églises dont les clochers dominent les habitations qui se groupent à leur ombre ; une autre île est couverte d'une jolie forêt. C'est encore ici un des centres commerciaux des baleiniers et pêcheurs : on y correspond par des échanges avec le monde entier, et les millionnaires ne sont pas rares dans ce pays lointain au climat sévère.

Notre paquebot laisse à droite, au fond d'un golfe spacieux, la jolie ville de Molde. Là est le centre de la chasse à l'eider, dont les plumes font le précieux duvet de l'édredon si cher aux Allemands et à beaucoup d'autres.

Le matin du second jour, l'annonce de notre arrivée à Trondhjem nous réveille en sursaut. Notre paquebot a gagné quatre à cinq heures sur son temps réglementaire. Nous descendons promptement.

Bâti à l'embouchure du Nid, Trondhjem est situé au fond d'un fjord plus vaste que ne le sont a plupart des autres fjords de Norvège : c'est une

vraie petite mer intérieure. Sur une île est le rocher de Munkholm — le rocher des Moines — autrefois occupé par un couvent, maintenant par une forteresse; d'autres forts dominent aussi la ville du côté de la terre, et les montagnes verdoyantes l'enserrent à distance.

Le climat est plus doux à Trondhjem qu'on ne pourrait le supposer au-dessus du 63e degré de latitude; le golfe n'est jamais obstrué par les glaces; la plaine voisine est plus vaste, plus fertile que dans beaucoup de localités plus méridionales; les noyers prospèrent ici et dans « la rue du Roi » est cultivé un joli jardin. On comprend facilement l'importance de cette ville de 22,000 âmes. C'est là l'ancienne capitale de la Norvège, comme aussi l'ancien siège métropolitain de la Scandinavie. Mais les incendies, trop communs dans ces pays où tout est construit en bois — le palais du gouverneur n'est lui-même qu'une vaste demeure élevée en madriers de sapin et ornée d'un portique — les incendies ont trop souvent renouvelé la ville et on trouverait difficilement une cité d'apparence plus moderne. Ce sont des rues coupées à angle droit, larges, pour s'éloigner plus facilement des incendies voisins, où des

maisons basses s'alignent exactement et où les rafales d'hiver doivent s'ébattre sans obstacle. Mais aussi, de toutes les rues longitudinales, on peut voir au Nord s'élever le château de Munkholm. Les couleurs variées dont les maisons sont peintes égayent seules cette monotonie.

Sur l'emplacement de la cité était autrefois la ville de Nidaros qu'avait fondée Olaf Trygvason. Travaillant à la conversion de son pays au christianisme, il avait donné à la Norvège saint Martin de Tours pour patron. Après lui Olaf Diggra, ou le saint, bâtit l'église de Saint-Clément et, après une vie remplie de gloire et d'infortune, finit par mourir à la bataille de Stikklestad, près de Nidaros (1030). Son fils, Magnus le Bon, fait construire une chapelle en bois sur la tombe de son père devenu bientôt le vrai patron de la Norvège. Harald aux cheveux rouges, la remplace par une chapelle en pierre. Dans la seconde moitié du XIIe siècle, on jette enfin les fondements de la cathédrale actuelle, dont l'ancienne église formait une des ailes, et de la belle maison capitulaire qui se trouve au nord du chœur. Enfin au XIIIe siècle, le chœur et la remarquable coupole octogone s'élèvent dans les airs.

Cette cathédrale est à peu près le seul débris du passé de Trondhjem; mais ce débris est à la fois colossal et splendide. Cet immense édifice, qui mesure au moins 112 mètres de long sur 28 de large, dont les murs étaient percés de 316 fenêtres et de 9 portes, dont 3,160 colonnes ou colonnettes portaient les voûtes, n'est plus, pour une partie, qu'une vaste ruine. Les incendies et plus encore la Réforme l'ont dévasté, pillé, profané; les Danois d'abord, les Suédois ensuite ont brisé, mutilé, emporté (1). La nef n'offre plus que des murailles percées d'ouvertures romanes et soutenues par de nombreux contreforts qui préservent ce que le feu a épargné. Plusieurs chapelles accostaient la vieille nef; dans l'une coulait la fontaine de Saint-Olaf. Le chœur est déjà restauré, et certes il le mérite bien. Un Norvégien habile, M. Christie, y a consacré sa vie. C'est une magnifique perle, en partie romane de la dernière époque, en partie du plus beau style ogival. Les rosaces, les grandes verrières, les cloisons à colonnettes sveltes qui séparent les chapelles et

(1) Sous la coupole autrefois était vénéré le corps de saint Olaf dans une châsse d'or de 100 kilogammes, dit-on. Un pareil trésor devait tenter les Réformateurs .La châsse fut emportée à Copenhague.

entourent le chœur, tout contribue à mettre l'ancienne église de Saint-Olaf au nombre des plus intéressantes et des plus belles du moyen âge. Comment ne pas se reporter, à la vue de ce qui reste de cette antique métropole, aux temps où le catholicisme évangélisait en liberté ces peuples presque sauvages, où les cérémonies du culte émerveillaient ces populations pauvres et simples, mais disposées, par leur caractère calme et réfléchi, à recevoir la vraie lumière (1). Telle qu'elle est, cette cathédrale, autrefois le tombeau des rois scandinaves, est maintenant le lieu de leur couronnement; d'après le pacte de 1814, tous les rois de Suède doivent être couronnés rois de Norvège à Trondheim. Charles-Jean XIV le premier en 1818 et, après lui, Oscar I[er] en 1844, Charles XV en 1860, et enfin Oscar II en 1873, se sont empressés de se conformer à cette clause de l'acte de réunion des deux royaumes.

Nous nous arrêtons longtemps, passant des ruines aux restaurations et rebâtissant par la pensée tout l'ensemble de cette merveille. Puis nous nous disposons, non sans tristesse, à tourner

(1) Depuis peu d'années, une petite église catholique a été construite dans le faubourg qui longe le fjord.

le dos au Nord et à regagner le Midi. Il nous en coûte, en effet, de nep lus aller en avant et de renoncer à atteindre le cap Nord; mais la saison est trop avancée, les pluies deviennent presque continuelles dans ces parages, et le voyage serait à la fois malsain et inutile par ces intempéries. D'ailleurs, notre temps est trop limité. Il faudrait encore plus d'une semaine de navigation pour atteindre Tromsœ et Hammerfest, d'où les kerrets nous porteraient en deux ou trois jours à la pointe de l'Europe : ce serait donc près d'un mois qu'il nous faudrait en plus.

L'étendue de la presqu'île scandinave est immense : habitués à la voir et à la juger sur des mappemondes ou d'autres cartes où se rétrécissent les degrés de longitude, on lui suppose difficilement une aussi grande superficie. Une expérience cependant est aisée à faire : que, sur un planisphère, on mette à l'extrémité sud de la Suède la pointe d'un compas et que l'autre pointe atteigne le cap Nord; si l'on retourne le compas, on est étonné de voir que la pointe qui était au bord de la mer Glaciale, traversant l'Allemagne, l'Italie, la Méditerranée, la Tunisie même, vient aboutir en plein Fezzan. Que si on fait la même opération sur une mappemonde, la pointe du com-

pas aboutit encore en pleine Sicile, presqu'au sud de la Méditerranée.

Nos regrets sont grands aussi de ne pouvoir pousser jusqu'aux îles Lofoden, le grand rendez-vous des pêcheurs, et surtout jusqu'à l'Islande, la terre de glace — Ice land, — terre autrefois norvégienne, que découvrit le pirate Naddod et qui fut, en 1261, annexée à la Norvège. Les geysers, le le fameux volcan de l'Hécla nous auraient attirés; mais, de même que pour le cap Nord, (1) nous ne

(1). Voici le récit d'une ascension au cap Nord écrit par M. le comte Goblet d'Alviella dans son livre *Sahara et Laponie;* » ce récit pourrait nous consoler de notre sacrifice :

« On sait que le cap Nord se trouve à l'extrémité septentrionale « de l'île Mager-ö, qu'un étroit bras de mer sépare du continent. « La dernière pointe de la terre ferme s'appelle la *Nordkyn*; mais, « plus basse que le *Nordkap*, elle est moins visible du large. Aussi « suppose-t-on que cette dernière qualification, plutôt anglaise « (*Northcape*) que norvégienne, doit son origine aux navigateurs « anglais qui ont, de tout temps, commercé avec Arkhangel. Nous « avions l'intention de contourner le promontoire lui-même pour « en tenter l'ascension par les rivages de l'est. Mais nos hommes « refusèrent d'affronter plus longtemps la tourmente, et nous virâmes « de bord pour gagner la côte occidentale, la petite station de « Gjestvaer, où, sans prendre le temps de nous sécher, nous embar- « quâmes deux guides et repartîmes immédiatement dans la direc- « tion du cap.

« Les côtes de Mager-ö (l'île Maigre) représentent des contours « aussi déchiquetés que les rivages du continent. Mais, sauf vers la « pointe du Nordkap, où elles atteignent perpendiculairement un « millier de pieds, elles n'ont généralement qu'une hauteur mé- « diocre. Toute végétation y disparaît. L'œil ne trouve plus à « s'arrêter que sur les formes arrondies des blocs rocheux qui « couvrent la plage en gigantesques galets, et qui forment parfois « à l'entrée des fjords une jetée naturelle de brisants. Deux heures « de navigation nous menèrent dans le Tufjord. Devant nous s'éle-

pouvions mettre une pareille traversée en libération : ce ne sont pas des voyages d'automne. Sans hésitation, sinon sans peine, nous nous retournons du côté de la patrie.

« vait, à plusieurs cents pieds de hauteur, un rempart abrupt de « rochers noirs et nus qui de loin rappelaient, par la régularité de « leurs crevasses, les formes prismatiques du basalte. Nous cher- « chions en vain par où nous atteindrions la cime, quand notre « embarcation s'arrêta au bord d'une étroite fissure, où la pente « gazonnée des éboulis semblait offrir quelques chances d'ascen- « sion. Ordinairement, les voyageurs qui viennent de Gjesvaer ne « débarquent qu'au fond du Tufjord ; l'inclinaison des falaises « y facilite beaucoup la montée, mais c'est allonger de quatre ou « cinq lieues la route du cap. Les guides savaient que nous étions « pressés, et d'ailleurs l'état du ciel les engageait à abréger leur « besogne ; ils nous menèrent par le chemin le plus court. Rare- « ment je me rappelle avoir exécuté une ascension aussi aérienne : « nous devions sans cesse nous servir des mains et des pieds. Les « touffes de gazon, qui semblaient faciliter l'entreprise, étaient « devenues si glissantes par suite de leur humidité, qu'à chaque « instant, suspendus dans le vide, nous sentions le sol se dérober « sous nos pieds. Enfin, nous arrivâmes sur un plateau ondulé, « sorte de fjeld, que la mousse de renne disputait seule aux débris « épars d'un micaschiste friable. Nos guides eux-mêmes hésitaient « à reconnaître le chemin. De temps à autre nous les voyions se « consulter, une boussole en main, et disposer des tas de pierres « pour retrouver au retour la route du bateau. Nous avançâmes « ainsi pendant deux heures encore, à travers la pluie et le brouil- « lard, sans découvrir aucune trace d'êtres vivants, si se n'est un « troupeau de rennes qui s'enfuirent à notre approche. On ne « voyait plus à trente pas devant soi. Tout à coup un de nos guides « s'arrêta, et étendant le bras : « Havet ! » *la mer*, nous cria-t-il. « Presque à nos pieds, la montagne se repliait perpendiculairement « sur elle-même, pour disparaître dans un gouffre de vapeurs blan- « châtres, d'où s'élevaient vaguement les clameurs d'une mer en « courroux. Sur la lande, le vent courbait tristement les tiges « humides du lichen, et cependant quelques myosotis fleurissaient « encore tout près d'une flaque neigeuse, mais timides, décolorés, « rabougris, comme stupéfaits de leur présence dans ces lieux « désolés. Voilà tout ce que nous vîmes au sommet du cap Nord ! »

CHAPITRE VII

Un court chemin de fer nous emporte de Trondhjem, chemin pour ce jour-là peu fréquenté; avec nous, il n'y a presque qu'un pensionnat de jeunes filles qui prend la clé des champs. La voie traverse le Nid ainsi que la belle campagne qui entoure l'ancienne capitale. Au bout d'une heure nous descendons à Stœren où a longtemps fini le tronçon de chemin de fer. Maintenant il est achevé jusqu'à Mjœsen, mais il se garde bien de gravir les pentes du Dovre; il suit d'abord la vallée du Gula, et, après s'être élevé à plus de six cents mètres, il longe le cours du Glommen, desservant les villes de Rœras et d'Elverum, pour aboutir à Hamar sur le Mjœsenfjord.

A Stœren, il nous faut reprendre nos karrioles et kerrets et notre vie active de cochers; il nous

faut même la prendre sans aucune perte de temps, pour réserver quelques douces journées à la Suède et à Stockholm. Aussi à peine débarqués, nous redisons le *Tu kerret, tu Hest!* qui est un des principaux articles de notre vocabulaire norvégien. Mais les chevaux sont éloignés, paraît-il, car on nous fait languir longtemps et, pour utiliser l'heure de l'attente, nous dînons de bon appétit.

Nous voilà de nouveau livrés à l'étude des véhicules, des chevaux, des hommes et des stations de poste; de nouveau plongés dans les noms étranges et plus ou moins barbares qui ont déjà rempli ces quelques pages. Nos premiers coursiers sont bons et rapides: nous arrivons promptement à Prœsthus, puis montons à Garlid. La route gravit de fortes pentes par des pays bien cultivés; après la maison de poste de Bjœrkager, le paysage s'agrandit et devient d'une sombre splendeur qui s'impose à l'esprit. La vallée s'est profondément creusée; la route la domine de très haut, serpentant le long des ravins et des replis de terrain; les forêts de sapins tapissent toutes ces croupes, du bas des pentes où gronde au loin l'Orkla jusqu'aux sommets qui se détachent sur le ciel nuageux et déjà sombre du soir. Au fond, dans

la direction du Sud-Ouest, les neiges étincellent et ajoutent à ce tableau grandiose le contraste de leur blanc manteau : c'est un spectacle d'une solennité grave comme j'en ai peu contemplé dans ma vie.

Du reste, aucune habitation n'anime le paysage et n'égaye le cœur; nous ne rencontrons même ni voyageur ni paysan. N'était la route admirablement tracée et entretenue qui révèle la civilisation, il semblerait qu'on est remonté à l'époque où la terre était encore déserte et où le premier homme était encore à créer. Seuls, de petits et jolis animaux peuplent le chemin où on les voit trotter par milliers. Ce sont comme des fouines minuscules de la taille d'un gros rat, mais à queue fourrée, jaunâtre comme le reste du corps, dont la forme allongée traverse à tous moments la route que nous suivons; notre présence, dans un domaine qu'ils doivent considérer comme pleinement à eux, les effraye et les effarouche. Leur tête est celle du rongeur; mais, quelle que soit la grâce de leur démarche, ils ne ressemblent en rien à l'écureuil de nos forêts. On nous dit plus tard qu'on les nomme ici des *Lémanets;* on nous dit aussi que ce sont des espèces d'hermine

et que leur pelage blanchit en hiver. Ce sont les *Lemmings* — Lemnus norvégicus, — espèce de rongeurs propres à la Scandinavie et aux pays du Nord, qui émigrent à de grandes distances vers l'entrée de l'hiver, suivant alors une ligne absolument droite; lorqu'il y a un obstacle infranchissable, ils le tournent, dit-on, pour reprendre aussitôt après la direction première; ils dévastent tout sur leur passage et on les a appelés les *Sauterelles de la Norvège*. Peut-être est-ce leur migration qui les réunit en si grand nombre sur notre passage.

A Austbjerg, où nous arrivons sur le tard, nous devons attendre bien longtemps les chevaux qui nous conduiront. Prières, fâcheries, rien n'y fait. Il faut, nous dit-on, les aller chercher sur la montagne qui est en face. Ce n'est qu'au bout d'une heure et demie et en pleine nuit — les crépuscules ont fort diminué de longueur — que nous pouvons partir. Le froid nous saisit facilement sur nos karrioles et nous fait vivement désirer le *guaard* prochain de Stuen. Nous n'y arrivons qu'à onze heures.

Mais comment pourrons-nous faire ouvrir la maison de poste à cette heure indue? Aucune

lumière n'y brille et il n'y a à la porte ni marteau, ni cordon de sonnette. Par compensation, l'huis n'est pas fermé. Dans ce pays primitif, on n'use ni de verrous ni de serrures et on est sans crainte à l'égard des voleurs et des malfaiteurs quelconques. Un voyageur raconte qu'ignorant la valeur des monnaies du pays, *species, marks et skillings* (1), il tirait de son portefeuille, à chaque relai, le paquet de billets de banque qui représentait sa fortune. « On prenait, dit-il, on changeait, on remettait, « tout à fait à discrétion. Je laissais faire, n'ayant « point d'opinion sur la valeur de ces chiffons. Ce « qui restait, je le remettais dans mon portefeuille. « Je me suis informé de ce que j'aurais dû payer; « on ne m'avait pas fait tort d'un skilling. « (AMPÈRE).

Nous entrons dans le guaard et cherchons à nous diriger dans les ténèbres. Une seconde porte nous laisse pénétrer dans une cuisine où brille un feu vif. C'est pour nous un trésor et nous poussons un cri de joie à l'aspect de la flamme,

(1) Le *species* norvégien qui, le plus souvent, est remplacé par des billets dont la valeur ne subit aucune dépréciation, vaut un peu plus de cinq francs cinquante centimes de notre monnaie. Il se divise en cinq marks ou *Orts*, lequel se subdivise en vingt-quatre skillings. Le skilling n'équivaut donc pas au schilling anglais, mais à peu près au sou français.

car le froid nous empêche encore de sentir l'aiguillon de la faim.

Pendant que nous nous chauffons, tout en causant de notre appétit qui se réveille et de notre désir de trouver des couches hospitalières, nous entendons chuchoter au fond de la cuisine, et entrevoyons dans un lit deux têtes qui rient tout à leur aise, les têtes de deux grandes filles, les filles de services de l'établissement qui ne se gênent point pour bavarder, mais ne paraissent pas décidées à se lever pour nous recevoir. Pensant que notre présence les empêche de s'habiller, nous sortons; mais quelques instants après, elles n'ont point bougé et ne bougeront pas jusqu'au matin. Alors nous tempêtons dans le corridor d'entrée et appelons à voix forte. Un voyageur sort bientôt d'une chambre et, voyant notre embarras, va sermonner les paresseuses; il lui faut un temps assez long et de vraies ressources oratoires pour les convaincre de se lever et de nous préparer au moins un peu de thé et une chambre quelconque; une fois décidées, elles s'emploient à notre service, avec la meilleure grâce du monde.

La vallée, après Stuen, s'élargit et perd le carac-

tère grandiose qu'elle avait auparavant. Nous traversons des régions déboisées où se trouvent les stations de Audne et de Rise. La route monte assez fortement et le pays devient sauvage; de distance en distance des escarpements de rochers surplombent et ombragent le chemin qui parfois se trouve resserré, ainsi que le torrent, dans des gorges étroites; ce dernier bondit çà et là en tumultueuses cascades. C'est le Driva — ce qui signifie neige fondue — qui descend des sommets et va bientôt, réuni au Sondal, se jeter à la mer. Après Drivstuen et Kongsvold, on est déjà arrivé sur les plateaux supérieurs. La vue s'étend au loin : on voit à l'horizon la route serpenter à travers les bruyères ; à droite et à gauche, les cimes s'élèvent et sont chargées de neiges et de glaciers. C'est la chaîne du Dovre-fjeld que nous traversons, une branche de la grande épine dorsale de toute la presqu'île scandinave, et le col que nous allons franchir est à 1,300 ou 1,400 mètres d'altitude. Il ne faut pas d'ailleurs juger ces différences de niveau d'après nos régions tempérées, car, dans ces pays du Nord, même au bord de l'Océan, il semble que l'on soit déjà sur les sommets, si l'on n'en juge que par la végétation.

A notre droite, c'est-à-dire vers l'Ouest, les pentes conduisent au *Schnehœtta*, un des monts les plus célèbres de la Scandinavie, quoiqu'il n'en soit pas le plus élevé ; l'*Imerfjeld*, près du *Sogne-fjord*, dépasse 2,500 mètres, tandis que le *Schne-hœtta* n'atteint que 2,368. Mais celui-ci est plus au Nord, au-delà du 62° de latitude ; de plus, il se trouve près d'une des principales routes scandinaves. On y monte aisément d'une des stations voisines, en six ou sept heures, par des roches moussues, d'où sourdent d'innombrables ruisseaux, et par de vastes névés. La vue, du sommet, est sans bornes ; elle est monotone pourtant, car les pentes sont très allongées.

Tout le paysage que nous suivons et que domine le *Schnehœtta*, qu'il semble même dominer de très près, tellement, à certains jours, la transparence de l'air est grande ; tout ce paysage a un caractère très étonnant et très grandiose ; ces vastes bruyères dominées par les neiges, sans la présence de roches abruptes, déroutent l'habitude de l'observateur et offrent un spectacle tout nouveau. En conséquence, nous prenons facilement notre parti de la longueur des routes, des arrêts des stations et du froid qui nous transperce par moments.

A Hjerkin, nous trouvons une vieille auberge pourvue encore d'un antique et très intéressant mobilier. Elle date, dit-on, de l'an 1128 où elle fut fondée par un roi du pays. Autrefois entretenue par l'État, elle est encore affranchie de taxe et jouit de certains privilèges, ce qui s'explique très bien quand on considère dans quels déserts elle doit vivre et contre quelle disette il faut qu'elle lutte, car, même en hiver, la station doit être ouverte et recevoir les voyageurs. Elle est, du reste, confortable et soignée; des parements en lamelles de bois la garantissent de leur mieux contre les frimats si rudes sur ces plateaux inclinés au pied du Schnehœtta. C'est ici, pendant l'été, un des grands rendez-vous de chasse et de pêche des Anglais. La Norvège semble une de leurs provinces, tellement ils y paraissent chez eux; tout étranger passe, aux yeux des indigènes, pour un fils d'Albion. Ils viennent ici s'installer pour des semaines et faire la guerre aux lièvres, aux rennes même, ainsi qu'au saumon et à la truite.

Pour nous, qui ne pouvons nous attarder à ces plaisirs, nous partons à regret au bout de peu de temps et traversons Fogstuen, après avoir longé

des lacs et de vastes marécages qui forment comme une tache plus triste encore sur ces immenses régions d'une solennité déjà pleine de tristesse. Fogstuen est aussi une construction des anciens temps. L'auberge fut fondée dans la première dizaine d'années du XIIe siècle, avant celle du Hjerkin. C'est encore un relai dépendant de l'État, qui nomme l'aubergiste et lui impose quelques charges en retour de l'affranchissement de certaines autres.

Dombaas, que l'on n'atteint qu'après une longue et vertigineuse descente, est une des stations les plus attrayantes de toute cette interminable route. A quelques cents pas sur la droite, on aperçoit un groupe de maisons, comme une villa avec ses dépendances. Notre estomac trouve que le lieu est plein d'attraits et nous crie très haut d'y commander le dîner. Pendant qu'il se prépare, nous considérons les vallées qui s'ouvrent devant nous au Sud du Dovre-Fjeld; nous avons descendu rapidement depuis les plateaux du sommet et nous ne sommes plus ici qu'à six cents mètres d'élévation.

Ces vallées sont plus gracieuses, mais non plus aussi grandioses que celles du Nord. Le fond

est en prairies, les croupes sont boisées. A droite de Dombaas, un vallon est sillonné par une route qui mène, à travers les fjords, à la ville de Molde que baigne la mer du Nord; devant nous est la route que nous allons suivre. On ne se dirait pas dans les déserts de la presqu'île scandinave, rien ne fait songer à la solitude et il semble que l'on soit entre les villages serrés des vallées du Jura.

Ce guaard de Dombaas est un des plus confortables de toute la Norvège, et, à cause du croisement des routes, un des plus fréquentés. Pourtant le dîner, que l'on nous sert, est trop longtemps attendu et notre départ se trouve fortement retardé.

Déjà plusieurs fois nous avons parlé du guaard; c'est un des noms familiers au voyageur en Norvège. Le guaard — *gôr*, suivant la prononciation du pays, — est une réunion de maisons appartenant au même propriétaire, plus ou moins, suivant l'importance et la richesse. De ces maisons, toutes construites en madriers de sapin ou de mélèze tirés des forêts voisines, assemblés très exactement et calfeutrés de mousse, la principale est destinée aux fermiers et aussi aux voyageurs; c'est la plus ornée. Des fleurs, des œillets surtout égaient les

petites fenêtres; un balcon souvent court sous la toiture d'ardoises ou de claquettes en bois; une glace, des tableaux divers sont appendus aux cloisons intérieures: nous y avons vu mêlées des gravures étonnées de se trouver voisines : le Sacré-Cœur de N.-S. et le portrait de Luther.

Le second bâtiment, un peu distant du premier, est occupé par les domestiques de la ferme; un autre par les bestiaux : les vaches, au rez-de-chaussée, les moutons au premier, où conduit une rampe. D'autres constructions sont consacrées au fenil, à la buanderie, au four; ces dernières le plus souvent bâties sur pilotis et isolées de terre par de larges pierres plates et minces, pour faire obstacle aux ravages des rongeurs.

A la station suivante, Toftemoen, on nous donne, assez promptement même, ce qui n'est pas malheureux pour nous, retardés outre mesure, kerret et hest, mais on nous laisse partir sans personne pour ramener l'équipage; sans doute, il appartient au relai suivant : toujours la bonne foi de ce pays honnête !

Mais, à ce relai de Brœndhougen, nous ne trouvons ni le même empressement, ni la même abondance de moyens. On nous demande *ein time*, une

heure — et nous savons ce que les heures sont longues en Norvège quand il faut attendre — pour avoir un cheval et partir. Aussi, comme le soleil est près de disparaître, nous mettons nos sacs sur le dos, le plaid sur le bras, et nous nous acheminons pédestrement. La vallée, le Guldbrandsdal, est une des plus longues de la Norvège et aussi une des plus belles et des plus douces. Ici cependant elle est étroite et resserrée; mais les sapins et les bouleaux font aux collines, de leur verdure diaprée, un vêtement nuancé que varient encore plus des feuilles déjà jaunies; ce vêtement est troué, par places, de rochers qui pointent et montrent leur tête aride à travers les arbres : c'est pittoresque et suave tout à la fois.

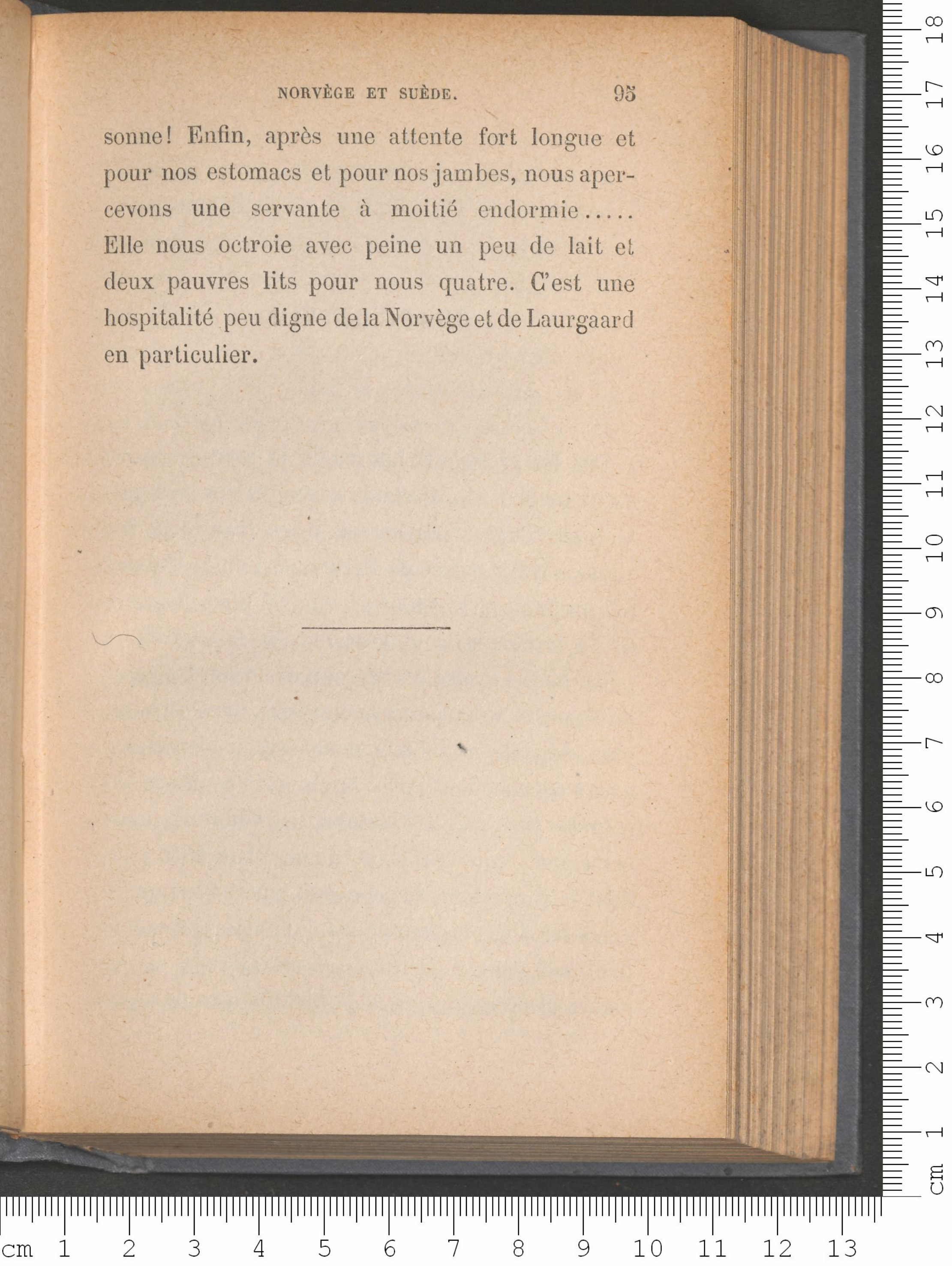
Par malheur, nous ne pouvons en jouir tout le long de notre course : la nuit nous envahit et efface ce paysage enchanteur, mais qui semble devenir plus sauvage, peut-être grâce aux ténèbres croissantes. Le froid augmente, la brume descend et nous cheminons en pleine obscurité. Et comme il arrive souvent en pareille occurence, la route s'allonge et, surtout, paraît s'allonger indéfiniment. Dans le défilé que nous suivons, gronde à notre droite le torrent dont nous apercevons à peine les

flots blanchâtres. Il nous tarde d'arriver à Laurgaard, et parce que cette station a été annoncée comme bonne, et parce que notre journée a été des plus pénibles. Nous marchons si longtemps que nous craignons d'avoir outrepassé notre gîte sans nous en apercevoir.

Peu s'en faut, en effet, que pareille mésaventure nous arrive. Souvent, en Norvège, la station est éloignée de la route et un poteau indique la direction à prendre; mais, grâce à la nuit, nous ne voyons point cette précieuse indication, et nous ne sommes guidés vers l'hôtellerie si attendue que par des lumières qui brillent à notre droite, bien loin, de l'autre côté de la rivière. Espérant que vers ces lueurs se trouveront nos lits désirés, nous nous y rendons. C'est bien Laurgaard; mais, lorsque nous y parvenons, les feux se sont éteints comme s'ils avaient épuisé pour nous toute leur utilité, et nous ne trouvons personne pour nous recevoir, ni à qui parler. Il semble vraiment que se soit là notre lot de chaque jour!

Cette confiance absolue des hôteliers n'est pas sans quelques inconvénients. Ne rencontrant âme qui vive, nous entrons, nous sortons, nous pénétrons dans un joli salon : personne! toujours per-

sonne! Enfin, après une attente fort longue et pour nos estomacs et pour nos jambes, nous apercevons une servante à moitié endormie..... Elle nous octroie avec peine un peu de lait et deux pauvres lits pour nous quatre. C'est une hospitalité peu digne de la Norvège et de Laurgaard en particulier.



CHAPITRE VIII

Dès les premières heures de la journée, après ce repas peu réconfortant, nous quittons nos grabats et, toujours en kerret, nous traversons les stations de Moen et de Breden, conduits d'abord par un jeune enfant tout dépenaillé, mais désireux de se rendre utile et gracieux, et faisant effort pour cela de toutes les ressources de son langage; puis par un autre jeune homme qui, sous un habit plus élégant, cache une mauvaise foi bien étrangère à cet excellent pays. Après nous avoir accompagnés jusqu'à destination, il voudrait nous extorquer, sous prétexte d'une plaie faite pendant la route à un des chevaux, une paye supplémentaire. Par malheur pour lui, la plaie elle-même témoigne contre ses prétentions, car elle est en pleine cicatrisation. Il voit bientôt que nous ne

sommes dupes ni de ses insinuations, ni de ses colères, et ses insolences sont en pure perte.

Nous outrepassons la station de Stocklevstad. Non loin, sur le bord du chemin, nous apercevons une croix déjà ancienne, une simple pierre d'ailleurs. Cette apparition, à laquelle nous ne nous attendions pas, nous ravit. Il semble que nous retrouvions, à ce signe, la patrie absente. On ne saurait s'imaginer, sans l'avoir expérimenté soi-même, combien l'absence de tout emblême religieux forme le désert autour du cœur; lorsqu'on reste de longs jours sans voir ni église, ni oratoire, ni croix, on ne sent presque rien qui réponde aux aspirations de son âme, même au seul point de vue de la poésie. Cette absence est désolante. Combien l'Italie est plus remplie de vie, d'exubérance poétique, rien que par ses chapelles, ses madones, ses peintures religieuses semées à tous les carrefours! Comme les simples croix de nos campagnes françaises animent la solitude et encouragent le voyageur!

Cette croix a été élevée en souvenir de la mort d'un étranger et aussi en mémoire d'un haut fait d'armes des Norvégiens. Pendant la guerre entre le Danemark et la Suède, Gustave-Adolphe, pour

aider à la lutte contre Christian IV, demanda du secours à l'Écosse. Christian IV occupait toute la côte occidentale de la presqu'île scandinave, depuis Calmar, au sud de la Suède actuelle, jusqu'au cap Nord. Néanmoins, les Écossais partent au secours de leur allié; Munkhaven s'embarque, jette à Romsdal une troupe de huit cents hommes sous la conduite du colonel Sinclair, et va débarquer avec le reste de ses troupes à Trondhjem. Sinclair, guidé par un paysan de la contrée auquel on a lié les mains derrière le dos, mais qui parvient à s'échapper et à avertir ses compatriotes; Sinclair, dis-je, suit la vallée de Romsdal, ravageant tout sur son passage, et arrive au défilé de Kringelen, près du lieu où nous sommes. Mais là une embuscade avait été préparée : trois cents paysans avaient accumulé, au-dessus de ce passsage étroit, rochers, pierres, troncs d'arbres, tout ce qui pouvait servir d'engins meurtriers. Lorsque la troupe écossaise essaya de franchir le défilé, la trompe norvégienne retentit pour donner le signal. Sinclair, plein de confiance en lui-même, y fait répondre par les accents nasillards de la cornemuse écossaise; mais, à un nouveau signal, une véritable avalanche écrase l'armée étrangère. Des huit cents

hommes, tous furent écrasés ou renversés dans la rivière et noyés ; tous sauf deux, disent les uns ; sauf une soixantaine, d'après d'autres qui ajoutent qu'ils furent faits prisonniers et ensuite massacrés de sang-froid.

L'épouse de Sinclair l'accompagnait. Une Norvégienne l'apprit et eut pitié de la jeunesse et de la beauté de cette étrangère; elle ordonna à son fiancé d'aller la sauver, de l'enlever au besoin. C'était là une grande confiance inspirée par une non moins grande commisération. Le jeune paysan pénètre dans le camp écossais et cherche à accomplir la mission qui lui avait été confiée; mais mistress Sinclair se méprend, croit à une attaque, lutte contre son sauveur et, usant des armes de son époux, l'étend mort à ses pieds : récompense peu méritée d'un dévouement si complet ! Elle-même périt le lendemain aux côtés du colonel Sinclair sous la chute de l'avalanche.

La croix porte cette courte inscription : « Ici « fut enterré Georges Sinclair, le chef (leader) « d'Écosse, après être tombé à Kringelen, le « 26 août 1612. »

La station d'Oien, celle de Listad où nous dînons maigrement, celle de Skjœgestad défilent succes

sivement. La route est de plus en plus belle, de plus en plus fréquentée : elle suit la vallée qui s'est élargie et n'a presque plus de pente que celle qui est nécessaire à l'écoulement des eaux. Mais, par triste compensation, la pluie tombe abondante et ininterrompue, ce qui ne fait pas ressortir les avantages du kerret où nul abri n'est possible. Aussi activons-nous notre itinéraire.

Par nouveau malheur, le relai Bakkejardet n'est pas une station fixe, une *faststation*, mais une simple *schifstation ;* le maître du lieu qui doit se retirer dans peu de jours et céder ses fonctions à un autre, a déjà vendu ses kerrets et ses chevaux, et il n'y a aucun moyen de quitter cette petite maison de poste. Nous nous apprêtons donc à y coucher, assez peu contents de ce retard qui en entraînera un bien plus long. En effet, sur le lac de Mjœsen, où nous aurions voulu arriver ce soir, le bateau à vapeur ne part point tous les jours; le manquer, c'est un retard d'une demi-semaine, chose grave. On nous indique nos chambres et, comme il faut en voyage se résigner à ce qu'on ne peut empêcher, nous cherchons à reprendre la gaîté d'ordonnance. Mais — il y a des jours qu'on ne saurait marquer d'une pierre blanche —

au moment où nous nous installons dans les deux uniques chambres de cette station isolée, voilà deux familles anglaises venant à grand fracas réclamer les logis disponibles. Devant des dames nos droits de premiers occupants sont anéantis, il ne nous reste que celui de nous résigner une fois de plus et de le faire de bonne grâce, ne serait-ce que pour l'honneur de la chevalerie française. Et pourtant, ô Providence! nous sommes promptement récompensés de notre complaisance et de nos sacrifices! Voyant le dérangement qu'elles nous imposent, ainsi que notre regret de ne pouvoir arriver à temps à Lillehammer, une de ces dames vient, au nom de toute la famille, nous offrir sa calèche — la première que nous ayons vue depuis Christiania — pour nous faire parvenir au relai suivant. Il ne s'agit que de trouver des chevaux; à cela s'emploie le cocher, ainsi qu'à faire les recommandations les plus pressantes pour que nous puissions gagner du temps. Ces Anglais et Anglaises ont été à notre endroit de la plus prévenante complaisance (1).

(1) Peut-être ces familles venaient-elles s'installer ici pour pêcher dans le lac Losna que forme tout près la Lougen, la rivière du Gulbrandsdal. Le lac Losna est un des plus poissonneux; la truite, le lavaret, la lote et bien d'autres espèces y abondent.

Et il faut avouer qu'après une journée de pluie passée en kerret, au moment où les intempéries sont le plus pénibles, c'est-à-dire à la grande nuit, il est doux d'être à l'abri et au sec dans une bonne voiture rembourrée et chaude. Aussi bien, lorsque nous parvenons à la station suivante, celle de Holmen, n'avons-nous pas le courage de continuer. D'ailleurs, il est très tard et comme, malgré un grand marché qui a amené ici de nombreux paysans et qui se termine en kermesse et en bal champêtre avec illuminations, on nous y offre de bons lits, nous y terminons la journée.

Mais, en revanche, il faut, si nous voulons arriver pour le départ du bateau, commencer de très bonne heure nos dernières étapes. Heureusement, à la station intermédiaire de Aronsveen, nos coursiers sont vite prêts et, quoique l'allure en soit lente, nous arrivons en avance à notre damskib, le *Skibladner*, grand bateau à double cheminée et à long et large tillac, un paquebot digne du Mjœsen, le lac le plus long de la Norvège, sa mer intérieure, qui mesure 100 kilomètres. La ville toute moderne de Lillehammer est tout auprès de sa pointe septentrionale. Assez importante, elle compte plus de 1,500 habitants et s'enorgueil-

lit de sa monumentale école, une école de latin. Pourtant Lillehammer cède le pas à Hamar, sur un golfe du Mjœsen. Hamar est une des vieilles cités du royaume et a joué un grand rôle historique. Sa population, plus considérable que celle de Lillehammer, ne peut qu'augmenter encore, grâce au chemin de fer de Trondhjem qui en fait provisoirement sa tête de ligne.

A huit heures le départ et aussi la pluie qui recommence, comme s'il n'avait pas plu tout le jour précédent. Nous ne pouvons jouir en rien de ce beau trajet qui continue, paraît-il, si gracieusement la vallée que nous venons de suivre. Sur ces rives ne manquent ni les cultures, ni les villes et les villages : on sent qu'on descend des contrées les plus froides pour retrouver une zone relativement plus tempérée, et on comprendrait presque cette parole d'une jeune fille de Trondhjem ou de Tromsœ, attaquée de la poitrine et formant le projet d'aller pour se rétablir passer l'hiver dans le Midi, c'est-à-dire à Christiania, comme nous dirions à Nice et à Hyères.

Le bateau à vapeur est archi-plein : les premières regorgent d'Anglais à qui la saison pluvieuse fait abandonner les pêches et les chasses du

Dovrefjeld; les secondes sont plus mêlées mais tout aussi bondées : des soldats en grand nombre, des paysans qui reviennent de la foire de Holmen, des colporteurs qui vendent des couteaux lapons; au travers, un marchand de Bibles qui cherche à placer sa marchandise éditée à Londres, un pauvre fou frénétique que l'on mène, que l'on porte plutôt, pieds et poings liés et revêtu de la camisole de force, à l'hospice de Christiania.

Ce qui fait le plus souffrir, c'est que, à cause de cette foule, il est impossible de se faire servir à manger; or, comme nous n'avions pas compté là-dessus et n'avions pris à cet égard aucune précaution préliminaire, nos dents sont longues lorsque, après avoir quitté le lac pour la rivière qui en sort, nous arrivons à Eidsvoldbakken où aboutit la voie ferrée qui nous mène à Christiania. Ce tronçon de chemin de fer est le premier qui ait été établi dans ce pays. Il remonte à 1854. Les vagons sont assez coquets et, dans chacun, une petite fontaine peut servir soit à désaltérer les voyageurs, soit aux soins de propreté désirables. Un gobelet retenu par une chaînette assez longue y est à la disposition de tous.

Nous arrivons à Christiania avant la nuit, et

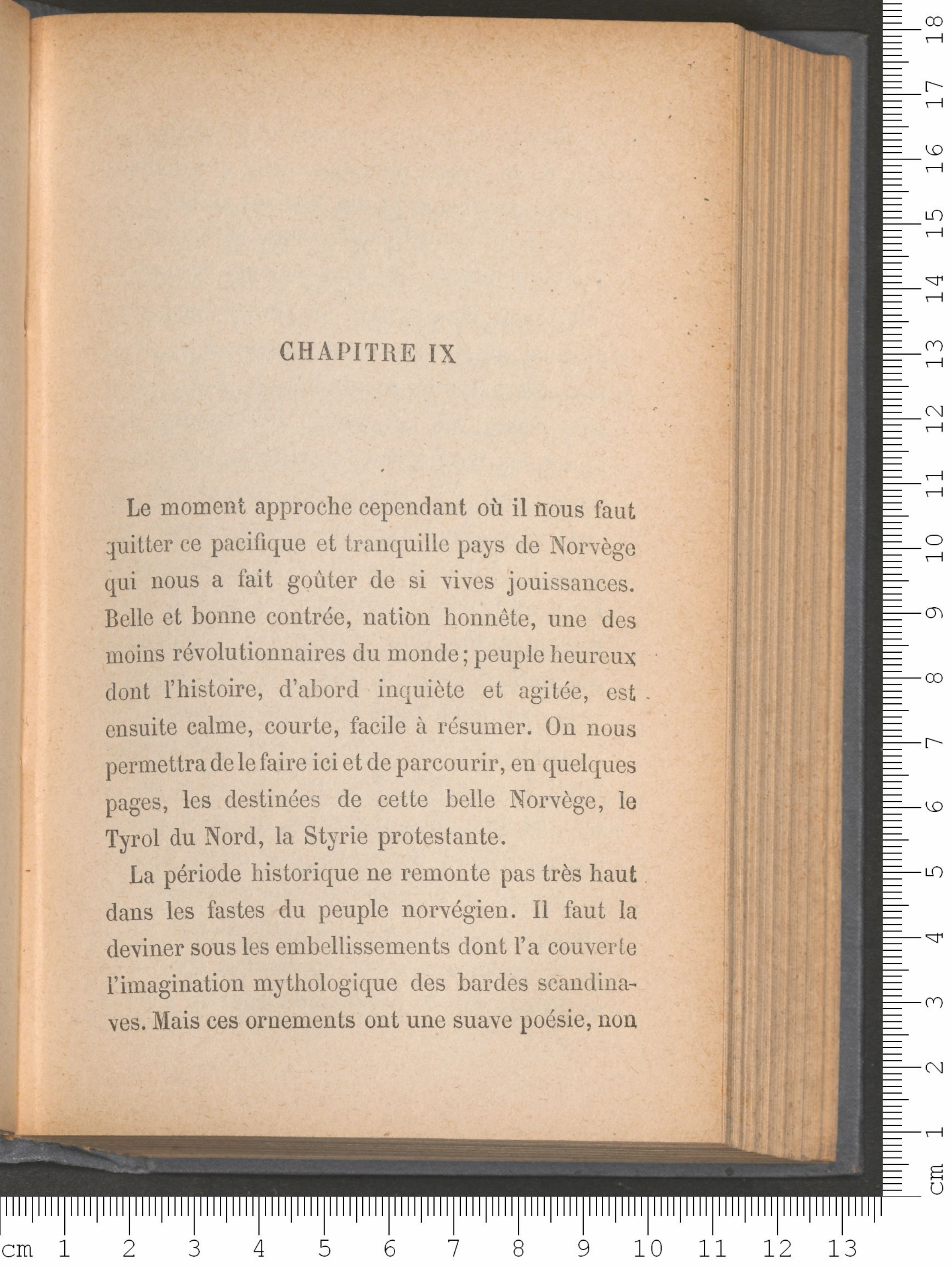
la transition des privations de la route, de l'agitation au milieu de l'inconnu, au confortable gracieusement offert par M. Kastenbein, maître de l'hôtel *Kong karl*, le retour au sein des personnes sympathiques de la mission, tout nous donne une sensation de repos et de bien-être justement mérités.

Nous en jouissons à notre loisir et passons encore là d'excellentes heures à revoir cette petite et jolie capitale, à deviser de la France, de l'avenir du catholicisme dans ces régions boréennes, des mœurs de ces peuples calmes et honnêtes ; à combler aussi les vides que les jeûnes forcés des jours précédents ont creusés dans nos estomacs.

Il est un point entre autres où nous trouvons une vraie jouissance, je l'avoue en rougissant un peu. A ces nombreux repas du saumon de Flœtbrœd, il nous avait souvent manqué, pour pondérer les boissons froides de la Norvège, l'eau pure et l'excellente bière — l'*œle* — qu'on fabrique dans le pays ; il nous avait manqué le petit verre — cognac ou kirsch — qui aide, lorsqu'il est pris sagacement, aux fonctions de l'estomac. Or, il est absolument interdit par les lois norvégiennes de vendre, dans les stations postales, aucun spiri

tueux, et vainement nous avons demandé maintes fois de nous en servir. On nous a bien dit ensuite que, lorsqu'on est au courant des usages, on doit savoir découvrir la cachette à eau-de-vie et se servir soi-même, mais nous étions loin de toutes les finesses de la civilisation scandinave. Le petit verre que nous prenons à l'hôtel *Kong kart* a pour nous toute la saveur d'un trésor retrouvé et aussi celle du fruit défendu, car ce n'est qu'en notre qualité d'étranger et en tapinois que nous pouvons en obtenir, même dans un hôtel de capitale.

Les lois contre l'ivresse sont, de fait, très sévères en Norvège, beaucoup plus qu'en Suède. Le dimanche et le samedi, à partir de cinq heures du soir, toute vente de boisson, eau-de-vie, vin et même bière, est absolument défendue. A la mission, un dimanche, nous avons dû nous priver d'œle parce qu'on n'avait pas fait la veille une provision suffisante. Être surpris en état d'ivresse est un délit puni très sévèrement, lorsqu'il y a récidive. Aussi ne voit-on pas d'ivrognes vaquer dans les rues; ce pays fait exception parmi les pays du Nord, où ce défaut est, hélas! trop commun; c'est le vice mignon des peuples, ou plutôt des climats où la vigne ne saurait pousser et mûrir.



CHAPITRE IX

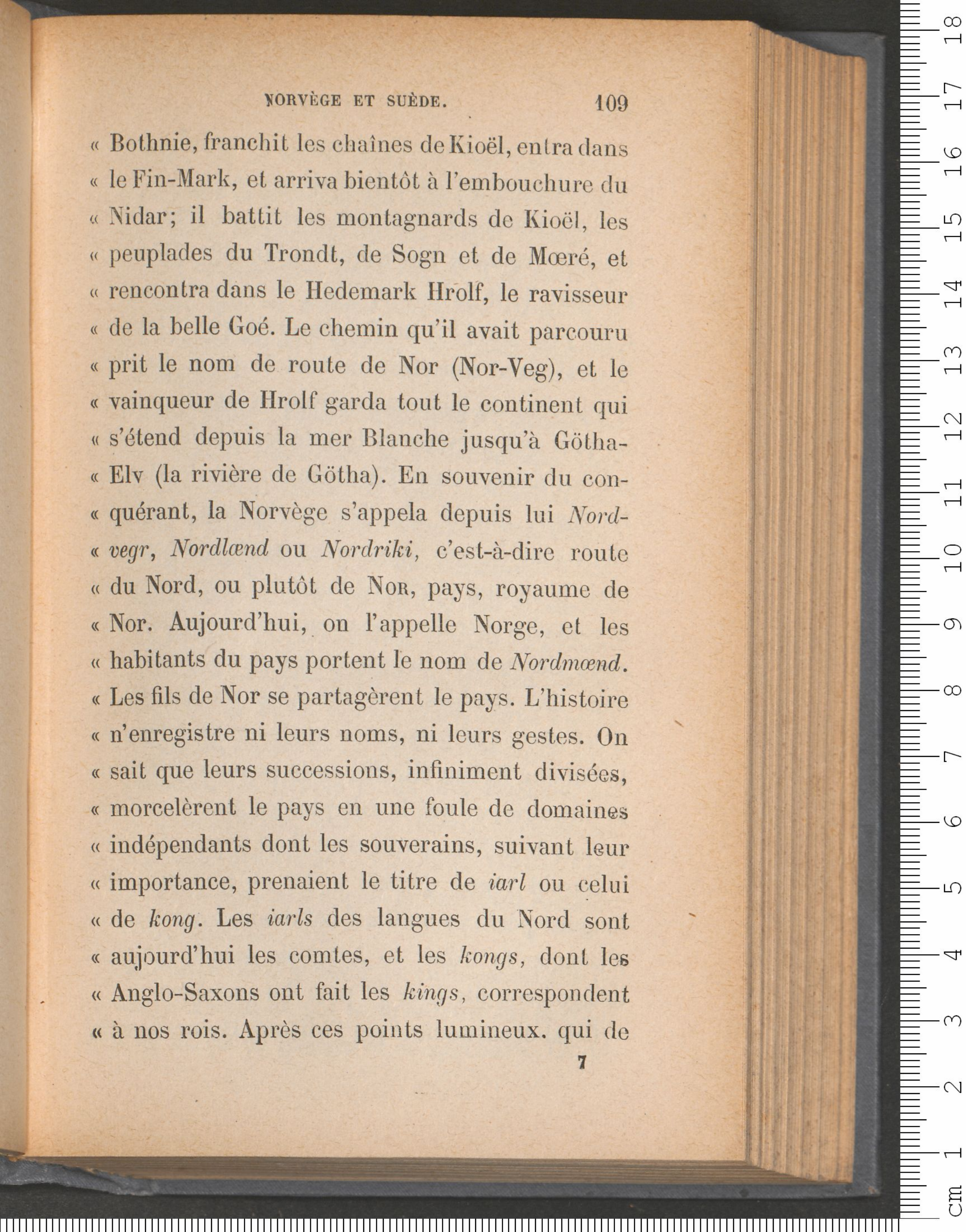
Le moment approche cependant où il nous faut quitter ce pacifique et tranquille pays de Norvège qui nous a fait goûter de si vives jouissances. Belle et bonne contrée, nation honnête, une des moins révolutionnaires du monde; peuple heureux dont l'histoire, d'abord inquiète et agitée, est ensuite calme, courte, facile à résumer. On nous permettra de le faire ici et de parcourir, en quelques pages, les destinées de cette belle Norvège, le Tyrol du Nord, la Styrie protestante.

La période historique ne remonte pas très haut dans les fastes du peuple norvégien. Il faut la deviner sous les embellissements dont l'a couverte l'imagination mythologique des bardes scandinaves. Mais ces ornements ont une suave poésie, non

plus chaude et exubérante comme la poésie ensoleillée de la Grèce, mais bien celle qui convient aux pays des frimas et des longues nuits.

« Voici, dit Louis Enault, comme parlent les pre-
« miers historiens, qui sont toujours des poètes :

« Il y avait, dans le pays des Finnois, un homme
« du nom de *Fornior* ou le Père-des-Ages. Il eut
« trois fils : Hymir, roi de la mer; Loki, roi du
« feu; Kare, roi des vents. Ici, comme dans
« toutes les cosmogonies primitives, l'homme se
« trouve mêlé à la nature, et la personnalité des
« forts se confond avec les éléments contre les-
« quels les faibles ont à lutter. Hare eut pour fils
« Frost ou le frimas, qui engendra Snä ou la neige.
« Snä eut un fils, Thor, et trois filles : Miol, la neige
« qui tombe; Faun, la neige qui gèle; Driva, la
« neige qui fond. Thor, pontife et roi, maître de la
« Finlande jusqu'au golfe de Gundwik (aujour-
« d'hui la mer Blanche), eut deux fils, *Nor* et
« *Gor*, et une fille, Goé. Goé se laissa enlever
« comme Hélène. Ses frères, comme les Atrides,
« se mirent à la poursuite du ravisseur. Nor
« attendit que la neige gelée pût porter les patins
« de ses compagnons, et, quittant la Quœnie, il
« se dirigea vers la partie supérieure du golfe de



« Bothnie, franchit les chaînes de Kioël, entra dans « le Fin-Mark, et arriva bientôt à l'embouchure du « Nidar; il battit les montagnards de Kioël, les « peuplades du Trondt, de Sogn et de Mœré, et « rencontra dans le Hedemark Hrolf, le ravisseur « de la belle Goé. Le chemin qu'il avait parcouru « prit le nom de route de Nor (Nor-Veg), et le « vainqueur de Hrolf garda tout le continent qui « s'étend depuis la mer Blanche jusqu'à Götha-« Elv (la rivière de Götha). En souvenir du con-« quérant, la Norvège s'appela depuis lui *Nord-« vegr*, *Nordlœnd* ou *Nordriki*, c'est-à-dire route « du Nord, ou plutôt de Nor, pays, royaume de « Nor. Aujourd'hui, on l'appelle Norge, et les « habitants du pays portent le nom de *Nordmœnd*. « Les fils de Nor se partagèrent le pays. L'histoire « n'enregistre ni leurs noms, ni leurs gestes. On « sait que leurs successions, infiniment divisées, « morcelèrent le pays en une foule de domaines « indépendants dont les souverains, suivant leur « importance, prenaient le titre de *iarl* ou celui « de *kong*. Les *iarls* des langues du Nord sont « aujourd'hui les comtes, et les *kongs*, dont les « Anglo-Saxons ont fait les *kings*, correspondent « à nos rois. Après ces points lumineux, qui de

« loin en loin jalonnent l'espace, nous retrouvons « une longue période de ténèbres. »

C'est Harald Ier qui est inscrit en tête de la période vraiment historique de Norvège. Désirant la main de la princesse Gida, il se la vit mettre à un prix élevé : il ne l'obtiendrait que le jour où il serait seul souverain de tout le pays. Aussitôt il fait vœu de laisser sa chevelure intacte jusqu'à ce qu'il soit parvenu au but désiré, et c'est ce qui lui fait donner dans l'histoire le nom de Harald-Harfager, Harald aux beaux cheveux. Tous les chefs sont obligés de se soumettre à son pouvoir; mais beaucoup préfèrent l'exil à l'asservissement et vont chercher l'indépendance soit dans l'Islande, alors découverte depuis moins de dix ans, soit dans les Orcades, les Hébrides ou les Férœ. C'est alors que part aussi sur les mers lointaines le fameux Rollon (Hrolf), exilé pour avoir fait de la piraterie, et qui la fait plus en grand en s'emparant de la Normandie dont il est le premier duc.

Harald règne de 863 à 930 — une des plus longues périodes qu'il ait été donné à un homme d'occuper le trône. — Avant de mourir, il avait désigné son fils Eric Ier pour lui succéder.

Celui-ci est nommé par l'histoire Hache-de-sang

(blodoexe), car il est le meurtrier de ses frères. Le plus jeune descendant, que son père avait laissé de côté dans le partage de ses biens, revient de l'étranger et renverse, pour régner à sa place, le cruel Eric qui se réfugie dans les Orcades et meurt ensuite en Angleterre, l'asile des proscrits scandinaves.

Ce jeune prince, Hakan ou Haquin Ier, surnommé le Bon, voulut introduire le christianisme, déjà désiré par Harald-Harfager, dans la Scandinavie. Mais ces peuples barbares n'étaient pas encore prêts à laisser germer la divine semence : c'était une terre trop inculte. Ce ne fut que le successeur de Hakan, un petit-fils de Harald aux beaux cheveux, Olaf ou Olaus Trygvason, qui put planter la croix sur la terre norvégienne, après l'avoir fixée dans les Orcades. Ce prince succombe sous ses ennemis, les Danois joints aux Suédois, les futurs dominateurs; mais la Norvège résiste, et un nouveau descendant d'Harald, Olaf-le-Gros — Diggra — plus tard appelé le Saint, est reconnu roi à Drontheim.

Son œuvre fut d'achever la christianisation de ses États. Mais il ne put se maintenir sur le trône dans ce temps de guerres et de désordres. Canut-

le-Grand de Danemark déclare encore une fois la guerre à ses voisins et, à la bataille de Stikklevstad près de Drontheim, Olaf périt de la main des ennemis. C'est lui qui est vénéré comme le patron de la Norvège et de tout le pays scandinave.

Malgré leurs efforts si souvent répétés, les Danois ne peuvent encore conquérir un pays qu'ils désiraient si fort joindre à leur petit mais valeureux royaume. Une longue suite de rois norvégiens règne pendant près de trois siècles.

C'est Magnus Ier, en 1036, fils de saint Olaf et surnommé le Bon; c'est Harald-Hardrade — le Sévère — qui fonde Opslo, l'ancêtre de Christiania, pour surveiller la guerre contre le Danemark; c'est Olaf-le-Pacifique qui jette les fondements de Bergen et affranchit les esclaves; c'est Sigurd Ier qui se mêle à la croisade, contribue à la prise de Sidon et revient en 1111 apportant un fragment de la vraie croix, pour laquelle il fait construire l'église de Kong-Elf.

Dans ces siècles troublés, ce ne sont que des compétitions sanglantes pour le trône de Drontheim; les guerres contre les voisins ambitieux de la Norvège sont incessantes : Suédois, Danois surtout désirent posséder cette vaste contrée qui, plus

tard, finira par leur appartenir successivement. C'est une histoire constamment ensanglantée. De temps en temps, une grande figure éclaire ces ténèbres : ainsi celle de Sverrer, l'auteur, dit-on, du *Miroir royal*, et dont le sceau portait ces mots gravés : *Swerrerus rex magnus, fortis ut leo, mitis ut agnus*. Bientôt on retombe dans les agitations, les massacres et les crimes; à peine Hakan V, — le vieux, contemporain et peut-être ami de notre grand saint Louis, réussit-il à gouverner quelques rares années son peuple en paix, ainsi que Magnus VII, — le législateur, son fils; ces moments de calme sont trop vite oubliés.

En 1397, l'Union de Calmar réunit sur une même tête les trois couronnes de Suède, de Norvège et de Danemark, en constituant ainsi la grande nation scandinave. Malheureusement le peuple norvégien était trop pauvre pour pondérer à son profit l'influence des deux nations associées avec elle, mais rivales dans le fond. Aussi, lorsque le pacte de Calmar fut déchiré et que Christian fut jeté à bas du trône danois par Frédéric de Holstein, le royaume du Nord, après avoir lutté pour Christian et pour son indépendance propre quelque temps, devint-il le tributaire de ses voisins

du Sud et perdit-il pour longtemps sa liberté, sinon son titre de royaume et son autonomie.

C'est Christian III qui établit en Norvège, par la persécution et la violence, le luthéranisme épiscopal. Dès lors la terre de saint Olaf fut livrée à l'hérésie. Le pays avait trop épuisé ses forces en luttes intestines ou étrangères pour pouvoir combattre avec avantage pour la vraie foi. Quand se lèvera le jour où finira l'œuvre ambitieuse et tyrannique qui a jeté les princes du Nord et, par eux, des peuples nombreux, dans les ténèbres de l'erreur?

La Norvège suivit les vicissitudes politiques du Danemark et participa aux mêmes guerres. C'est ainsi qu'on la voit en lutte avec sa voisine, la Suède, qui semblerait cependant avoir avec elle la même communauté d'intérêts. Mais, il faut le dire, plusieurs des rois danois eurent à cœur de rendre heureux leurs tributaires; ainsi Christian IV bâtit Christiania, cherche le passage libre de la mer du Pôle, exploite les richesses minières du pays et améliore la législation.

Le calme cependant cessa pendant le règne du fameux guerrier Charles XII de Suède. Par deux fois, ce valeureux monarque essaya de conquérir

des voisins et d'unifier sous une même main la presqu'île tout entière; par deux fois, il échoua devant la valeur de ses adversaires, et la seconde fois il paya de sa vie sa téméraire entreprise. Une balle, venue on ne sait d'où, le frappa au siège de Friederikshald. Appuyé sur un parapet, il sou tenait sa tête dans ses mains. On crut qu'il dormait, il était mort, frappé à la tempe. (1718).

Une grande tranquillité, pendant la fin du XVIIIe siècle, permit de cultiver les lettres et les arts. C'est alors qu'on voit briller Holberg, le Molière scandinave, dont la renommée s'est étendue dans le monde littéraire tout entier. Pour éviter la guerre, on traça, sur une étendue de plus de 400 lieues, la frontière suédo-norvégienne par des bornes multipliées, et on abattit une large bande de forêts sur le passage de cette zone de limite.

Les guerres du commencement du XIXe siècle devaient changer encore la fortune de la Norvège. La Suède, en 1812, devint l'alliée de la Russie: cette alliance lui fut profitable. Elle renonçait, il est vrai, à la Finlande, que le tzar lui avait enlevée trois ans auparavant, mais la Norvège, prise aux Danois, devait être réunie à son puissant voisin, non comme une province tributaire, mais comme

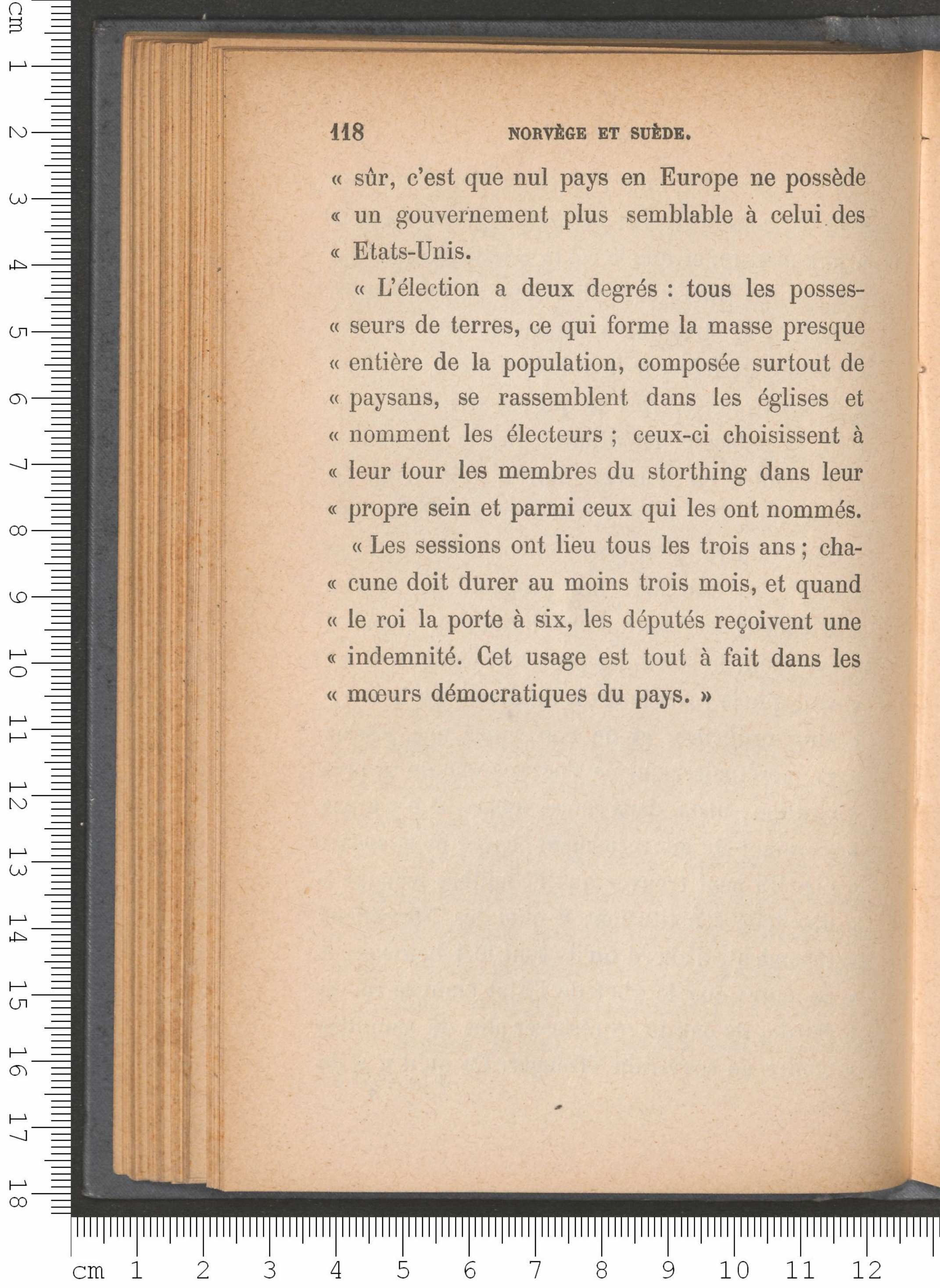
un royaume indépendant soumis au même roi.

Tel fut le traité de Kiel, 14 janvier 1814. — Le prince Christian Frédéric, cousin du roi de Danemark et gouverneur genéral de la Norvège, essaya bien de résister, mais il ne put tenir devant les troupes suédoises. La diète d'Eidsvold accepta et confirma le traité de Kiel, et Charles XIII de Suède fut élu par le Storthing et prit aussitôt possession de son nouveau royaume.

Depuis, la Norvège a vécu en sœur amie de la Suède, attachée à son autonomie et à ses privilèges, mais attachée aussi à la personne de ses souverains. Et elle a raison : les rois de Suède ont à cœur de rendre heureux leurs sujets norvégiens. Quant à la constitution, écoutons ce qu'en dit J.-J. Ampère dans ses esquisses du Nord :

« En effet, s'il y a un pays où la forme du gou-
« vernement soit une monarchie républicaine,
« c'est la Norvège: là, nulle aristocratie, une
« égalité absolue entre les citoyens. Les lois sont
« votées par une assemblée unique, ouverte à la
« plus mince propriété: c'est le grand conseil
« *storthing*; véritable souverain qui a l'initiative,
« la sanction, le *veto*, c'est-à-dire tout le pouvoir
« législatif.

« Que reste-t-il au roi? Presque rien; il n'a que « le *veto* suspensif: si le *storthing* propose trois fois « une mesure, et que le roi la rejette chaque fois, « après ces trois rejets elle a force de loi. D'autre « part, si le storthing a repoussé trois fois une « mesure désirée par le roi, la mesure est déci- « dément rejetée. C'est ce qui est arrivé au sujet « de la noblesse héréditaire, que le roi voulait « introduire en Norvège; après trois refus du « storthing, il a fallu y renoncer. Le droit d'ini- « tiative du roi n'est guère mieux traité que son « droit de sanction. Les propositions royales « attendent leur tour d'inscription, et, quand il « est venu, le storthing peut les négliger. Il est « vrai que le roi a le droit de dissoudre le stort- « hing ordinaire, et de convoquer une session « extraordinaire, qui ne s'occupe que de sa pro- « position; mais, dans ce cas même, il n'y a pas « d'orateur du gouvernement chargé de la soute- « nir. On peut trouver que l'équilibre manque à « une telle constitution; à quoi les Norvégiens « répondent, d'abord qu'ils sont fort heureux, et « en outre que le chef de l'État étant le roi de « Suède, ils ont dû se réserver plus de garanties « contre un souverain étranger. Ce qu'il y a de



« sûr, c'est que nul pays en Europe ne possède « un gouvernement plus semblable à celui des « Etats-Unis.

« L'élection a deux degrés : tous les posses- « seurs de terres, ce qui forme la masse presque « entière de la population, composée surtout de « paysans, se rassemblent dans les églises et « nomment les électeurs ; ceux-ci choisissent à « leur tour les membres du storthing dans leur « propre sein et parmi ceux qui les ont nommés.

« Les sessions ont lieu tous les trois ans ; cha- « cune doit durer au moins trois mois, et quand « le roi la porte à six, les députés reçoivent une « indemnité. Cet usage est tout à fait dans les « mœurs démocratiques du pays. »

CHAPITRE X

L'histoire de la Suède est toute différente de celle de sa voisine. Ces deux peuples d'origine commune, occupant la même presqu'île au bout du vieux monde, entourés par la même ceinture de mers, frères, semble-t-il, autant qu'on peut l'être, ces deux peuples ont été séparés encore plus par la chaîne de montagnes qui court entre les deux rivages, qu'ils n'ont été réunis par les flots qui les isolent ; leurs destinées ont été diverses, leurs intérêts sont contraires, leurs mœurs toutes différentes : on dirait des races étrangères l'une à l'autre.

Les annales de la Suède ont eu, à certains moments, autant d'éclat que celles de la Norvège ont été obscures ; le peuple de la mer du Nord a

vécu chez lui et s'est peu répandu en dehors de ses montagnes ; le peuple des bords de la Baltique n'a pu se contenir dans sa presqu'île lointaine et souvent il est allé chercher sur le continent européen des pages plus glorieuses pour son histoire.

N'était-ce pas déjà de la Scandinavie qu'étaient parties quelques-unes de ces hordes barbares qui avaient envahi le monde romain? Les Goths, peut-être les Longobards, étaient des habitants de la presqu'île scandinave. La conquête romaine ne les avait pas assujettis, et la barrière de la mer, insuffisante pour les îles des Angles et des Pictes, avait été insurmontable du côté du nord-est ; elle ne le fut pas pour empêcher de déborder sur le vieux monde les sauvages adorateurs de Thor, Odin et Freyr.

Odin n'était autre qu'un des anciens rois scandinaves divinisé par sa gloire guerrière et mis a la tête des dieux par le nombre et l'éclat de ses exploits. Il était venu du Caucase, naviguant sur les grands fleuves de la Russie, ces chemins qui marchent, comme a dit un poète, avait réussi à détruire le culte du vieux Thor, en Danemark puis en Suède, où il avait bâti un temple à Sig-

tuna sur le lac Mœlar ; il ne put réussir aussi bien en Norvège.

Nous ne pouvons suivre pas à pas l'histoire confuse des temps primitifs de la Suède ; c'est le sang qui en a écrit les pages. Ainsi lorsque Ingiald veut réunir sous son sceptre les provinces divisées entre douze rois, il invite ces chefs, avec leur suite, à un grand festin à Upsala et, soit dans la salle même, soit séparément, il les fait mettre à mort impitoyablement. Ainsi, Harald, qui gouvernait le Séeland et la Scanie et que l'âge avait privé de l'usage de ses yeux, dédaignant de mourir de mort naturelle et désirant entrer au Walhalla par la porte des guerriers, envoie dire à son neveu Sigurd, roi d'Ostrogothie, de se préparer à la guerre. Il meurt courageusement à la bataille de Bravala, lieu où l'on voit encore les vieilles pierres tumulaires qui recouvrent ses cendres. La vapeur, dit la légende, qui s'élevait du sang versé et des cadavres, fut assez épaisse pour obscurcir la lumière du soleil.

Après Sigurd, son fils Ragnar est roi de Suède et de Danemark. C'est le personnage légendaire par excellence des VIIIe et IXe siècles : les exploits qui lui sont attribués formeraient des volumes de

poèmes. On le voit guerroyer contre l'Angleterre et dans les Hébrides, comprimer la révolte en Danemark, vaincre un fils rebelle en Gothie ; vaincu, enfin, et jeté par le roi d'Irlande dans une fosse remplie de serpents, il chante avant de périr et son chant est parvenu jusqu'à nous.

Harald II, — à la dent bleue, avait reçu le baptême et avait amené en Suède des apôtres chrétiens. Saint Anschaire, un missionnaire français, fut le premier évangélisateur de ces contrées ; il parvient jusqu'à Sigtuna, la capitale d'alors. Le roi Olof est baptisé pendant qu'un autre Olof ou Olaf établissait le christianisme en Norvège et méritait de l'Église les honneurs dus à la sainteté.

Les luttes entre les Goths et les Suédois, c'est-à-dire entre les nouveaux chrétiens et les païens, occupent toute la dynastie des Stenkils, de 1060 à 1128. Le culte du vrai Dieu parvient enfin à s'établir durablement dans ces pays agités et nous voyons même, sous le règne de Swerker, s'y installer les premiers monastères. Là, comme dans le reste de l'Europe, à ces époques de troubles et de guerres, c'est le clergé qui refoule la barbarie envahissante. Les évêques construisent des routes et des ponts, justifiant ainsi leur nom de Pontifes;

les couvents cultivent les terres, ensemencent les champs et se livrent avec courage à l'étude plus rare encore des trésors scientifiques et littéraires.

A cette époque, la Finlande commence à être soumise à la Suède. Comme autrefois en France les maires du palais, les *jarls*, majordomes du roi, finissent par accaparer la véritable autorité : ainsi s'établit sur le trône la dynastie des Folkunges, en 1251. Le premier de cette race fut le jeune Waldemar dont le père, Birger Jarl, fonda Stockholm sur l'emplacement d'un petit fort de défense à l'entrée du lac Mœlar. Magnus Ier détrôna Waldemar en 1279. Roi chevaleresque, il organisa dans ses États une ombre de féodalité; féodalité peu complète, car les paysans suédois ne reconnaissaient pas le droit seigneurial et conservèrent toujours le privilège de délibération et de suffrage. En même temps, il protégea les paysans contre la noblesse, ce qui lui fit donner le surnom de Ladulas, *serrure de grange* : « Titre bien honorable, dit « une chronique suédoise, et qui fait plus de gloire « au roi Magnus que celui d'empereur des Romains, « car bien peu de princes jusqu'ici auraient mérité « d'être surnommés Ladulas; les Ladubrott, *bri-*

« *seurs de portes de granges*, ont toujours été plus « communs. »

Birger, son fils, lui succéda; puis Magnus II, enfant de trois ou quatre ans, qui réunit sur sa tête les couronnes de Suède et de Norvège par l'héritage de son grand-père maternel. Son règne n'en fut pas moins un temps de désordres et de véritable anarchie. La ligue de Calmar fut formée à l'avènement du roi Eric; mais elle ne fit pas cesser les troubles qui semblent inséparables de ces siècles malheureux. L'administrateur du royaume était alors Charles Knutson Bonde, fils de Canut, et grand échanson de Christer Wasa. Charles Bonde fait monter Christophe sur le trône après qu'Éric en eut été déposé. A la mort de ce prince, il se fait donner la couronne à lui-même. Mais déposé par Christian, roi de Danemark, rappelé, chassé de nouveau, il meurt roi en 1470, et, laissant le pouvoir à Stenon Sture, il lui conseille de ne jamais prendre le sceptre, ayant reconnu, dit-il, que, appuyé par les paysans, on pouvait tout en Suède, tout, sauf porter la couronne.

Stenon Sture sut chasser Christian de la Suède et donna à son pays dix années de calme et de paix, chose rare au xve siècle. Il en profite pour

fonder l'Université d'Upsal (1477), plaçant ainsi dans son pays le foyer de lumières qu'on était allé, jusqu'alors, chercher en France, en Bohême ou en Italie.

Il ne put cependant empêcher les Suédois de reconnaître pour roi Jean, fils de Christian, nomination illusoire pendant de longues années. Le règne de Christian II, successeur de Jean, fut marqué par les plus lâches et les plus atroces cruautés : l'amnistie ne servit qu'à endormir les ennemis anciens; on les réunit sous le prétexte de leur faire grâce et ce fut un massacre général. Les corps de deux des Sture furent exhumés et brûlés; on dit que Christian les déchira avec ses dents. Cette journée du 8 novembre 1520 fut appelée le « bain de sang »; elle rompit l'union de la Suède avec le Danemark et prépara les voies à l'avènement de Gustave Wasa.

Nous nous sommes étendu davantage sur cette période plus obscure de la chronique suédoise et avons analysé, rapidement pourtant, cette succession serrée de meurtres, de guerres, d'intrigues à main armée, histoire peu glorieuse pour une nation, histoire peu fortunée surtout, car rien n'y garantit les principaux biens de la vie : c'est

comme une nuit froide et orageuse qui ne laisse jouir d'aucun repos et trouble même les douceurs légitimes de la famille et du foyer.

Le jour se lève avec Gustave Wasa. Nous pouvons nous dispenser de refaire ici une histoire aussi connue : d'autres l'ont trop bien écrite. Cette figure de Gustave Ier, attachante, surtout après les tristes personnages qui jusque-là ont occupé le trône suédois, on aime à la suivre des prisons du Danemark à Lübeck où ce roi se réfugie, et dans la Suède qu'il trouve tout entière au pouvoir de Christian. Il n'a plus d'espoir que dans la Dalécarlie qu'il sait plus impatiente du joug de l'étranger. Il y vient sans ressources, obligé de travailler dans les mines, de se cacher dans les caves et jusque dans un char de foin, où un soldat qui soupçonne son asile, le blesse en sondant avec sa lance les herbages qui le cachent. Et cependant ce fugitif traqué de toutes parts finit par battre ses ennemis, affranchir son pays, être élu roi de Suède et faire déclarer la couronne héréditaire dans sa famille. Pourquoi faut-il qu'un pareil héros n'ait pas su résister aux exemples des princes allemands, et qu'il ait implanté de vive force la religion luthérienne dans ses États? L'amour

des richesses, l'ambition du pouvoir sans limites, sur les consciences comme sur les corps de ses sujets, sont donc des tentations bien fortes pour l'âme d'un souverain!

Eric, qui succéda en 1561 à son père Gustave Wasa, et que ses folles extravagances firent déposer huit ans après; Jean, autre fils de Wasa, qui fit empoisonner son frère et prédécesseur et qui, ainsi que son fils Sigismond de Pologne, tenta sans grand succès de ramener ses sujets à la foi catholique; Charles IX, enfin, dernier fils de Gustave Wasa, occupent le trône jusqu'à l'avénement de Gustave-Adolphe (1611).

Gustave-Adolphe est le digne petit-fils de Wasa. D'abord il organise la justice en Suède, construit Gothenborg appelée à devenir la seconde ville du royaume. Le zèle, hérité de son grand-père pour le protestantisme, lui fait anéantir de plus en plus la religion catholique dans ses États. Le premier, parmi les rois du Nord, il entraîne son pays sur les champs de bataille du continent et son action donne à la seconde période de la guerre de Trente Ans le nom de période suédoise.

Dans le Palatinat on voit encore des travaux de terrain que le gazon, ce grand obstructeur de

l'histoire, n'a pas trop déformés et qui conservent assez bien la forme étoilée d'un fortin d'armée en campagne. Ces redoutes portent encore le nom de *schweden schanze* — redoutes suédoises. Deux d'entre elles nous servirent à merveille de guide et d'indications, en 1862, dans une course intéressante au milieu de la Forêt-Noire. Le lecteur me permettra ce souvenir :

Par une de ces belles journées où tout vous invite à la marche : le ciel serein, la brise fraîche, « l'air pur et sacré des montagnes, » comme le chante Mendelssohn, nous quittions la jolie vallée où s'abritent les bains de Griessbach et de Petersthal. Notre dessein était de suivre la crête des montagnes pour atteindre Hallerheiligen, et aborder ensuite Baden-Baden. Mais nul village ne se trouvait marqué sur notre carte et, seule, la frontière badoise nous servait de point de repère, plus deux schweden schanze. Dire nos inquiétudes lorsque cette frontière marquée sur le terrain par une langue déboisée que représentait la large ligne bleuâtre de notre carte, lorsque cette frontière devenait moins perceptible; dire nos émotions dans ce pays de sapins où nous ne rencontrions aucune figure humaine, serait difficile. Et cepen-

dant notre isolement, ces vastes déserts ombreux et enchanteurs, ces vues lointaines sur la vallée de la Murg, sur les sommets du Kniebis, étaient choses si charmantes et si poétiques que, ayant rencontré un groupe de travailleurs de forêts, nous préférâmes ne pas les interroger et continuer à nous tirer d'affaire par nous-mêmes. Seules ces redoutes, à peine indiquées sous l'herbe épaisse, nous firent reconnaître notre route et, cette fois, les ravages de la guerre ne furent qu'avantageux à de vrais amis de la paix.

Gustave-Adolphe meurt à la bataille de Lutzen (1632). « Cette mort, écrivait le cardinal de Richelieu, » est un exemple mémorable de la « misère humaine, ne lui étant pas, à l'instant « de sa mort, resté de tant de provinces qu'il « avait conquises sur ses voisins et de tant de riches- « ses qu'il avait gagnées en Allemagne, une seule « chemise pour couvrir son infirmité, l'orgueil « de sa naissance et de la réputation de ses armes « qui l'élevaient au-dessus de plusieurs grands « monarques, ayant été battu jusqu'à ce point que « d'être foulé aux pieds des chevaux amis et « ennemis, et si égal aux corps des moindres « soldats, entre lesquels le sien était gisant meur-

« tri et souillé de sang, que ses plus familiers « mêmes eurent peine à le reconnaître pour lui « rendre l'honneur de la sépulture. Telle fut la « fin de toute sa grandeur. »

On se laisse facilement entraîner à tous ces souvenirs. Cependant il ne faut pas oublier que ce livre n'est point un manuel d'histoire, mais un modeste récit de voyage. Aussi bien, plus les annales suédoises avancent vers notre époque, plus elles sont connues de tout le monde.

Il nous suffira donc de rappeler le règne de Christine, la fille de Gustave-Adolphe. La guerre de Trente Ans est achevée, les sciences et les lettres obtiennent droit de cité en Suède; mais Christine ne sait pas se garder de ses favoris et, ayant lassé ses sujets, lasse elle-même, elle abdique et meurt à Rome, après avoir abjuré le protestantisme en passant à Inspruck : l'église du Vatican renferme la dépouille de cette reine qui étonna le monde plus qu'elle ne s'en fit admirer, et qui, à une grandeur incontestable, ne sut pas se garder de mêler trop souvent la recherche de l'extraordinaire.

Les règnes de Charles-Gustave et de Charles XI sont de nouveau remplis par les guerres, encore

plus le règne si célèbre de Charles XII. Mais ce n'est pas par un décès glorieux, ni par une arme loyale que meurt le héros de Pultawa; une main inconnue l'arrête au siège de Friederikshald; on le trouve un soir, nous l'avons dit déjà, courbé sur un parapet de défense, la figure tournée du côté de l'ennemi, la main sur la poignée de son épée; il était mort : une balle de pistolet, c'est-à-dire une balle d'assassin l'avait surpris à l'improviste.

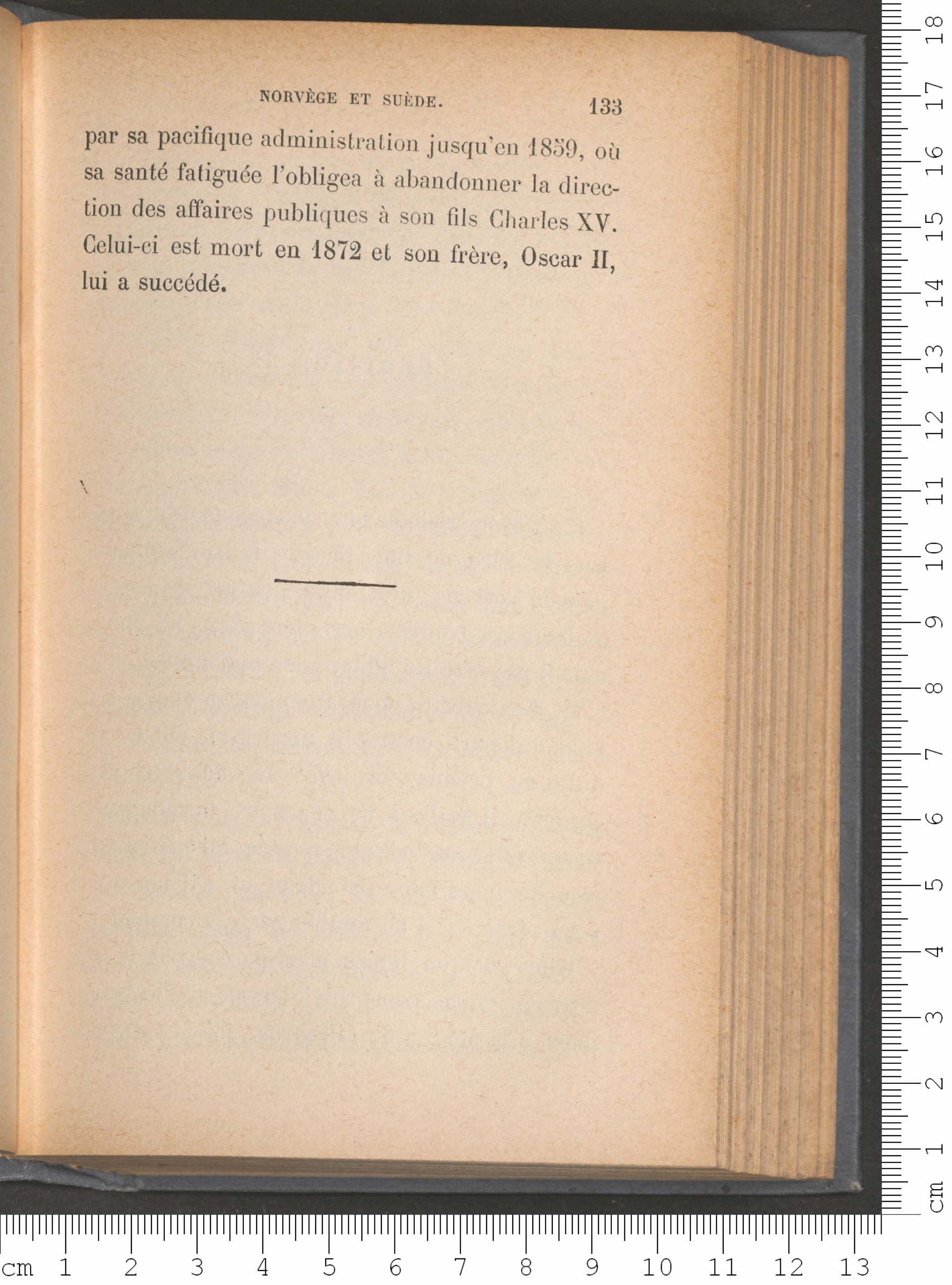
Au reste, ils sont peu nombreux ces monarques ou ces héros qui meurent sur leur trône et d'une mort naturelle ou loyale. Ce fut encore pis pour Gustave III, le troisième successeur de Charles XII. Ce prince qui avait eu à cœur de venger la royauté d'une noblesse trop peu patriotique, qui avait plusieurs fois vaincu Russes et Danois, qui était l'allié fidèle de la France et qui rêvait pour son pays la civilisation française, ne sut peut-être pas résister à l'amour du luxe et à la fièvre de la dépense. Ce fut, néanmoins, la franc-maçonnerie qui condamna ses jours et arma son meurtrier; il fut assassiné, comme on sait, dans un bal masqué à l'opéra de Stockholm, par des conjurés, aux applaudissements de la démagogie française alors triomphante (1792).

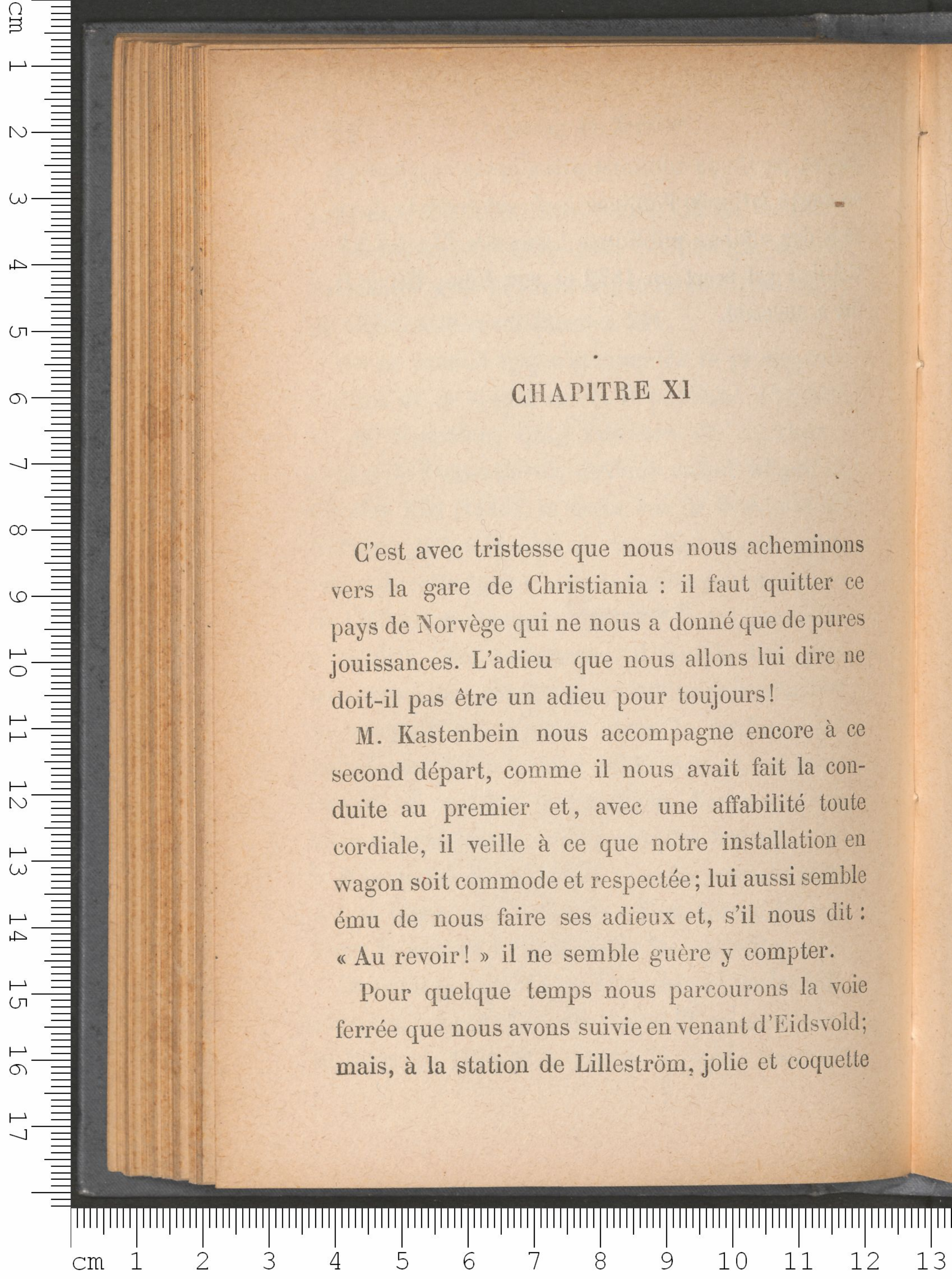
Le règne de Gustave-Adolphe IV, déposé et exilé en 1809; celui de Charles XIII qui réunit à la couronne de Suède celle de Norvège, comme indemnité pour la Finlande, conduisent au règne de Charles-Jean ou Charles XIV.

On ne saurait trop s'étonner de la prodigieuse fortune de ce soldat de la République française et de Napoléon, qui, ministre de la guerre, prince de Ponte-Corvo, devient enfant adoptif de Charles XIII (1810), et enfin roi de Suède et de Norvège. Il est le seul de tous les illustres parvenus de cette époque dont la famille jouisse encore de l'élévation étrange à laquelle il put parvenir : à un prix bien douloureux, il faut le dire, pour une conscience patriotique et militaire. Bernadotte ne craignit pas d'entrer dans la coalition des monarques alliés contre la France et se battit contre ses anciens compagnons d'armes et son ancien bienfaiteur. « Pour prendre femme, » dit le *Mémorial de Sainte-Hélène*, « on ne renonce point « à sa mère, encore moins est-on tenu à lui percer le sein et à lui déchirer les entrailles. »

Ce ne fut qu'en 1818 qu'il succéda à Charles XIII, son père adoptif. Son fils Oscar Ier est monté sur le trône en 1844 et a rendu la Suède heureuse

par sa pacifique administration jusqu'en 1859, où sa santé fatiguée l'obligea à abandonner la direction des affaires publiques à son fils Charles XV. Celui-ci est mort en 1872 et son frère, Oscar II, lui a succédé.





CHAPITRE XI

C'est avec tristesse que nous nous acheminons vers la gare de Christiania : il faut quitter ce pays de Norvège qui ne nous a donné que de pures jouissances. L'adieu que nous allons lui dire ne doit-il pas être un adieu pour toujours !

M. Kastenbein nous accompagne encore à ce second départ, comme il nous avait fait la conduite au premier et, avec une affabilité toute cordiale, il veille à ce que notre installation en wagon soit commode et respectée ; lui aussi semble ému de nous faire ses adieux et, s'il nous dit : « Au revoir ! » il ne semble guère y compter.

Pour quelque temps nous parcourons la voie ferrée que nous avons suivie en venant d'Eidsvold ; mais, à la station de Lilleström, jolie et coquette

gare avec une gracieuse source jaillissante, il nous faut descendre et changer de train. Les nouvelles voitures où nous montons sont peu confortables; mais on y trouve toujours la petite fontaine et le gobelet qu'une chaînette y tient attaché.

Un long viaduc nous fait passer sur la rive gauche du Glommen. C'est le fleuve le plus long de toute la Scandinavie; il fournit une course de 500 kilomètres; c'est aussi celui dont les eaux sont le plus abondantes. Pris de la mer, il bondit en une chute formidable de 20 mètres de hauteur seulement, mais d'un volume double de celui du Rhin près de Schaffouse. On dit que dans le Sarpsfoss, — ainsi est appelée la chute du Glommen, — on jetait autrefois les condamnés à mort, épargnant de cette façon l'effusion du sang de l'homme par l'homme et laissant à la nature le soin de faire périr.

Nous traversons les forêts de sapins qui se succèdent les unes aux autres et étendent au loin leur sombre manteau; les pâturages viennent rarement égayer ces austères paysages; surtout après la petite ville de Kongswinger, dont la forteresse a joué son rôle dans les guerres suédoises, le site devient plus sauvage et plus montueux, il faut

traverser une petite chaîne de montagnes, le Mangle Fjeld, qui est ici l'avant-garde norvégienne et qui résume pour nous dans un très petit cadre les grandes et vastes solitudes que nous venons de parcourir. Peu après on nous montre la frontière suédoise.

Nous eussions bien pu, dès les premières stations qui suivirent, juger d'une façon sûre que nous n'étions plus en Norvège. Il est évident que les lois de sobriété ne sont plus les mêmes et que les habitants peuvent, sans trop d'inconvénients, se livrer à leur aise au penchant général qu'ont les peuples du Nord à se réconforter outre mesure par les liqueurs enivrantes. Quelques voyageurs de notre train ont essayé de ce séduisant, mais funeste procédé; un surtout qui, après avoir cherché à occuper de lui le wagon entier, finit par céder à l'ivresse. On n'a vraiment pas l'air de s'en trop scandaliser; c'est, paraît-il, chose commune. On le tire du compartiment par les pieds, on le dépose le long d'un fossé, on lui met son chapeau sur la figure pour le garantir du soleil, et le train repart. Ce n'est pas en Norvège que les choses se passeraient ainsi; en Suède, on se rapproche des mœurs russes.

La faute en remonte, dit-on, à Gustave III. Ce

roi fastueux, pour subvenir à ses dépenses et battre monnaie de toute façon, se réserva le monopole de la fabrication des eaux-de-vie de grains et l'exploita grandement. Dans ces conditions, il devint difficile d'appliquer les anciennes lois si nécessaires dans ces pays, et une fois engagé sur cette pente aussi douce, il devint encore plus difficile de faire remonter le courant des mœurs populaires.

Cependant les montagnes s'abaissent, et finissent par devenir des collines et comme de larges ondulations de terrain; sous ce rapport encore, ce n'est plus la Norvège: on dirait presque d'un changement complet de latitude et de climat, n'était l'uniformité des essences forestières. La chaîne de montagnes qui traverse toute la presqu'île, se relève doucement du côté de la Baltique et monte graduellement jusque près de la mer du Nord, où elle descend brusquement. On croirait un bastion au sommet duquel monte une rampe gazonnée et qui se termine par un mur à pic défiant l'escalade. La nature différente des deux pays suffirait à expliquer les tempéraments des deux peuples. On a dit des Norvégiens qu'ils étaient les *Anglais de la Scandinavie*; l'adjectif de *Français*

du Nord, dont on qualifie les Suédois, est encore plus exact.

Mais déjà nous avons dépassé Charlottenberg, la première ville de Suède, et nous voilà à Arvika, assise au fond du Glasfjord. Le train s'y arrête un instant et il faut se hâter d'en profiter: ce sont des moments précieux que ceux que vous donnent les compagnies de chemins de fer pour vous nourrir dans des trajets qui durent des journées entières. En Suède, c'est encore plus appréciable: les facilités données à l'estomac sont longuement espacées et le climat aiguise l'appétit. Mais, si le temps accordé est court, le prix est loin d'être exorbitant et la table est abondamment servie. Nous avons rencontré des gares où, pour une rixdale suédoise et quelques œres, c'est-à-dire pour une somme d'un franc cinquante, on peut manger autant que l'on veut de tout ce qui est servi; la boisson se paie à part. Heureux ceux qui ont bonnes dents; ce n'est point l'occasion de multiplier les façons et les cérémonies; on se sert promptement soi-même en taillant ou en puisant dans les plats exposés sur la table et on avale au plus vite: on n'a que peu de minutes et on ne doit rien emporter. Le plus jeune de nos compagnons de voyage

trouvait moyen de manger des deux mains et de faire disparaître à la fois double ration; avec lui certainement le maître du buffet ne pouvait retrouver ses frais.

Nous repartons et traversons plusieurs stations de peu d'intérêt : tous ces bâtiments de service sont propres et coquets; s'ils n'ont pas l'ornementation de verdure et les lignes architecturales des gares bavaroises et badoises, ils charment le regard par leur grâce et leur propreté. Le soin extrême — qu'on nous pardonne ce détail peu relevé, mais très caractéristique — le soin que l'on prend de tenir luxueusement propres les lieux nécessaires (*for carlar)* — pour hommes, *for damen)*, ces lieux si répugnants sur les chemins de fer méridionaux, le respect que le public conserve pour les parois et murailles de ces édicules si outragés ailleurs, n'est pas un petit indice des mœurs populaires.

Mais voici qu'un pont gigantesque à larges arches nous fait traverser le Nordelf — (*Elf* veut dire rivière; en Norvège, c'était *Elv*) — dont les eaux descendent des sommets norvégiens. Tout auprès est Kil, d'où une ligne nouvelle monte au Nord-Est, et porte des communications plus faciles aux régions minières de Falun : c'est la ligne tranversale la

plus septentrionale de la Suède et de l'Europe tout entière.

Au crépuscule, nous arrivons à Karlstad, chef-lieu du Helmland, bâti en face de l'embouchure du Klarelf, une autre longue rivière, dans le lac Wenern. De la ville, bien qu'elle soit construite sur une île reliée à la terre ferme par plusieurs ponts, on jouit peu de la vue de cette petite mer intérieure. D'autres îles nombreuses l'entourent; mais plus tard nous aurons tout le loisir de contempler cette grande nappe d'eau, la plus vaste des eaux douces d'Europe

Pour le moment, il s'agit de trouver notre gîte, et il nous faut tout de suite nous familiariser avec le suédois, tout différend du danois ou norvégien. Le mot seul qui signifie, dans cette belle langue, hôtel ou auberge est à désespérer : *Gæstgjfvaregorden*, ce nom nous a grandement fait peur d'avance et nous a longtemps exercés. Pourtant il faut dire que bien souvent le nom plus moderne et plus familier de *Hotellet* remplace l'appellation primitive. Ainsi à Karstad, c'est au *Stads hotellet*, hôtel de la ville, que nous allons demander l'hospitalité : une des plus jolies maisons de cette petite ville aux larges rues, aux beaux édifices

modernes. Le feu est la vraie fontaine de Jouvence de ces cités du Nord, autrefois toutes en bois.

Après souper, nous allons, en compagnie d'un jeune homme attaché à l'hôtel et parlant assez bien français, passer la soirée dans un joli parc et goûter l'*Arak*, une des liqueurs nationales.

Karlstad (1) offre d'ailleurs peu de curiosités à l'étranger : il n'y a ni monuments ni antiquités; en sorte que, dès le matin, nous en repartons pour nous rapprocher de la capitale. Le chemin de fer, le Stammbahn, a porté la civilisation dans ces contrées autrefois bien lointaines et bien inexplorées : le commerce s'est étendu, les voyageurs ont afflué, les hôtellets se sont multipliés. Les mœurs sont-elles devenues meilleures et le peuple a-t-il, en réalité, été plus heureux?

Les contrées vers lesquelles se dirige l'embranchement de Falun, sont l'ancienne Dalécarlie, le pays qui abrita Gustave Wasa quand il était poursuivi, qui lui fournit ses premiers partisans, sur lequel il s'appuya pour monter sur le trône. Là est la race la plus vigoureuse, la plus brave de la Suède.

Pour nous, nous tournons au sud pour remon-

(1) Construit en 1584 par celui qui devint Charles IX.

ter ensuite. Christineham, Laxo sont dépassés. Mais là une grande irrésolution nous prend : irons-nous d'abord à Stockholm ; ou bien verrons-nous auparavant les fameuses écluses de Gothakanal? Renseignements pris, nous donnons le pas à la capitale et nous nous y acheminons à toute vapeur.

Œrebro, où nous restons quelques heures, est une assez grande ville d'environ 10,000 habitants, sur le lac Hjelmar. C'était aussi une des plus anciennes cités suédoises; mais comme d'autres, elle a été rajeunie par un grand incendie en 1854, et les constructions sont presque toutes très modernes. Pourtant son château aux quatre tours rondes, dans une île formée par la Svarta, et l'ancienne église ogivale ornée de vieux tombeaux et de riches blasons, ont échappé aux flammes et restent comme les témoins des anciens jours d'Œrebro.

Au-devant de la maison de ville, d'un médiocre gothique employé là, il faut le croire, comme pour protester contre la destruction de l'ancienne cité, est la statue d'Engelbrecht. Engelbrecht ou Engelbrechts fut l'organisateur de la rébellion dalécarlienne au XVe siècle contre l'oppression danoise. Devant lui et l'armée qu'il conduit,

Éric XIII est obligé de capituler et de renoncer à posséder la Suède. Et cependant, triste retour de fortune, ce héros est lâchement assassiné par un rival (1436), dans une île solitaire du Hjelmar, au moment où il allait à ses affaires, sans défense et sans armes. Son corps fut porté solennellement à Œrebro et son souvenir s'y est perpétué.

C'est à Œrebro qu'était assemblée en 1810 la diète suédoise appelée à désigner un héritier au vieux roi Charles XIII. Trois candidats étaient en présence : Frédéric VI, roi de Danemark, que la politique de Napoléon contre la Russie désirait faire nommer ; le duc d'Augustenbourg et Bernadotte. La diète cependant, à Œrebro, était perplexe et hésitante, « lorsque, » dit un historien (1), « un négociant failli de Gothenborg arriva et « annonça que Napoléon demandait l'élection de « Bernadotte. La diète tomba dans ce piège gros- « sier et Napoléon put répondre à l'envoyé sué- « dois qu'il n'était pas préparé à cette nouvelle. « Bernadotte, lui, y était préparé, car l'empereur « lui ayant offert, quinze jours auparavant, le gou- « vernement de Rome avec deux millions de trai-

(1) Le prince de Valori.

« tement, il avait demandé quelque temps pour « réfléchir. »

« Ces quelques jours, il les passa chez M. de « Tchernikeff, conspirant d'ores et déjà contre « la France et se livrant à la Russie par un enga- « gement préalable. Aussi, quand l'empereur, en « l'autorisant à accepter la couronne éventuelle « de Suède, lui demanda l'engagement écrit de « ne pas combattre la France, Bernadotte refusa : « Que nos destinées s'accomplissent ; allez ! » « s'écria l'empereur, et il ne le fit pas arrêter. « Bernadotte prit la poste. »

« Il fut reçu à Elseneur, puis il abjura la reli- « gion catholique en présence d'une députation « de grands seigneurs suédois. Il avait découvert « que la religion de son père et de sa mère n'était « pas la vraie. Bientôt il allait découvrir que cette « patrie terrestre à laquelle Dieu a donné son « nom de père, n'était pas la sienne. »

« Cependant, comme prince royal et comme roi « de Suède, Charles-Jean mérita l'affection de ses « peuples et l'estime de l'Europe. Il laissa sa dynas- « tie solidement établie. Son fils et ses neveux « ont continué ses traditions de sagesse et de « patriotisme. »

Un autre petit monument, un modeste obélisque, est élevé à la mémoire des réformateurs Olaüs et Laurence Petri, disciples de Luther, qui aidèrent Gustave Wasa dans l'œuvre triste à jamais de la décatholicisation de la Suède. Ce qui est plus intéressant est une jolie promenade qui mène à des bains assez fréquentés : pendant les quelques mois d'été, Suédois et Norvégiens apprécient grandement les charmes des frais ombrages et les douceurs de la natation. Pour nous, nous sentons avec le poète que « ventre affamé n'a pas d'oreilles » ni d'yeux, et nous allons dîner.

C'est une opération qui n'est pas, dans cet apéritif climat de la Suède où l'on fait jusqu'à six repas par jour, absolument semblable à celle des dîners de France et des autres régions méridionales. Là, on prend volontiers un peu de vermouth ou, hélas ! un verre d'absinthe pour se mettre en appétit ; autre est la méthode suédoise. Dans un angle de la salle à manger est une table chargée de hors-d'œuvre : salaisons, caviar, petits poisso , etc., que l'on croque debout en attendant le dîner commandé. Le tout est assaisonné par les quatres liqueurs

nationales : le Rednadt, le Pomeran, le Kumin et l'Anis. C'est ce qu'on appelle le Smörgorbord. et cela ne se paie pas à part, mais est considéré comme partie intégrante et nécessaire du repas qui suit. A celui-là rien de particulier, si ce n'est le pain, le Knäckebröd noir, fait avec de la farine de seigle agrémenté de graines de cumin et d'anis, plat, mince, plus dur que nos biscuits de mer et à peu près infrangible à nos dents exotiques. Les Suédois, eux, l'apprécient fort et lui attribuent la superbe dentition dont ils jouissent généralement.

Vers quatre heures, le chemin de fer nous emporte de nouveau sur Arboga, une ancienne ville de commerce. Nous y arrivons à la nuit, et nous nous faisons conduire au Gœstgifvaregord.

Pendant que nous nous habillons, au matin, faisant notre toilette d'entrée à Stockholm, à notre surprise, les portes de nos chambres que nous avions cependant eu soin de fermer à clé, sont ouvertes sans façon; c'est la fille de service qui va et vient, sans dire mot, pour vérifier s'il ne nous manque rien. Ce petit détail montre une fois de plus la confiance et l'honnêteté de ces pays scandinaves où on ne ferme aucune porte et où on ne com-

prend presque pas davantage qu'on puisse aimer à se clore chez soi.

Comme pour notre arrivée à Christiania, c'est en bateau que nous voulons aborder la capitale de la Suède; et, ce qui est une fête pour nous, il nous faut, pour cela, suivre le petit canal d'Arboga et traverser dans toute sa longueur le lac Mœlar. Si la presqu'île scandinave est le pays des lacs, elle est aussi la région par excellence des îles et des îlots : un coup d'œil sur la carte de la Baltique suffit pour en juger. Le lac Mœlar est parsemé, assure-t-on, de treize cents îles, une parure abondante d'émeraudes sur le saphir des eaux. Ces îles ne sont point formées par des monts élevés, mais bien par des collines basses aux pentes adoucies; les bords du lac eux-mêmes, d'un côté surtout, sont bas et occupés tout au plus par des promontoires déprimés. On n'est plus en Norvège, dans ce pays sévère et abrupt, où les pentes descendent des nues au rivage et font bondir les cataractes du haut des rochers jusque dans l'Océan; ici, c'est une nature douce et paisible, mais gracieuse à l'infini. Ces rives humbles et tranquilles sont couvertes de verdure et de forêts; les arbres trempent leurs rameaux dans le sein

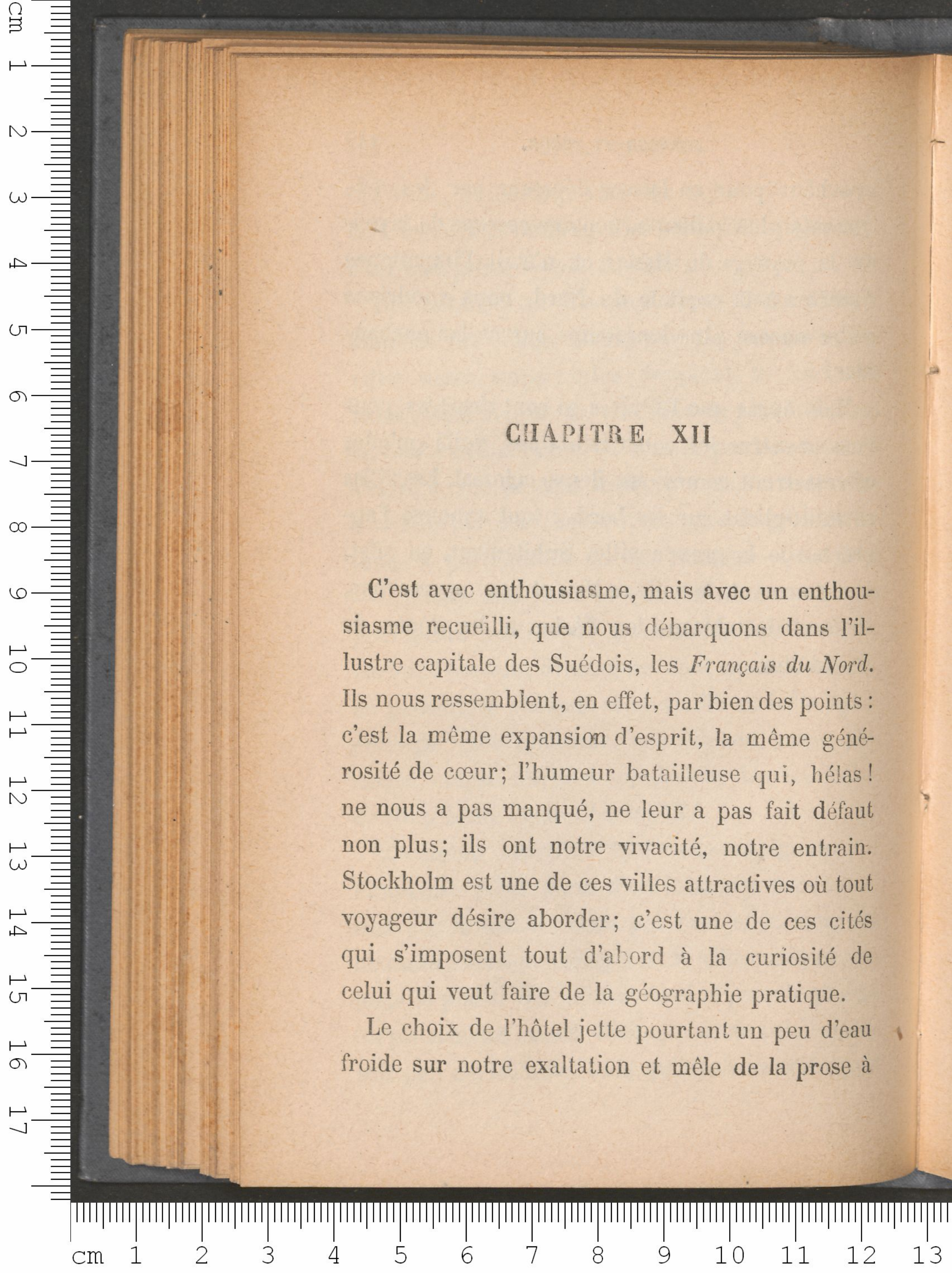
des flots ; le feuillage mêlé du sapin, du chêne et de l'orme peut ombrager les pêcheurs sur la côte : c'est une grève boisée et verte.

De distance en distance, une flèche élancée annonce un village abrité par des bosquets, des villes assez importantes peuplent le fond des baies : c'est Wœsteras, chef-lieu de province, dont la vieille cathédrale est dominée par une tour qui s'élève à près de cent mètres ; c'est, au sud, reliée à la rive par des routes et une voie ferrée, Eskilstuna, à qui l'apôtre de ces régions — S. Eskil — a laissé son nom et qui est devenue un des principaux centres de fabrication du fer et de l'acier. Plus loin, Strœngnas dont nous admirons, en passant, le château et la vieille et belle église gothique ; elle renferme, nous dit-on, entre plusieurs autres célèbres sépultures, les tombeaux de Sten Sture et de Charles IX.

Il semble vraiment que nous naviguons sur l'immense pièce d'eau d'un immense parc boisé, non par la nature, mais par l'art et la main des hommes, semé de villages et de villes uniquement pour le plaisir des yeux et dessiné pour le charme du promeneur. Aussi, bien que notre petit vapeur soit peu confortable, bien qu'il soit assez mauvais

marcheur pour se laisser dépasser par des concurrents plus vaillants, nous ne cessons de savourer le paysage du Mœlar et, n'était l'impatience d'arriver à la capitale du Nord, nous voudrions rester encore plus longtemps sur ce lac enchanteur.

Mais après que les rives se sont écartées pour nous montrer les côtes lointaines, voilà qu'elles se resserrent comme un fleuve colossal. Les villas se multiplient sur les bords : tout annonce l'approche de la grande ville. Subitement, en effet, à un tournant, le voile se lève et nous apercevons, au fond du tableau, les flèches et les dômes de Stockholm.



CHAPITRE XII

C'est avec enthousiasme, mais avec un enthousiasme recueilli, que nous débarquons dans l'illustre capitale des Suédois, les *Français du Nord*. Ils nous ressemblent, en effet, par bien des points : c'est la même expansion d'esprit, la même générosité de cœur; l'humeur batailleuse qui, hélas ! ne nous a pas manqué, ne leur a pas fait défaut non plus; ils ont notre vivacité, notre entrain. Stockholm est une de ces villes attractives où tout voyageur désire aborder; c'est une de ces cités qui s'imposent tout d'abord à la curiosité de celui qui veut faire de la géographie pratique.

Le choix de l'hôtel jette pourtant un peu d'eau froide sur notre exaltation et mêle de la prose à

la poésie de l'arrivée : c'est la loi générale. A l'*hôtel de France*, nous ne trouvons personne pour parler français; l'*hôtel Kung karl* nous donne à la fois une excellente hospitalité et un interprète complaisant. Dès le soir, nous allons passer une charmante veillée au parc de Berzélius, où nous entendons de la musique suédoise.

La première chose à faire dans une grande ville est de gravir un point culminant, afin de prendre, comme sur un plan en relief, une vue d'ensemble de la cité, savoir s'y reconnaître et distribuer avec sagacité ses courses et ses visites. C'est ainsi qu'à Naples on s'empresse de monter à la chartreuse de San Martino; à Prague, au Hradschin; et à Lyon, à notre incomparable Fourvière. A Stockholm, la chose est facile et le spectacle en vaut la peine.

Au bord de la rive sud du Mœlar, dans la partie de la ville appelée Sœdermalm, une colline assez abrupte, que l'on gravit par des escaliers, domine toute la cité. C'est le Mosebake : un restaurant vous y convie à prendre un repas sous de frais ombrages et surtout en vue d'un des plus beaux panoramas qu'il soit donné à l'homme de contempler. De là, en effet, la reine du Nord étale

aux regards charmés ses îles, ses presqu'îles, ses golfes sinueux, les larges et grandioses façades de ses nombreux palais, les flèches aiguës de ses églises. Des ponts réunissent les unes aux autres ces terres séparées par la mer; les navires aux longues vergues et toutes voiles dehors sillonnent les ondes azurées du Mœlar, semblent frôler en passant les maisons de la ville et se mêler aux sapins de la rive. C'est un spectacle particulier entre tous et qui ne peut avoir son pareil nulle part. On a comparé Stockholm à Venise, parce que, ainsi que la ville des Doges, la cité des Wasa est assise sur les eaux, mais là s'arrête la comparaison. Si la ville des Lagunes a pour elle le charme de l'antiquité, la parure de ses palais mystérieux, la splendeur de son ciel et la légèreté de ses gondoles, par contre, elle est serrée à l'étroit et l'espace y a été disputé pied à pied; plus artistique, elle est moins pittoresque que la capitale du Mœlar. Du haut de la tour Saint-Marc, à peine aperçoit-on quelques bouquets de triste verdure; le silence règne dans son enceinte et la mort semble planer sur la cité. A Stockholm, l'espace est large, la vie déborde partout; sur les flots par les grands trois-mâts, comme par les vapeurs

minuscules spéciaux à cette ville; sur les quais et dans les larges rues, par les voitures, les cavaliers; au lieu de canaux étroits, de vrais bras de mer séparent les quartiers; surtout la verdure est à profusion, en dehors comme au dedans de la cité; les sapins, les chênes ombragent les parcs qui l'entourent, comme les promenades qui la sillonnent. Venise est une belle relique archéologique; Stockholm, un palais enchâssé dans un cadre émaillé de vert et d'azur.

Ainsi que nous l'avons dit, le Mosebake domine le Sœdermalm, ou quartier du Sud; une langue de terre relie ce quartier avec la cité proprement dite, l'ancien Stockholm, la Staden que domine l'immense et noble château royal et qu'accostent, comme deux satellites d'honneur, l'île de Riddarholmen et celle de Helgeandsholmen. Le Norrbrö, pont du Nord qui traverse cette dernière île, est vraiment la grande artère, le vrai centre de la capitale; de la façade du château, il mène au Norrmalm, le grand quartier à la fois aristocratique et commercial. A droite comme à gauche, d'autres îles, d'autres quartiers s'ajoutent les uns aux autres et prolongent la ville; mais à l'Est, le beau parc du Djurgorden vient opposer à l'en-

vahissement des constructions la barrière de ses ombrages séculaires.

Au loin le paysage est fermé par les collines noircies du feuillage des sapins sur lesquels se détachent villages et villas, et par les flots des golfes qui se succèdent comme à l'infini.

C'est avec peine que nous nous arrachons a ces merveilles et que nous descendons du Mosebake. Il faut cependant passer aux détails. Nous nous rendons au palais royal. Sa blanche et large façade s'étale sur une petite colline que gravit un simple perron. L'effet en est fier sans trop d'austérité, coquet sans mesquinerie : c'est bien le palais d'un roi civilisé, d'une capitale reculée mais franchement européenne ; rien de sombre comme le Burg de Vienne, ni de sec comme Saint-James-Palace.

On n'attend pas que nous fassions ici une description par le menu de tout ce que renferme le Slottet de Stockholm ; c'est assez, on peut le dire d'une façon générale, d'être condamné à tout parcourir, à constater la destination de chaque salle, à enregistrer chaque galerie, sans avoir à infliger au lecteur pareil supplice. A quelques particularités près, les chambres d'audience, les salles du

trône, les salons de bal se ressemblent fort et point n'est besoin d'en parler, même brièvement. Les collections de tableaux nous retiennent davantage, et on considère avec attention quelques-uns d'entre eux que Charles XV a faits lui-même et qui ne sont pas indignes de l'admiration du visiteur. La chambre particulière de Charles-Jean XIV (Bernadotte) arrête aussi l'étranger, le Français surtout. On l'a conservée, avec un très grand culte, dans l'état où elle était du vivant de son hôte royal, et on peut constater par là la vive affection que le peuple suédois portait à ce monarque qu'il s'était choisi et qui avait adopté si entièrement sa nouvelle patrie.

Tout autour du palais, sur les places de la cité, sur celles du Norrmalm qui lui font face, les statues des principaux rois de Suède montent comme une garde de protection. C'est celle de Gustave Wasa, c'est celle de Gustave-Adolphe, c'est surtout celle de Charles XII, vraiment superbe dans sa simplicité. Le roi guerrier est représenté à pied, l'épée au vent ; du geste, il semble commander à ses troupes de le suivre ; du regard, il leur promet la victoire. Ce monument, qui n'a point la prétention des statues équestres, n'en est que plus

remarquable, plus noble et plus digne d'admiration.

Nous allons nous reposer des lassitudes d'une visite de palais sous les ombrages du Djurgorden. Les petits paquebots minuscules, qui sillonnent l'intérieur et les environs de Stockholm, ces chaloupes à vapeur sont un véhicule trop commode et trop agréable pour que nous, Lyonnais, habitant la patrie des bateaux omnibus, mouches, guêpes, etc., nous n'en profitions pas. Ces bateaux (ongslupar) sont particuliers à la capitale de la Suède : la coque en fer n'est point pontée; une petite machine occupe le milieu et communique le mouvement à l'hélice; des bancs sont fixés aux parois de l'embarcation, et c'est tout. Un seul employé, le mécanicien à qui l'on paie sa place : ce qui réalise une très grande rapidité et n'exige que des frais très modiques. Aussi le prix de ces transports est-il très abordable : on nous a même affirmé que pour 20 rixdales, c'est-à-dire 27 ou 28 francs, on peut à volonté se procurer pour toute une journée chaloupe et mécanicien : les pensionnats en congé, les sociétés savantes ou artistiques en course, et même les familles en villégiature, ne s'en font pas faute.

Le Djurgorden est le rendez-vous préféré des citadins dans ce pays si favorisé pour les promenades d'été. Là, la nature a réuni tout ce qui peut charmer le regard et on y a accumulé tous les divertissements populaires : théâtre, jardin zoologique, belvédère, etc. Par dessus tout, ce qui ne peut se trouver ailleurs, les splendeurs d'une sombre forêt de sapins et des chênes avec lesquels ne peuvent même lutter ceux de Fontainebleau ; puis, à chaque détour, des sentiers et des routes qui parcourent ce parc enchanté ; des vues inopinées sur le Mœlar, sur ses golfes, sur les rives voisines, sur les villas aux vives couleurs qui se baignent dans la Baltique. Le palais de Rosendal, qui appartient à la couronne, est comme le seigneur de cet Eden. Ce qui ajoute le plus grand charme à toute cette nature, c'est la multitude de rochers pittoresques qui percent la terre et varient le paysage. On n'a pas eu besoin là, comme dans d'autres parcs célèbres, de les y apporter à frais énormes.

Nulle part en Europe, on peut l'affirmer, un semblable panorama n'a embelli une promenade publique. Ni les parcs intérieurs de Londres. malgré leurs larges proportions ; ni la longue avenue du Prater viennois, aux restaurants numé-

rotés; ni le bois de Boulogne ne peuvent séduire comme le Djurgorden; à tous ces rivaux il manque à la fois et la végétation forte du Nord et surtout l'aspect enchanteur de la mer et des îles.

Au milieu de ces merveilles, on a fondé un institut pour les aveugles et les sourds-muets. Ce grand établissement porte le nom de Manilla; ce qui n'a rien de commun avec le Manille connu des fumeurs. L'origine de ce nom est bizarre: « här ser *man illa*, här hör *man illa*, och här talar *man illa* »; c'est-à-dire: ici on voit mal, ici on entend mal et ici onparle mal. Les aveugles, hélas! ne peuvent guère jouir des beautés du Djurgarden. et les chants de fête ne peuvent guère émouvoir les sourds-muets; mais la présence de cet asile des infirmités humaines au sein des réjouissances publiques n'a-t-elle pas une éloquence heureuse et n'est-il pas utile de rappeler à l'homme surtout lorsqu'il s'amuse, que le bonheur est peu général ici-bas, que la jouissance n'est pas pour tous ni pour toujours et que, dans les plaisirs et les fêtes, on doit penser aux malheureux. A coup sûr, c'est une idée chrétienne.

Près du lieu où aboutissent tramways et chaloupes à vapeur, s'élève la statue de Charles-Michel

Bellmann. Ce bronze est bien à sa place au Djurgarden: Bellman, en effet, est regardé comme l'Anacréon, d'autres disent le Béranger de la Suède. Ses chansons, dont il a fait aussi la mélodie, sont très populaires parmi ses compatriotes, et ses refrains ont souvent été répétés dans les réunions joyeuses et les dîners champêtres.

Les églises de Stockolm, dont les flèches aiguës annoncent de loin l'approche de la capitale et qui en embellissent si bien le panorama, n'offrent point dans leur intérieur le même intérêt, Quelques-unes, victimes du feu — le froid et les frimas ne sont pas, dans ces pays, l'ennemi le plus redoutable — quelques-unes, consumées par le feu, ont été remplacées par des monuments modernes et malheureusement insignifiants: partout le vent glacial de la Réforme a soufflé; les murs sont nus, les images saintes sont absentes, et quelques rares objets d'art ont trouvé grâce devant les deux fléaux aussi terribles l'un que l'autre, l'incendie et le protestantisme.

Un petit nombre de ces temples cependant méritent une visite : la Storkirka, grande église à cinq nefs et la plus ancienne, a conservé

un retable intéressant; c'est là que se fait maintenant le couronnement des rois de Suède. L'église des chevaliers surtout, la Riddarholmskirka, bien qu'elle soit moderne, est entourée du respect des citoyens. C'est, en effet, le temple de la gloire, le Panthéon scandinave, le Saint-Denis suédois. Aux murs de l'église sont appendus des drapeaux pris sur l'ennemi et, au-dessous, les écussons des anciens chevaliers de l'ordre équestre. Ces vastes murailles sont ainsi comme le livre d'or de la noblesse du pays et le résumé de l'histoire guerrière de la nation, au moins dans ce qu'elle a eu de brillant dans ses succès. Dans les caveaux, on voit à quoi se réduit la gloire humaine, même sur les sommets du pouvoir et les marches du trône. Là, sont les mausolées des rois, simples enveloppes en pierre et même en bois; plus somptueuses encore, dans leur simplicité, que la poussière qu'elles conservent. Le sarcophage de Magnus Ladislas, qui mourut en 1320, précède les tombes de Charles VIII, de Gustave-Adolphe, de Gustave III. Le monument, avec marbre noir, de Charles XII occupe une chapelle tapissée de trophées conquis sur les Polonais, les Danois et les Russes. Les derniers tombeaux sont ceux de la

famille Bernadotte : Charles XIV Jean, Oscar Ier, Charles XV.

Tout près de la Riddarholmskirka, est le Riddarhus, la maison des Chevaliers, ou maison équestre. Ce palais, dont la façade de briques alternant avec le grès, est ornée de figures allégoriques et d'inscriptions latines, est le lieu de réunion de la noblesse suédoise. Les anciens présidents y ont leurs portraits alignés dans une salle, et les écussons des vieilles familles couvrent les murs. Tout y rappelle encore les anciens privilèges, auxquels cependant les nobles ont renoncé depuis la nouvelle constitution de 1865.

L'église ou plutôt la chapelle la plus intéressante pour nous est la chapelle catholique, abritée dans les maisons d'une rue du Norrmalm. Nous sommes loin ici du bel édifice de Saint-Olaf de Christiania : comme nous l'avons dit, la loi suédoise est moins tolérante que celle de Norvège et les catholiques ont ici beaucoup moins de liberté ; on ne peut sonner les cloches, impossible aux prêtres comme aux religieux de sortir dans les rues avec un costume qui les fasse reconnaître ; et beaucoup d'autres entraves moins libérales encore.

Mais, il faut le dire, au moment où nous écri-

vons ces lignes, les mœurs scandinaves semblent s'adoucir au sujet du catholicisme. Mgr Mermillod, ce courageux pionnier de l'Évangile, revient de Suède où sa parole chaude et sympathique a été non seulement tolérée, mais recherchée et applaudie. C'est un immense progrès ; souhaitons que les semences de cette parole évangélique fructifient comme autrefois la parole de saint Anschaire et que la vraie foi retrouve là le respect qui lui est dû et l'amour que mérite tout bien parfait.

Pour en terminer avec les églises de Stockholm, disons seulement que nous avons visité, dans celle d'Adolphe-Frédéric, la tombe de notre illustre compatriote Descartes, le grand philosophe. Son corps pourtant n'est point là ; il a été rapporté dans sa patrie qu'il n'avait fuie que pour trouver, dans une retraite plus tranquille, le temps de se livrer à ses nobles travaux.

Du reste, ce ne sont ni les églises ni les monuments dont la physionomie fait le charme du visiteur à Stockholm. Les églises, nous l'avons dit, sont peu anciennes et froides d'ornementation; l'extérieur des monuments ressemble ici aux monuments des autres capitales modernes d'Europe. Le véritable attrait de la capitale des Wasa réside

dans la physionomie de ses artères liquides et de ses merveilleuses campagnes.

Aussi, chaque jour, après quelques heures consacrées à visiter les musées, les palais et les rares monuments publics, nous nous empressons de monter sur les rapides chaloupes à vapeur et de courir aux environs.

C'est ainsi qu'un jour, après avoir visité le musée national où l'histoire de la Suède est réunie en quelques salles par des restes de chaque époque : armes, habillements royaux, etc.; et où des collections remarquables des différentes écoles de peinture témoignent du goût artistique du public, nous allons à Carlberg, ancien château royal dont on a fait une école militaire. Un très beau parc, planté à la française, fait penser à ces jardins que Le Nôtre dessinait pour Louis XIV, et dont les modernes jardins anglais n'ont pu détrôner la royale grandeur.

Un autre jour, après avoir parcouru le musée ethnographique scandinave, nous allons à Ulriksdal. Ce palais bâti par le comte Jacques de la Gardie au XVIIe siècle — il s'appelait alors Jacobsdal — passa ensuite en la possession du prince Ulric, un des fils de Charles XI. Depuis on en a fait une

résidence pour les invalides de l'armée, et il y a presque de quoi les consoler de leurs blessures : quant au séjour, ils sont traités royalement ; la position sur un des golfes étroits du lac Mœlar est vraiment féerique. Pour y arriver en *damschaloupe*, on est obligé de traverser plusieurs de ces ponts particuliers au pays, et qu'on pourrait appeler, non pas des ponts de bateaux, mais bien des ponts de radeaux. Ce sont, en effet, des pièces de bois jointes les unes aux autres et reposant sur ces eaux tranquilles et sans flux ni reflux ; laissant sourdre un peu de l'onde bleuâtre aux interstices et fléchissant légèrement sous le poids des voitures ; d ailleurs, d'une solidité très grande et d'une simplicité d'entretien élémentaire.

Le palais, décoré à l'antique, est d'un goût merveilleux et on y a accumulé des trésors d'ameublement : les salles d'armes, les salles de chevaliers, sont ornées de vieilles armures ; la salle à manger, de vieux hanaps de Bohême aux inscriptions joyeuses et des vaisselles les plus rares ; le cuir de Cordoue tapisse les murailles : c'est un véritable musée où sont conservées encore de plus précieuses reliques : la chemise tachée de sang que portait Gustave-Adolphe à la bataille de

Lutzen, le chapeau et l'épée de Charles XII au siège de Friederiksald, etc.; les invalides apprennent ainsi que les hasards de la guerre ne respectent pas les monarques et que les balles ne sont pas toutes destinées à d'obscurs soldats.

Nous revenons à pied à Stockholm par une charmante route qui passe devant le château de Haga. Celui-ci était la résidence préférée de l'infortuné Gustave III, ce roi ami de la France. Lorsqu'il voyageait incognito, il se faisait appeler comte de Haga.

Les palais forment comme une ceinture autour de la capitale, entourés eux-mêmes de villas qui leur servent de satellites. A l'ouest, c'est Drothingholm dont le parc rappellerait presque les grandes allées, les vertes pelouses et les eaux abondantes de Versailles, et dont le château renferme de précieux tableaux; c'est Swartsjœ, où était autrefois un cloître dont Gustave Wasa fit une forteresse, qui devint plus tard un château et dont il ne reste que des ruines; c'est Rosersberg rempli de collections et possesseur d'une riche bibliothèque dont Charles XII, dit-on, écrivit lui-même le catalogue. C'est Gripsholm, qui servit de lieu d'exil à Éric XIV et à Gustave IV, lorsqu'on les renversa du trône.

Ces excursions autour de Stockholm ont été

pour nous le repos de tout notre voyage en Scandinavie. On ne se lasse pas de parcourir ces bras de mer étroits, bordés de villas, de pavillons de plaisance; les couleurs vives, le rouge principalement font partout opposition au sombre feuillage des sapins; les navires, les chaloupes animent le paysage; çà et là, une flèche élancée annonce un temple et un village; à un moment inattendu, on aperçoit entre les branchages les voilures d'un trois-mâts; à un détour, on voit au loin lesmonuments de la capitale éclatants de blancheur; c'est un vaste parc qui occupe toute une grande province.

Ces golfes ne rappellent guère les fjords de la Norvège. Autant ceux-ci sont sévères, abrupts, austères; autant, près de Stockholm, la nature est calme, les montagnes peu élevées, les pentes doucement inclinées; en Norvège, les vastes solitudes, les longs paysages mélancoliques, sans habitants; en Suède, la vie qui sourd partout, la civilisation qui partout est présente; sur la mer du Nord, la grandeur sauvage; sur la Baltique la civilisation. Les deux se complètent.

Chaque soir nous restions à Stockkolm et passions les premières heures de la nuit à entendre la musique dans un des nombreux lieux de réu-

nion où tout Suédois se rend après sa journée de travail. Ici, en effet, comme à Christiania, toute la population considère la nuit d'été comme le vrai moment de jouissance. Ces longs crépuscules sont si beaux, et même lorsqu'en automne le soleil en s'éloignant les a faits plus courts, la température y est si douce, le ciel si serein, qu'on ne peut jouir qu'au dehors; toute la vie de la ville est, à cette heure, sur les promenades et dans les jardins publics : on se croirait sur quelque Rambla espagnole. Au *Ström parterren*, près du Norrbrö, au parc de Berzélius, près de la statue du savant chimiste, de bons orchestres attirent un public nombreux. On y exécute de la musique de tous les pays, de tous, sauf, à l'époque où nous y étions, de la musique suédoise et même scandinave. Nous n'y avons entendu aucune composition d'un auteur national, ni aucun air populaire, — de ces mélodies mélancoliques que Niels Gade et d'autres nous ont fait connaître, tonalités assez musicales, généralement de mode mineur, moins en dehors de nos modalités modernes que les chants populaires russes, écossais ou gaëliques.

CHAPITRE XIII

Si nous avions pu arriver dans ces parages deux mois plus tôt, nous n'eussions pas manqué de faire, au nord de la Baltique, l'excursion classique du soleil de minuit au 24 juin. A cette époque, on organise des bateaux de plaisance qui vous mènent de Stockholm à Tornea et qui, après avoir touché à Gele, à Sundswall, à Pitea, s'arrêtent à Haparranda, le Tornea suédois. En face, le Tornea russe élève, de l'autre côté du fleuve, ses clochers à coupoles évasées et à chaînes d'or. De là, une vingtaine d'heures suffisent pour parvenir, à travers des marais et des régions désolées, que le sapin rabougri n'abrite guère et que le blanc bouleau attriste encore, au pied du mont Avasaxa. Quelques champs hâtifs de seigle — il faut qu'à

la faveur des jours sans nuits, ils poussent et mûrissent en un mois et demi — quelques pauvres huttes perchées sur des rochers épars, donnent seuls un peu de vie à ces paysages morts.

« La cime du mont Avasaxa, dit M. Vandal, « forme un plateau assez étendu : au nord, elle « domine un croissant de montagnes dont le « centre s'ouvre pour laisser passer le Tornéa-« elf, qui n'est plus, en ce moment, qu'une suc-« cession de lacs. Au sud, s'étend la plaine, « infinie et grise. Ces montagnes dénudées, « aux pentes majestueuses, ces nappes liquides « baignant des rives sans verdure, ont un « aspect froid et triste, mais qui n'est pas sans « grandeur.

« Au moment où nous atteignons le sommet, « il est dix heures. Nous regardons le Nord ; à « notre gauche, c'est-à-dire à l'Occident, le soleil « s'abaisse lentement en s'avançant vers le Septen-« trion : il décrit un orbe de l'Ouest à l'Est. Les tons « chauds du soir emplissent les vallées et dorent « les ondulations du sol ; les cimes, qui se pro-« filent dans le lointain, ont revêtu des teintes « d'indigo. L'atmosphère est pure ; seuls, quel-« ques nuages légers, tachetés de rose et de gris-

« perle, flottent dans l'air; des bandes de vapeur, « vivement éclairées, zèbrent le ciel çà et là de « leurs rayures étincelantes. Cependant le disque « s'incline davantage sur l'horizon. L'ombre ronge « lentement le pied des hauteurs, rampe jusqu'à « leurs sommets; des aigrettes d'or étincellent « sur chaque cime, puis s'éteignent une à une, « comme des flambeaux mourants. Il est minuit: « le soleil nous fait face, droit au Nord; il rase « le bord de l'horizon sans disparaître un instant; « il effleure la terre d'un baiser. A ce moment, « le ciel présente un spectacle que l'on n'oublie « plus. Le firmament semble divisé en deux par- « ties, tandis que l'une, à notre gauche, est encore « empourprée des feux du couchant; l'autre, à no- « tre droite, s'illumine déjà des reflets nacrés et des « splendeurs vermeilles de l'aurore. Sous nos « pieds, la vallée plonge dans l'ombre; une lumière « rose baigne la cime qui nous porte, se glisse « dans les fissures des rochers, jette une étin- « celle à chaque aiguille des sapins, et nous « songeons que cette lumière est celle qui, dans « les jours de six mois, rosit les glaciers du « Spitzberg pénètre les cavernes azurées des « banquises.

« Les hommes simples qui nous entourent sui-
« vent avec une émotion religieuse les phases du
« phénomène céleste. Quelques femmes ont en-
« tonné un cantique, sorte de mélopée grave et
« douce. Cependant le soleil continue son évolu-
« tion, et déjà il se dresse lentement à notre
« droite, c'est une nouvelle journée qui se lève :
« aujourd'hui est commencé, et l'aujourd'hui de
« tout à l'heure ne s'appelle plus qu'hier. Sou-
« dain, le voile d'ombre, qui couvrait la vallée,
« disparaît comme un rideau qu'on relève; une
« brume dorée inonde les sommets, s'étend
« sur les plaines et fait resplendir le fleuve. La
« lumière éclate; la nature s'anime : c'est bien,
« dans ces contrées vouées au froid et à l'obscu-
« rité, la grande fête de la chaleur, du jour et de
« la vie. Alors la joie populaire fait explosion :
« des chœurs s'improvisent, des farandoles ser-
« pentent le long des précipices, des feux de joie
« s'allument en face du soleil et caressent les
« rochers de leur flamme blanchâtre. »

Pour nous, nous devons borner notre ambition, car, à la fin du mois d'août, les jours deviennent courts en Suède et, si le crépuscule est encore long, il commence de bonne heure. Vers quatre

heures, il semble, à la pâleur du soleil, qu'on soit à l'approche de la nuit.

Nous quittons donc Stockholm, mais sans lui dire un adieu définitif, et nous allons au pays du passé, visiter l'ancienne capitale de la Scandinavie, la vénérable Upsala. Trois heures de trajet en chemin de fer, à travers une campagne verdoyante semblable à un jardin anglais, suffisent pour y arriver. En chemin de fer à Upsala! voilà l'anachronisme que crée constamment notre civilisation moderne.

Upsala représente, en effet, l'ancienne Suède, tout comme Drontheim l'antique Norvège. C'est dans l'ancienne Upsal — Gamla Upsala — à une demi-heure de la ville actuelle, qu'Odin exerçait le pouvoir suprême; c'est de là que son culte, souvent sanguinaire, répandait sur les peuples du Nord cette crainte farouche et ce fanatisme brutal qui les rendirent longtemps rebelles aux douceurs du christianisme.

L'Upsala actuelle, toute jeune comparativement à son aînée, n'en est pas moins la doyenne des villes suédoises : c'est le siège de l'archevêché protestant; à Upsala se réunit, en 1593, un synode qui dura plus d'un an et proclama pour tout le

royaume la confession d'Augsbourg : c'est le centre de presque toute l'histoire suédoise.

Mais, à part sa belle cathédrale, l'ancienne capitale est bien modernisée : les incendies ont tout fait rebâtir à neuf et, de plus, sa fameuse Université répand dans la ville toute la vie et le mouvement de la jeunesse.

Telle qu'elle est, Upsala est une jolie petite cité. Étalée sur la plaine, au pied des collines que couronnent le château et les bâtiments de l'Université, groupée autour de sa vieille et noire église, coupée de jardins et de promenades, elle est fraîche et coquette comme un papillon sortant de sa chrysalide.

C'est un splendide monument que la cathédrale d'Upsala. Dans ce pays où l'architecture ogivale n'a jamais bien pu s'implanter, on est tout surpris de rencontrer un spécimen des plus parfaits et des plus grands de ce beau style gothique, si bien à sa place en pleine Gothie. Lorsqu'on voulut élever, pour la capitale de la Suède, un temple digne d'elle, tous contribuèrent à l'œuvre, les uns par leurs bras, les autres par leur argent ; les papes eux-mêmes octroyèrent des indulgences à ceux qui aideraient à la construction. Mais on

ne trouva point dans le pays un architecte à la hauteur de l'entreprise et on fit venir un Français, Étienne de Boneuil. C'était dans l'Ile-de-France que l'art de construire était alors le mieux compris : c'étaient des Parisiens qui élevaient la belle cathédrale de Burgos; c'était un Parisien qu'on mandait en Suède : n'est-ce pas là un argument de plus en faveur de la thèse qui fait naître dans le centre de notre belle France le style ogival, 'architecture de saint Louis.

L'église, commencée en 1287, fut terminée en 1435; seules, les tours n'étaient pas achevées à cette époque : c'est dire qu'une assez grande unité de plan et de style a dirigé la construction. Peu de nos églises françaises du moyen-âge ont été achevées dans cet espace de temps, qui nous semblerait actuellement démesurément prolongé. Le vénérable édifice élève au-dessus des maisons basses qui l'entourent sa longue et haute structure (1). C'est la brique qui a été employée : ce qui donne à l'aspect du monument la patine des vieux édifices des pays méridionaux; les impostes et les gouttières des fenêtres, ainsi que les grands

(1) Il est long de 110 mètres et a 41 mètres de largeur; sa belle voûte s'élance à 33 mètres.

cordons du monument, sont d'un marbre blanc qui tranche heureusement avec le rouge sombre des murs. Deux portes latérales, placées vers le milieu de la basilique, surmontées de larges verrières et accostées de tourelles étroites, rompent gracieusement la monotonie des longues lignes — il n'y pas d'arcs-boutants, mais de simples contreforts. — Deux larges tours forment la façade, terminées après coup par des lanternes renaissance qui ne déparent point trop l'ensemble ogival.

L'intérieur est simple, mais plein de grandeur. La brique ne se prête pas aux délicates ciselures du sculpteur, mais la noblesse des lignes, l'élévation des voûtes, les proportions pures du plan attestent un maître architecte. On y sent le souvenir inspirateur de Notre-Dame de Paris. D'ailleurs, des ornements, précieux et pour l'histoire et pour l'artiste, sont semés à profusion dans les nefs : c'est le tombeau de Gustave Wasa, dans une somptueuse chapelle couverte de fresques où l'histoire du monarque est écrite; c'est le sarcophage de Jean III; ce sont, au milieu de beaucoup d'autres, les monuments des Sture, des Brahé, des Oxenstiern; c'est un mausolée sur lequel, en bas d'un

simple médaillon, est gravée l'inscription suivante :

« Carolo à Linné, botanicorum principi, amici
« et discipuli — 1798. »

A Charles de Linné, roi des botanistes, ses amis
et ses disciples.

L'orgue monumental qui recouvre presque totalement le mur de la façade est des plus remarquables, au moins comme extérieur. Le dessin est original et d'une richesse peu ordinaire. Ce n'est pas, comme beaucoup de nos instruments français, une boiserie lourde et massive laissant paraître quelques rares tuyaux de montre ; ce ne sont pas, comme en Angleterre, des tubes sonores peints et dorés montant en liberté dans les airs, parsemés de statues et de clochetons ; c'est une somptueuse décoration où la menuiserie enserre discrètement la vraie façade de l'orgue, les tuyaux de montre, décoration qui grimpe jusqu'aux voûtes élevées et les fait encore paraître plus élevées par ses faisceaux de colonnettes d'étain. Le facteur Akerman est célèbre dans les pays scandinaves. Nous avons essayé à Stockholm un de ses instruments et nous y avons reconnu les qualités des organiers de mérite.

La sacristie est riche de trésors historiques : vases et ornements du moyen-âge, sceptres et couronnes de rois, dons de souverains et de princes.

Pour achever de connaître cette belle cathédrale, nous voulons gravir une des hautes tours qui surmontent sa façade : c'est là, d'ailleurs, un observatoire élevé pour contempler à la fois Upsala et ses beaux environs. Mais y monter est un labeur : en effet, au lieu des escaliers monumentaux de nos églises ogivales, il n'y a que des marches en bois, raides, vermoulues, inégales et très peu éclairées. Aussi le sonneur, qui loge tout en haut, le sait-il bien et s'évite-t-îl soigneusement la peine de descendre; on le hèle d'en bas et, par une corde, il vous fait parvenir la clef; après quoi le visiteur tâche de s'en tirer tout seul.

Mais la vue qui vous attend au sommet vous dédommage : la ville gracieuse d'Upsala est encadrée dans la verdure et dans les eaux des fjords. Au sud, les dernières rives du Mœlar bordées de noirs sapins; dans une plaine, des pierres sont debout, les pierres de Mora — Mora Stenor — c'était là que se faisait autrefois l'élection des monarques. Au nord, à peu de distance de la cité, l'ancienne Upsala. Le temple de Thor y subsista

longtemps et ses ruines furent même employées dans la construction de l'église qu'Eric XI fit élever à sa place, église qui était alors la cathédrale de cet évêché lointain, car ce ne fut que plus tard que la nouvelle Upsala obtint le siège épiscopal. On voit encore surgir dans la plaine de petits monticules que l'on croit être les tombeaux d'anciens rois; trois collines plus élevées les dominent : le peuple les appelle Thor, Odin et Freier.

Au-dessus de la belle cathédrale d'Upsala s'étend une gracieuse colline. Le château ainsi que plusieurs des bâtiments de l'Université la couronnent; les autres édifices, gardiens de la science, sont à ses pieds et la relient à la ville, comme pour faire des avances aux étudiants et les aller chercher jusque chez eux.

Sten Sture fonda l'Université d'Upsala vers la fin du xve siècle. Celle de Lund, la seconde université suédoise, ne remonte qu'à 1666. Jusque-là, celui qui voulait poursuivre des études sérieuses était obligé d'aller à Paris, où un Suédois avait acheté une maison pour douze de ses compatriotes : alors une partie de la dîme des pauvres était consacrée aux frais indispensables de leur séjour.

La prospérité de l'Université d'Upsala est due surtout à Gustave-Adolphe : il la favorisa, la dota, lui donna ses livres et ses biens, c'est-à-dire le patrimoine des Wasa. Elle comprenait, il y a déjà une quarantaine d'années, environ huit cent cinquante étudiants. Ces élèves sont divisés en nations, suivant les différentes provinces du royaume auxquelles ils appartiennent : Dalécarlie, Gothie, Ostrogothie, Scanie, etc. Chaque nation posséde sa maison et son jardin : les nouveaux venus trouvent là une famille en même temps que les éléments du travail. Chaque Université se distingue de ses sœurs scandinaves — elles sont au nombre de cinq : Upsal, Copenhague, Elsingfors, Christiania et Lund — par la couleur de la casquette des étudiants. Le blanc est la couleur des Upsaliens.

A Upsal, nous l'avons dit, la cathédrale seule exceptée, tous les monuments sont modernes. La bibliothèque elle-même, qui contient cependant de vénérables restes des sciences anciennes — deux cent mille volumes et plus de six mille manuscrits — la Carolina, comme on l'appelle, est devenue la *Carolina rediviva*, la Caroline ressuscitée ou relevée de ses cendres : c'est une demeure

nouvelle pour des hôtes anciens. Là sont entassés papyrus, incunables, etc. ; là est la Bible de Luther annotée par lui; là, une Bible du XIIIe siècle, le plus grand manuscrit européen, dit-on; là, surtout, est le *Codex argenteus*. « Pendant plusieurs « siècles, dit X. Marmier, le *Codex argenteus* resta « oublié dans une bibliothèque de moines. A l'époque de la guerre de Trente Ans, il fut transporté à Prague et tomba entre les mains du « feld-maréchal Königsmark, qui l'offrit à la reine « Christine. La reine, qui aurait probablement « mieux aimé un livre latin, le donna à son bibliothécaire, Isaac Wossius. Wossius l'emporta en « Hollande et, en 1662, Puffendor l'acheta au nom « du comte de La Gardie pour une somme de « 400 rix. b. (800 francs.) Le comte le fit revêtir « d'une magnifique reliure en argent, et le donna, « en 1669, à l'Université.

« Ce manuscrit renferme, comme on le sait, « les quatre évangiles traduits par Ulphilas en « langue mésogothique. C'est un in-4° en parchemin violet. Le texte est écrit en lettres « capitales d'argent, et les citations de l'Ancien « Testament en lettres d'or. Les caractères ont « été en partie effacés par le temps; on ne les

« distingue qu'en tournant le livre au jour. Une « colonnade à plein-cintre orne le bas de chaque « page. L'ouvrage est incomplet; il commence « au chapitre v de saint Mathieu, et finit à saint « Jean, chapitre XIX. Mais c'est le monument le « plus ancien et le plus considérable qui nous « reste de la langue mésogothique. La traduction « fut faite au IVe siècle, et ce manuscrit date du « VIe. J'ai vu à Paris un bibliographe se découvrir la tête et s'incliner respectueusement « devant le Code théodosien, à la vente de la « bibliothèque de Rosny; si jamais ce bibliomane « est venu à Upsal, il a dû se mettre à genoux, « les mains jointes, devant le *Codex argenteus*. »

Tous les divers bâtiments de l'Université sont dominés par le château dont l'architecture est peu remarquable, malgré ses deux tours massives. Au devant est le buste de Gustave Wasa; au pied, s'étend la ville tout entière, vassale rajeunie d'un jeune seigneur.

CHAPITRE XIV

A l'heure actuelle, lorsqu'un voyageur a atteint Upsala et même Stockholm, une visite à Dannemora et à Fahlun est des plus faciles : le chemin de fer vous y conduit en peu de temps. Sans grands frais et au prix d'une ou deux journées, on descend dans les mines de fer de Dannemora, mines très riches et très productives, découvertes au XVe siècle. De là, par la ville de Gefle, le railway mène aux mines plus anciennes — XIVe — siècle de Fahlun, mines de cuivre mélangé d'un peu d'argent, mais trésors un peu plus usés et d'un rapport relativement faible. A Dannemora, il est vrai, nous fussions descendus dans des excavations souvent pavées de glace vive (1); à

(1) Voici la charmante relation que J.-J. Ampère fait de sa descente aux mines de Dannemora, qu'il visitait en 1827 :
« D'Upsal, j'allai visiter la mine de fer de Dannemora. Cette

Fahlun, nous eussions vu couler ces eaux fortement minéralisées qui conservent intacts des cadavres déjà anciens, témoin ce fiancé disparu la veille de ses noces, retrouvé quarante-neuf années après et reconnu alors par celle qui avait dû être sa femme et qui était alors devenue une vieille grand'mère.

« mine ne ressemble à aucune autre. Là, point de puits ténébreux, « de galeries souterraines, mais un large gouffre à ciel ouvert; des « seaux, que fait monter une machine, mise en mouvement par des « chevaux, apportent le minerai à la surface du sol. C'est dans un « de ces seaux qu'on se place pour descendre au fond de la mine. « Le moment où il se détache du bord, où la roue commence à « tourner, la machine à crier, et où l'on se sent flotter au-dessus « de l'abîme, a quelque chose d'effrayant pour l'imagination. On « se voit bientôt entouré de rochers en désordre, jetés les uns sur « les autres, et l'on descend comme par enchantement à travers ce « chaos pittoresque; deux ou trois mineurs à cheval ou à genoux « sur le bord du seau, se tenant à la corde et aux chaînes par les- « quelles il est attaché, l'empêchent de se heurter contre les sail- « lies de rochers qu'il rencontre en son chemin. Bientôt on com- « mence à distinguer les hommes qui travaillent au fond de la mine, « à entendre le bruit du marteau et le chant plaintif des mineurs « On continue à s'abaisser d'un mouvement assez rapide, mais « égal et sans secousse. La corde énorme qui vous porte flotte « au-dessus de votre tête comme un ruban agité par un vent « léger. En la suivant des yeux on la voit s'amincir et « presque disparaître. Il semble que rien ne vous soutienne sur « cette effroyable profondeur. Enfin le seau touche le fond; on le « détache et, à sa place, on en accroche un autre que la machine « enlève à son tour. On ne peut se défendre d'une sorte de fré- « missement qui n'est pas sans charme, en voyant ce seau plein de « minerai faire le même chemin qu'on vient de faire soi-même, « s'amoindrir en s'élevant, de manière à n'être plus qu'un point « quand il arrive au bord. C'est une impression assez étrange que « celle qu'on éprouve en se disant : « Voilà comme je suis venu « voilà comme je m'en irai. »

« Quand vous êtes ainsi arrivé en bas, le spectacle qui s'offre à

Mais le temps commence à devenir précieux pour les voyageurs ; il faut songer au retour et ne plus s'attarder dans les contrées lointaines. Les jours, eux aussi, deviennent plus courts : naguère, le crépuscule durait presque jusqu'au milieu de la nuit et les ténèbres semblaient avoir fui de l'horizon ; maintenant, encore une fois, vers quatre heures du soir, le soleil pâlit et semble voiler sa lumière ; dès cinq heures, quoique

« vous est des plus extraordinaires. Les parois de la mine semblent « de grands murs de fer. En tout temps, le fond est pavé de « glace. En marchant sur cette glace, en contemplant ces grands « murs noirs, je pensais à l'enfer du Dante, quand, levant les « yeux, je vis le bleu doux et pâle du ciel, la lumière d'un beau « jour, et quelques légers nuages qui glissaient au-dessus de ma « tête; alors ce ne fut plus à l'enfer que je songeai. Je me souvins « de ce ravissant *purgatoire,* où le poète entrevoit la couleur si « douce du saphir oriental se fondre dans un air serein.

« Les sensations du voyage que j'avais fait à travers l'espace, « m'avaient plu tellement, que je les voulus renouveler. Je montai « et je redescendis. Par bonheur, midi approchait et on allait faire « jouer la mine. J'entrai avec les mineurs dans la cabane garantie « par un rocher, où ils se mettent à l'abri de l'explosion. Jamais « je n'ai entendu un fracas plus magnifique. Ce fut tout à coup « comme un océan de bruit qui se répandit à travers l'abîme et « sembla le remplir. Je remontai sur-le-champ à travers la fumée « et la poussière soulevées par l'explosion, qui roulaient en nuages « sous mes pieds, au-dessus de ma tête, et augmentaient l'effet « pittoresque des rochers à travers lesquels je m'enlevais. Par « moments, j'étais enveloppé dans des tourbillons; le ciel disparais- « sait; le haut de la corde m'était entièrement caché, et je « demeurais comme sans point d'appui, suspendu entre le ciel et « l'abîme. Enfin je sortis du nuage, je me trouvai avec délices sur « la terre, et j'éprouvai les impressions les plus douces quand, au « bout de quelques moments, ma petite charrette m'emporta rapi- « dement près d'un charmant lac, à travers un joli bois de chênes « et de bouleaux éclairés par le soleil. »

nous ne soyons qu'au milieu de septembre, il me semble que les plus petits jours sont près de nous envahir.

Nous sacrifions la visite des mines suédoises, visite intéressante, puisque l'exploitation minière de la Suède est une des principales richesses du royaume, mais visite facilement omise par le simple touriste : les entrailles de la terre, en effet, se ressemblent souvent et, lorsqu'on a déjà plusieurs fois parcouru les galeries obscures creusées au-dessous du sol, lorsqu'on a plusieurs fois été suspendu au-dessus de l'abîme dans la nacelle du mineur, ou qu'on est descendu par les plateaux échelonnés du monte-homme, on ne conserve plus le désir aussi grand de ces noires excursions (1). Nous nous tournons vers le Sud.

(1) On nous permettra de raconter ici une descente faite, en une autre contrée, dans les profondeurs de la terre et même, on peut le dire, sous les flots de l'océan. Certaines particularités nous feront pardonner cette digression.

C'était dans le pays de Cornouailles, cette contrée si riche de la vieille Angleterre, tout près du cap qu'on a nommé Finistère et qui forme, avec notre Finistère breton, les deux portes du détroit de la Manche. Nous ne voulions pas quitter la petite ville de Penzance sans visiter une des plus célèbres parmi les mines de la région, la mine de Botallach creusée tout au bord de la mer et dont quelques galeries laissent entendre à l'oreille du travailleur tantôt le murmure, tantôt la voix courroucée des vagues de l'Océan, tellement est mince la couche heureusement dure et imperméable qui les sépare du fond des flots.

Nous quittons, par une sombre matinée d'automne, la ville de

Nous ne revenons cependant pas directement à Stockholm ; et, quittant la voie ferrée dès la seconde station, celle de Knifsta, nous nous dirigeons vers le château de Skockloster.

Penzance, et bientôt nous arrivons au village de Saint-Just. La mine de Botallach n'en est qu'à deux ou trois milles : aussi nous allons de suite aux informations et commandons notre déjeuner, déjeuner dont nous sentons presque déjà le besoin et auquel nous nous proposons de faire grand honneur. Mais on répond mal à notre double désir : pour ce qui est de la visite que nous voulons faire, on nous engage à nous adresser au directeur, mais en nous prévenant que, depuis quelque temps, on ne permet plus aux voyageurs de visiter les travaux, ce qui nous rend fort perplexes ; quant au repas, on s'en occupera seulement à notre retour. Pourquoi?..... nous ne le comprendrons que trop dans quelque temps.

A notre arrivée à Botallach, nous sommes introduits auprès du directeur, et il nous confirme ce que l'on nous a dit au sujet de la défense d'introduire des étrangers dans la mine. Mais le nom d'une des autorités industrielles françaises, dont nous croyons pouvoir nous servir comme de recommandation, nous aplanit les voies et écarte les difficultés. M. le directeur nous fera accompagner par son fils dans notre excursion souterraine.

Aussitôt nous procédons à notre transformation : pantalons, habits de toile forte, chapeau en tôle vernie et, collé au-devant de ce couvre-chef par un peu de terre glaise, un bout de chandelle pour éclairer la descente. Ce lumignon parfois s'éteint, souvent tombe et se perd, sauf à être remplacé ; la plupart du temps, pour les inexpérimentés, il sert à brûler la main accrochée aux barreaux supérieurs des échelles.

Ainsi équipés, nous nous acheminons vers l'entrée des enfers. Cet orifice s'ouvre sur une falaise coupée à pic et qui forme des ravins du plus haut pittoresque ; la longue cheminée de la machine semble un phare destiné à sauvegarder les navires. Le pittoresque uni à l'industrie est chose rare et on doit l'apprécier lorsque cela se rencontre. Ici, il a fallu beaucoup d'audace pour creuser le roc aussi près des tourmentes de l'Océan et, s'il est vrai que parfois on ait entendu des galeries intérieures les cris des naufragés et que le bruit des galets roulant sur la tête des mineurs les ait effrayés au point de leur faire prendre la fuite, on peut penser quelle a été la hardiesse du premier ingénieur de l'exploitation.

Mais il ne s'agit plus de considérer le paysage : voici, sous un

La route est belle; la campagne ondule, fraîche et boisée; un beau temps d'automne répand sur

auvent, le trou béant et la première échelle. A Botallach, il n'y a ni galeries inclinées aboutissant à la lumière du jour, ni monte-homme ou *men-gine*, ni nacelle suspendue; il faut descendre par de longues échelles en fer, étroites, verticales et glissantes. Des planchers, étroits aussi, séparent chaque échelle et permettent un peu de repos; et il en est besoin, car nous devons ainsi dévaler près de cinq cents mètres, quatre ou cinq fois la hauteur qui sépare le plateau de Fourvière de la Saône.

Nous nous y mettons sans trop réfléchir, songeant seulement à bien nous tenir aux barreaux; mais, après quelques échelles, nous commençons à trouver long ce voyage souterrain et nous évitons de penser au retour, car c'est par là qu'il faudra inévitablement repasser pour revoir la lumière du jour; c'est par là que descendent tous les ouvriers de la mine, perdant ainsi chaque fois le meilleur de leur temps et de leurs forces.

De distance en distance, nous croisons quelques travailleurs qui se rangent sur des plateaux pour nous laisser passer. Tout à côté de l'échelle, le tuyau d'épuisement de la mine, qui, parfois, par de larges fissures, vous inonde à l'improviste; à côté aussi, la tige qui réunit la pompe à la machine extérieure et qui, avec une monotone alternative, monte et descend tour à tour, ce qui finit par fasciner les yeux et vous aider à croire qne vous ne bougez pas de place.

Nous outrepassons cependant quelques galeries abandonnées et touchons au fond de l'abîme. M. James, notre aimable et savant guide, nous fait parcourir les divers côtés de l'exploitation, nous montre les filons de cuivre, ceux d'étain auxquels est mélangée une quantité notable d'arsenic. Nous allons ainsi, sous la mer, jusqu'à 360 mètres du rivage, à ce que l'on nous assure. Parfois il faut se serrer pour trouver passage entre les éboulis, souvent l'on doit se baisser et heurter de la tête les rochers qui surplombent, ce qui fait grandement apprécier le chapeau de tôle.

Nous visitons plusieurs chantiers et assistons même au repas des mineurs. Ces pauvres gens, qui font un si pénible travail, ne mangent qu'un peu de pain et ne boivent que du thé étendu de beaucoup d'eau. Ils nous font goûter de cette boisson, et il faut avouer que, tombant dans des estomacs vides, elle y développe à merveille un appétit féroce. Quelle heure peut-il être?..... Nous avons laissé en haut tout moyen de le constater : aussi parlons-nous du retour.

Mais quelle dure ascension! A plusieurs reprises, je perdais presque courage, et il a fallu bien des fois se reposer en route. On

toute la nature une douce sérénité tempérée de mélancolie. Une seule chose manque à nos jouissances, un déjeuner dans l'estomac. Une bonne vieille femme consent à nous servir un peu de café et nous lui donnons en retour un rixdaler; elle ne sait comment nous remercier: génu-

a beau compter les échelles déjà remontées, on approche bien lentement du chiffre 52 qui en est le total. De plus, les plateaux intermédiaires ne permettent pas de voir de loin la lumière grossissante du jour, ce qui serait une consolation.

Au bout d'une heure et demie ou deux heures cependant, nous finissons notre pénible et monotone ascension. De retour à la maison de M. le directeur, nous y trouvons une affable hospitalité, un bain de pieds pour nous délasser, des grogs au wisky national servis dans l'aiguière d'argent qui en a versé au prince de Galles et aussi au duc d'Aumale, lorsqu'ils sont venus visiter la mine de Botallach.

Il est près de trois heures; nous prenons congé de notre complaisant cicérone, l'engageant à venir partager à l'hôtel de Saint-Just le déjeuner qui doit nous y attendre. Il nous fait visiter, avant de quitter son usine, les ateliers où d'énormes marteaux, frappant à coups redoublés, séparent le minerai de la pierre brute. Ces immenses machines, dont les hautes cheminées vomissent la flamme et la fumée, ces roues gigantesques qui tournent dans l'air, ces constructions qui se dressent au bord de rochers à pic que battent les flots toujours remuants de l'Atlantique, le vaste horizon de la mer aperçu à travers ces murailles noircies, offrent au regard un spectacle des plus singuliers.

Si la visite de Botallach n'a pas les charmes de la fameuse grotte d'Adelsberg, des salines de Berghtesgaden, de Hallein et de Wielivzka; si on n'y trouve ni chemin de fer, ni salle de bal, ni lac illuminé, on y peut juger davantage de l'audace de l'industrie et de la pénible condition des travailleurs de Cornouailles.

Avant de rentrer, nous voulons encore monter au cap Cornwall tout rapproché, et voir de là le cap Finistère et les îles Scilly. Nous comprenons alors un peu tard pourquoi notre hôtesse s'était refusée à préparer pour dix heures un déjeuner que nous ne prenons qu'à quatre heures, mais auquel nous faisons un honneur enthousiaste.

flexions, serrements de mains, volubilité de paroles, rien ne manque à sa gratitude expansive.

Au bout de quelque temps de marche, nous arrivons au bord du lac Mœlar dont le bras septentrional est assez étroit et semble une large rivière. En face de nous se dresse, sur l'autre rive, le château de Skockloster. Sa large façade, enserrée aux angles dans de belles tours et dominée par une coupole recouverte de cuivre, offre un coup d'œil imposant et riche. Les noires forêts de sapins font ressortir la blancheur des murailles, comme un cadre d'ébène donne du relief à un tableau aux vives couleurs. L'eau du Mœlar reflète, en les poétisant encore, les étages, les toitures, les ailes de cette habitation princière. Lorsqu'on la voit dorée des feux du soleil levant, par ces jours d'été si beaux dans les régions du Nord, Skokloster doit paraître au voyageur comme un rêve des *Mille et une Nuits* et un palais féerique et enchanté.

Autrefois un monastère de religieuses s'était élevé sur ces rivages : le couvent de la Forêt. Pendant plusieurs siècles, il fut florissant et les vertus monacales de ces femmes imitaient celles de sainte Brigitte et de sainte Catherine de Suède.

Lorsque le vent de la Réforme eut soufflé sur les têtes couronnées du Nord et les eut entraînées dans la tourmente, la sécularisation de Skokloster suivit celle de beaucoup d'autres refuges. Charles IX donna le monastère et ses biens à son capitaine Herman Wrangel, qui se bâtit une modeste demeure près de l'ancienne église. Son fils, Charles-Gustave Wrangel, au retour de la guerre de Trente Ans, demanda au vieil Herman la permission de remplacer par un palais la simple maison paternelle. On raconte que l'austère soldat lui répondit par un soufflet; mais l'humble soumission du fils, vainqueur lui-même de nombreux ennemis et triomphant de son ressentiment en cette circonstance — chose plus difficile encore — l'humilité de Charles, qui baisa aussitôt la main qui le frappait, changea les idées du vieillard, arracha l'autorisation demandée et le Skokloster actuel fut bâti.

Charles Wrangel n'en jouit pas longtemps; la guerre lui en enleva le loisir : ses cinq fils moururent avant lui, et Skokloster passa à la famille Brahé dont un membre était devenu le gendre de Charles-Gustave de Wrangel.

L'intérieur du château est plein de richesses : le somptueux vestibule est orné de huit colonnes

en marbre blanc d'Italie : ce fut un cadeau de la reine Christine. Elles furent apportées à grands frais et sont chose précieuse dans un pays si éloigné de leur lieu d'origine. Les plafonds sont chargés de peintures; les murs, de vieilles tapisseries. Charles Wrangel d'abord, les Brahé ensuite ont réuni, dans cette résidence septentrionale, un musée considérable d'armes scandinaves et surtout de souvenirs de la guerre de Trente Ans. Mais ce ne sont pas seulement les armures qui sont collectionnées ici; la bibliothèque est pleine de volumes rares, de manuscrits de grand prix, d'autographes précieux pour l'histoire. Les portraits historiques sont nombreux.

La vieille chapelle ogivale seule a été conservée de l'époque du monastère, comme un témoin de l'ancienne vie religieuse du pays; elle renferme les tombes de Herman et de Charles Wrangel.

Skokloster est, sans aucun doute, la dernière somptueuse maison seigneuriale du côté du Nord: c'est l'avant-garde de l'ancienne féodalité comme de la civilisation des siècles écoulés. A ce point de vue, c'est une des plus intéressantes résidences et un des centres historiques de la Suède tout entière.

Non loin, d'ailleurs, est Sigtuna qui fait remonter encore bien plus haut dans les annales suédoises. C'était, comme on sait, la capitale primitive de cette partie de la Scandinavie; ville importante dont les murs, dit-on, avaient six lieues de circonférence. Elle a si bien cédé le sceptre à Upsala d'abord, puis à Stockholm, qu'elle n'est plus qu'une petite bourgade de quelques centaines d'habitants, mais qui montre avec orgueil les ruines de quatre églises, témoignage de sa splendeur passée. Les capitales meurent comme les hommes; les dépouilles des unes enrichissent leurs heureuses rivales : les portes d'argent de Sigtuna parent, assure-t-on, une des églises russes de Nijni. La puissance, la grandeur humaine n'a qu'un temps, et toutes les ruines illustres ne remontent pas à Ninive et à Babylone. Mais l'histoire qui n'a conservé les noms que d'un nombre relativement petit de grands hommes, a laissé dans l'oubli bien des villes autrefois célèbres : peu de pays, par le fait de l'instabilité de la gloire humaine, ont une page écrite dans les annales du monde.

CHAPITRE XV

Nous ne revenons à Stockholm que pour un ou deux jours, le temps de savourer encore le charme de cette civilisation septentrionale. Nous sentons bien au cœur un vif désir d'échapper à la nécessité du retour par la tangente : certain de nous s'informait quel jour partait un paquebot pour Saint-Pétersbourg et combien d'heures il fallait pour exécuter cette traversée ; mais le parti de la sagesse l'emporta et nous remîmes à l'année suivante le voyage dans le pays des tzars, aux rives tartares du Volga, au pays des coupoles bleues et dorées. Il eût fallu cette fois prolonger trop notre excursion de vacances.

Nous parcourons encore les artères liquides de la capitale suédoise, nous allons encore goûter la douceur des soirées dans les jardins publics où la musique attire toujours les mélomanes citadins,

à Blanch'café, à Berns salon. Puis un matin, tristes comme l'enfant lorsqu'il quitte les prairies et les fleurs pour l'enceinte austère du collège, les vacances pour les classes, nous montons en chemin de fer et nous nous éloignons à toute vapeur de Stockholm et du lac Mœlar.

Les trajets sont longs en Suède et nous avons, cette fois, à traverser de nouveau toute la presqu'île de l'est à l'ouest. Les environs de la capitale, que sillonne d'abord la voie ferrée, sont charmants à l'œil, on ne peut en arracher ses regards : toujours cette nature verdoyante mêlant aux tendres prairies les austères et noires forêts de sapins ; des lacs innombrables, salés ou d'eau douce, égayant et variant les paysages par leurs reflets de lapis-lazuli; — orsque Dieu, dit le proverbe, fit le partage des terres et des eaux, il oublia le pays de Sœdermanie. — Leurs bords sont peuplés de villas, de châteaux, de maisons de plaisance ; des villages, toujours plus nombreux près des capitales, de petites villes animent ces tableaux déjà si variés et si séduisants.

Mais bientôt nous nous éloignons, et les campagnes deviennent moins accidentées et aussi moins peuplées. Nous passons près de Katrinsholm,

d'où part la grande ligne du Sud qui nous mènerait bientôt en face du Danemark ; mais nous ne voulons pas si vite dire adieu à l'intéressante Suède. Quelques heures après, nous reprenons, pour quelques milles et jusqu'à Laxo, la route que nous avons suivie avant d'arriver à Œrebro. C'est là l'ancienne Néricie dont était princesse sainte Brigitte. Au sud, sur les bords du lac Wettern, est situé Alvastra, où se retira Brigitte après la mort de son époux, et où elle eut une grande partie de ses révélations. Là était le monastère célèbre de Sainte-Marie, fondé par Alfild, femme du roi Swerker. — Swerker Ier ainsi que Charles VII, Swerker II et Jean Ier y ont été inhumés. — On en voit encore les belles ruines : les restes des trois nefs et les pignons de la façade et de l'abside percés de larges fenêtres et de rosaces gracieuses.

Non loin est Valdstena, où étaient le couvent fondé par sainte Brigitte et l'église qui lui fut dédiée dès la dixième année qui suivit sa mort. Sainte Catherine de Suède, sa fille, y rapporta triomphalement ses restes, et le concours des populations y vint bien vite honorer cette sainte nationale si grande dans son humilité.

Étonnante vie que celle de sainte Brigitte, simple femme et cependant envoyée de Dieu pour réformer les mœurs de la cour royale ! « mariée, et cependant devenue l'épouse choi- « sie du Seigneur qui lui donna une jeune « vierge, sainte Agnès, pour spéciale patronne ; « elle ne s'était jamais occupée de sciences ni « d'études, et pourtant sa sagesse, sa science « profonde, même dans le domaine de la « théologie, illuminent le monde entier ! Elle « est religieuse et ne vit jamais dans un cou- « vent ; elle est fondatrice d'un nouvel ordre « dans l'Église et ne porte pas un seul jour « l'habit de cet ordre. (1)

Ni la race princière de Brigitte, ni les miracles qu'opéraient ses reliques, ni la vénération publique, ni les tombes qui étaient venues s'abriter à l'ombre de la sainte, ne purent préserver le vieux monastère de Walstena de la profanation des réformateurs. Maintenant un hospice d'aliénés occupe la place des anciennes religieuses ; la prière de la sagesse a été remplacée par les propos insensés de pauvres fous.

(1) *Vie de Sainte Brigitte de Suède,* **d'après les documents authentiques.**

Pour nous, nous sommes transportés rapidement entre les deux mers intérieures de la Suède, les lacs Wettern et Wennern (1). Bientôt nous stoppons quelques instants à Falkœping. Auprès de cette ville fut livrée, en 1380, une célèbre bataille qui fit perdre, au profit de Marguerite de Danemark, le trône à Albert de Suède, bataille dont l'Union de Calmar fut la conséquence.

A Hæreljunga nous changeons de direction et, abandonnant notre marche au Sud, nous remontons au Nord-Ouest. A bord de nuit, enfin, nous arrivons à Vennersborg, sur les rives du lac Wennern, le plus grand de toute la presqu'île scandinave.

Nous comptions y coucher pour nous délasser

(1) Ces mers intérieures sont parfois sujettes à de fortes tempêtes et la navigation n'y est pas toujours sans danger. Un auteur, M. Philippe Lebas, n'a pas craint de donner sérieusement l'explication suivante ; nous citons textuellement : « Les habitants de « Waldstena prétendent que très souvent, par le plus beau temps « du monde, le lac Wettern s'agite d'une façon si extraordinaire « et soulève ses vagues avec tant de violence, qu'aucun vaisseau « ne peut y naviguer sans danger. On s'est efforcé pendant très « longtemps de découvrir la cause physique d'un effet si singulier; « après bien des recherches, on est parvenu, dit-on, à découvrir « que ce lac est en communication avec celui de Constance, en Suisse. « Par des observations suivies et réitérées, on a trouvé qu'au même « jour où les eaux du lac Wettern étaient agitées sans aucune cause « apparente, une tempête avait troublé celles du lac de Constance. « D'autres observations, plus concluantes encore, ont contribué à « confirmer les Suédois dans cette croyance, entre autres l'apparition dans l'un des deux lacs de quelques plantes originaires de « l'autre. Du reste, cette opinion est également accréditée en Suisse. »

d'une longue journée en chemin de fer ; notre attente est frustrée : le bateau, que nous devons prendre pour nous rendre à Gœtheborg, doit partir à une heure du matin. Nous dînons à l'hôtel de la ville — Stadtshusett — et allons prendre place sur le *Udde-Holm*, paquebot assez lourd, assez peu gracieux, destiné plutôt au commerce qu'aux voyages de plaisance. L'aménagement n'a rien de luxueux, non plus que les prévenances des matelots envers les passagers. Le temps lui-même n'est pas gai et une pluie fine nous empêcherait de jouir du coup d'œil du lac Wenner, si la nuit sombre n'y suffisait. Aussi ne voyons-nous point la belle position de Vennersborg, placé à la pointe d'une petite île que forment le Vennern, le Gotha-Elf et un autre petit lac. C'est là qu'est le point de départ de toute une flottille de paquebots, soixante, nous dit-on, desservant Stockholm, Gœtheborg, et parcourant les canaux de Dalsland et de Trohlhœtan.

Aussi attendons-nous avec impatience, sur « nos couchettes », le retour du jour. Avec lui reviennent le soleil, la vue, la gaîté, et les quelques inconvénients de la nuit sont promptement oubliés. D'ailleurs, nous arrivons bientôt à Trohlhœtan, une des merveilles de la Scandinavie.

Le lac Vennern, cette mer intérieure de 5,475 kilomètres carrés, est situé à 48 mètres au-dessus du niveau de la mer du Nord, dont il n'est cependant pas éloigné. Peu après sa sortie du Vennern, la Gotha Elf, son déversoir, commence à couler plus rapidement, et une écluse déjà est nécessaire pour rendre la navigation possible. Mais, après deux heures d'une course presque tranquille, la rivière rencontre sur sa route un abîme à franchir. Ce fleuve imposant, car le Gotha Elf est une énorme masse d'eau, le Vennern recevant dans son sein de nombreuses et fortes rivières, ce fleuve semble hésiter à tomber dans le gouffre. Ce n'est plus, comme la chute du Rhin, une seule et même cataracte qui s'élance d'un bond; le Gotha s'éparpille, comme pour chercher une descente moins rapide : il est comme un troupeau indiscipliné qui va à gauche et à droite, bondit, se repose, rebondit encore, se réunit pour se séparer de nouveau, s'élargit, se resserre, finit par se rejoindre. C'est toute une multitude de cascades, les unes plus hautes et plus larges, les autres plus réduites, qui occupent un vaste versant : c'est la chute d'eau la plus considérable de toute l'Europe. Des îles séparent ces cataractes, les unes inabor-

dables et couvertes d'arbres au feuillage sombre, les autres habitées. Un pont élégant mène à celle de Toppœ, où est une grotte très visitée, comme le témoigne la multitude des noms inscrits sur ses parois. Une ville de 3,000 habitants s'est construite auprès; des scieries ont utilisé la force que la nature fournissait si généreusement — on prétend que cette force utilisée pour les usines équivaut à 225,000 chevaux-vapeur, — mais aucune fumée ne dépare ce gracieux paysage, et la sciure de bois, qui parfois se mêle aux ondes écumantes, n'en change point la couleur. Gracieux, en effet, ce paysage de Trohlhœtan : il n'est pas entouré de montagnes hautement pittoresques; certaines chutes célèbres sont plus terrifiantes et plus extraordinaires; aucune n'est plus séduisante, aucun paysage ne se fixe mieux dans le souvenir. Les hôtels coquets et propres, les scieries peintes des couleurs les plus vives, rouge, bleu, avec de larges bordures claires aux toitures, se mêlent à la verdure des rives, à l'azur blanchissant de l'écume : variété, fraîcheur, multiplicité des aspects, rien ne manque au Trollhœttafoss.

Aussi faut-il longtemps pour saisir les divers points de vue du Gotha-Elf, aller dans ses îles,

descendre le long de ses bords; mais le bateau en laisse le loisir, car il ne peut suivre, on le comprend, dans leur course folle, les eaux qui viennent de le porter.

Le Gotha-canal est la plus grande artère de toute la Suède, une artère de 420 kilomètres qui réunit les deux villes importantes qu'on a appelées « les deux poumons du royaume » (1). Depuis longtemps on s'était occupé de rendre possible la navigation entre le Vennern et la mer : la chose était ardue. Déjà, au milieu du siècle dernier, on avait construit quelques écluses dans les rochers; ce ne sont plus que des ruines pittoresques. Au commencement du siècle actuel, on bâtit un ensemble de huit écluses qui servent encore à aider la navigation et à transporter les petits navires, Enfin, de 1836 à 1844, Ericson établit les onze écluses nouvelles qui, réunies aux écluses répandues sur toute la longueur du canal, font un total de 69.

Ici, les écluses sont très profondes et très vastes; elles se succèdent sans interruption, tantôt se profilant en ligne droite comme une immense

(1) En outre, le canal de Dalsland, qui part du Gotha-canal et mène en Norvège, à lui seul a une étendue de 225 kilomètres. il traverse, sur un immense aqueduc construit par Ericson, une imposante cataracte.

avenue; tantôt, au contraire, tournant à angle très aigu, comme le contour d'une route sinueuse : c'est un interminable escalier à marches colossales, un escalier de géants. Les portes des écluses, noires d'humidité constante, tranchent sur la blancheur de la pierre; à côté des cataractes de Trohlhœtan, on dirait une autre cataracte bâtie de main d'homme.

Par ces portes, à ouvertures cachées sous les eaux, les vaisseaux montent et descendent, se croisent dans les bassins, gravissent la montagne ou vont à la mer. Il est surprenant de voir, du bas des chutes, les mâts des navires et les cheminées fumantes des vapeurs paraître sur la hauteur, au milieu des sapins avec lesquels on les confond parfois. En Hollande, on s'étonne de voir les vaisseaux traverser les prairies sur des canaux qui ne paraissent point à l'œil; ici, l'effet est bien plus extraordinaire : c'est au sommet des monts, dans les forêts en pente rapide qu'on voit tout à coup surgir la mâture d'un bâtiment. Rien n'est pittoresque comme cet aspect. Les écluses du Gotha Elf sont le plus grand et le plus hardi travail de ce genre, et la conception comme l'exécution d'une pareille œuvre honorent le peuple suédois.

Au bas des cascades et des écluses, la rivière reprend son cours paisible, comme pour se reposer, émue cependant encore, car, une demi-lieue plus loin il a fallu construire aussi un dernier bassin, celui d'Akersvass, pour faire franchir de nouveaux rapides.

Mais nous voici dans une vallée encaissée, triste et même monotone. Le Gotha court entre deux parois de rochers qui la resserrent; de temps en temps une usine ou un petit village; une cascade, dernier souvenir des grandes chutes et, par conséquent, une ou deux dernières écluses. Le fleuve se divise ensuite en deux bras, exemple peut-être unique au monde d'un delta en pays de montagnes et non au sein des alluvions. Là est la petite ville de Kungelf, autrefois norvégienne, car une des pointes de l'embouchure du Gotha appartenait à cette nation. En face, les ruines du château de Bohus, une des plus grandes ruines de la Suède. Bientôt nous arrivons à Gœtheborg et débarquons sur le quai de cette ville.

L'ancienneté de Gœtheborg — en suédois on prononce Jœteborg; et, en français, Gothembourg — est à peu près la même que celle de Stockholm, c'est-à-dire remonte au XIIIe siècle; mais alors elle

n'était point au même emplacement que la ville actuelle, et son nom était Lœdœse. Le feu détruisit cette première cité et Charles IX la fit reconstruire à la place qu'elle occupe : c'est le vrai fondateur de cette ville. Les Danois la détruisirent, mais elle fut relevée par Gustave-Adolphe. Il y fit venir beaucoup de Hollandais, et on retrouve à Gœteborg les canaux des pays bataves et un certain aspect qui rappelle les Pays-Bas; on y rencontre même la « rue des Hollandais » — Hollœndare-Gatan.

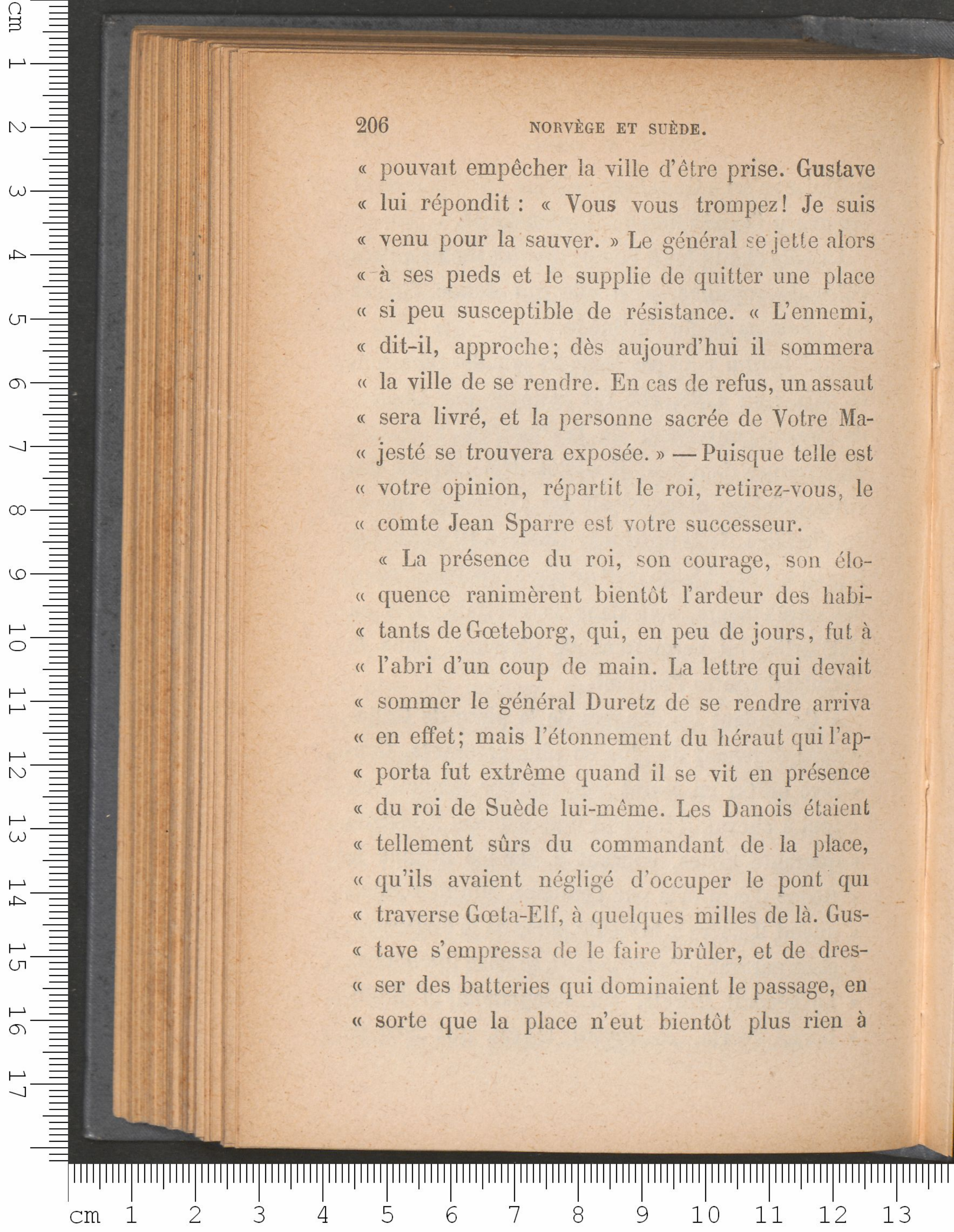
La grande prospérité de cette cité remonte au blocus continental qui la fit devenir un des principaux entrepôts du commerce anglais. Un port vaste, assez profond pour recevoir les bâtiments du plus fort tonnage, un climat tempéré par les derniers flots du Gulf-Stream, une position géographique avantageuse : tout l'avait fait choisir comme intermédiaire entre les pays du Nord et les négociants anglais, auxquels était fermée la plus grande partie de l'Europe. Cette période favorisa beaucoup l'accroissement de Gœteborg; a période contemporaine ne l'a pas moins accrue. Gœteborg est actuellement une ville de 70,000 âmes, qui lutte d'importance avec la capitale et attire la plus grande partie du négoce et de l'industrie

suédoise; c'est à Gœteborg qu'a été principalement organisée l'expédition de Nordenskjold.

La ville étant plus à l'ouest que toutes les autres villes du royaume, c'est elle qui donne l'heure aux chemins de fer de Suède.

Gœteborg n'avait pas toujours joui des douceurs la paix : en 1788, elle fut assiégée par Charles de Hesse, gouverneur de la Norvège, à la tête des troupes danoises; il s'était déjà emparé des villes voisines et menaçait de s'emparer encore du chef-lieu de la province; Gustave III harangue le peuple à Stockholm, sait inspirer l'enthousiasme; des enrôlements, soit dans la capitale, soit en Dalécarlie, lui permettent de s'avancer dans le Vermland contre l'ennemi.

« Cependant les dangers de la place de Gœte-
« borg devenant de plus en plus pressants, Gus-
« tave quitta en secret son quartier général, et,
« seul à cheval, il franchit une distance d'environ
« quarante lieues, courant à chaque instant le
« risque d'être pris par l'ennemi. Minuit sonnait
« quand il arriva à la vieille porte de la forteresse,
« et ne parvint qu'avec peine à se faire introduire.
« Le général Duretz, qui commandait à Gœte-
« borg, s'écria, en voyant le roi, que rien ne



« pouvait empêcher la ville d'être prise. Gustave
« lui répondit : « Vous vous trompez! Je suis
« venu pour la sauver. » Le général se jette alors
« à ses pieds et le supplie de quitter une place
« si peu susceptible de résistance. « L'ennemi,
« dit-il, approche; dès aujourd'hui il sommera
« la ville de se rendre. En cas de refus, un assaut
« sera livré, et la personne sacrée de Votre Ma-
« jesté se trouvera exposée. » — Puisque telle est
« votre opinion, répartit le roi, retirez-vous, le
« comte Jean Sparre est votre successeur.

« La présence du roi, son courage, son élo-
« quence ranimèrent bientôt l'ardeur des habi-
« tants de Gœteborg, qui, en peu de jours, fut à
« l'abri d'un coup de main. La lettre qui devait
« sommer le général Duretz de se rendre arriva
« en effet; mais l'étonnement du héraut qui l'ap-
« porta fut extrême quand il se vit en présence
« du roi de Suède lui-même. Les Danois étaient
« tellement sûrs du commandant de la place,
« qu'ils avaient négligé d'occuper le pont qui
« traverse Gœta-Elf, à quelques milles de là. Gus-
« tave s'empressa de le faire brûler, et de dres-
« ser des batteries qui dominaient le passage, en
« sorte que la place n'eut bientôt plus rien à

« craindre. En même temps, l'intervention de la « diplomatie vint seconder les efforts de Gus- « tave (1). » Moins de deux mois avaient suffi pour faire sortir du royaume toute l'armée ennemie.

L'aspect de Gœteborg n'est pas ordinaire : des rochers s'élèvent au milieu de la ville, entourés de maisons bourgeoises et portant des casernes et des forts; des canaux bordés d'arbres se croisent dans les rues, la campagne environnante semble désolée; mais les constructions, toutes modernes, respirent l'aisance; les hautes cheminées des usines qui répandent leur fumée dans les environs, les mâts des navires qui peuplent le port annoncent la prospérité de la cité.

D'ailleurs, peu de monuments vraiment remarquables. Au centre de la ville est la place de Gustave-Adolphe, sur laquelle passe le principal canal et à proximité de laquelle sont le port et la gare de la voie ferrée. La statue du roi décore le milieu de cette place, statue fondue pour la seconde fois, car le navire qui portait la première échoua entre Hambourg et Gœteborg, près de la pointe d'Heligoland. Des marins s'en emparèrent et en mirent la restitution à un si haut prix qu'on

(1) Philippe Lebas. *La Suède.*

dut renoncer à la racheter. — Elle se trouve actuellement à Brême, sur la place de la cathédrale.

Sur la place Gustave-Adolphe se trouve aussi la Bourse, bâtiment de style Renaissance construit en 1849. Tout auprès est l'Hôtel-de-Ville élevé, au siècle dernier, sur les dessins de Nicolas Tessin; non loin, l'église Sainte-Catherine, une des principales. La petite chapelle catholique Saint-Joseph est plus rapprochée du port et du Gœtha-Elf. Si l'on a visité le muséum où sont réunies peintures, médailles, histoire naturelle, industrie; si l'on a jeté un coup d'œil sur la Domkyrka, peu intéressante église réformée, et sur l'église du faubourg de Haga, on a connu les monuments de Gœteborg. Quelques parcs et jardins publics peuvent occuper un peu plus longtemps le voyageur: le petit Brunnspark, au centre de la ville; le jardin de la société botanique, Trœdgords fœreningens lokal — un nom facile à prononcer et surtout à retenir! — avec serres, cultures variées, restaurant, etc.

CHAPITRE XVI

On ne s'arrête guère à Gœteborg que pour des affaires de négoce. Sa population est fort mêlée de Hollandais et de Juifs. Nous partons donc bientôt, et la voie ferrée nous ramène en quelques heures à Falkœping par une campagne peu accidentée. Là, nous prenons la route du sud et traversons Jœnkœping — la Suède est vraiment le pays des kœping : Jœnkœping, Falkœping, Linkœping, Norrkœping, Nykœping, Kœping tout court, etc. Kœping veut dire marché, ce qui explique tout. — Jœnkœping est admirablement placé à l'extrémité du Vettern, au pied de belles collines et au seuil d'une des plus belles contrées du royaume, toute bosselée de pittoresques montagnes et coupée de jolis lacs. Mais nous n'y descendons point; c'est le vrai retour.

Le train nous emporte jusqu'au soir; nous y

resterions encore plus longtemps, s'il ne s'arrêtait lui-même à la frontière de la province de Smaland, à la petite station d'Elmhult, où force nous est de descendre et de coucher. Le trajet a été long et peu varié. Un brave Suédois a cependant fait ce qu'il a pu pour nous distraire en route, nous donnant grand nombre de renseignements inintelligibles, nous faisant mille politesses incomprises et finissant par nous remercier de lui avoir procuré l'honneur de notre société.

Nous voici maintenant en Scanie, la partie la plus méridionale de la presqu'île scandinave, qui a donné son nom à tout le pays; quelques heures à peine nous séparent du Sund. Mais sur la route, est une des capitales intellectuelles du royaume, Lund, l'Université rivale d'Upsala.

L'Université de Lund fut fondée en 1666, postérieure de beaucoup à celle du Nord; mais son importance est grande à côté de celle de son aînée; l'une et l'autre forment les fleurons de la couronne scientifique de la Suède. L'Université méridionale, elle aussi, est magnifiquement dotée, et rien ne lui manque de ce qui peut aider à l'essor de l'esprit : jardin botanique, collection d'histoire naturelle, bibliothèque importante, trésors de toute sorte.

Les étudiants sont la vie de cette petite ville de 10 à 12,000 âmes, qui autrefois était le *Londinum Gothorum*, une grande cité, dit-on, de 200,000 habitants. Sa belle cathédrale témoigne encore de son ancienne grandeur.

C'est une magnifique basilique fondée au milieu du XII[e] siècle, dans ce beau style roman qui caractérise les monuments des provinces rhénanes, mais qui n'a pu être achevée assez tôt pour ne pas permettre à l'ogive d'influencer la fin de sa construction. Cinq tours la surmontent, et l'abside est entourée, à l'extérieur, d'une gracieuse rangée de colonnettes (1). L'intérieur se signale par un aspect imposant qu'il doit, sans doute, à la surélévation de sa nef principale. Une belle chaire de la fin du XVI[e] siècle orne cette nef, et le chœur, oú il faut monter par de nombreuses marches, domine l'édifice tout entier.

Le grand intérêt de la cathédrale de Lund est dans la crypte qui s'étend sous le transept et le chœur, une des plus vastes cryptes que le moyen âge ait construites — 37 mètres de long sur plus

(1) L'église de Lund est construite presque entièrement en blocs erratiques (*Note* de M. T. Desjardins, architecte, ancien président de l'Académie de Lyon.)

de 10 de large —, 24 colonnes en soutiennent la voûte qu'éclairent de petites mais nombreuses fenêtres; une grande et singulière fontaine y coule constamment; très singulières encore sont des statues qui embrassent une des colonnes de cette chapelle souterraine. Toute une tradition est exprimée par cette curieuse sculpture, tradition qui se rapporte à la construction de l'église elle-même. Voici comment la raconte M. Xavier Marmier, le patient et aimable collectionneur des légendes scandinaves :

« Dans la chapelle souterraine, on aperçoit, d'un côté, un homme embrassant avec force un des piliers; de l'autre, une femme tenant son enfant sur ses genoux et enlaçant une colonne comme pour la renverser. On raconte qu'un géant de la Scanie, nommé Finn, vint trouver saint Laurent et lui dit : « Je te bâtirai une magnifique église, « à la condition que tu sauras mon nom quand « elle sera finie, ou que tu me donneras le soleil, « la lune ou les deux yeux de ta tête. » Le saint accepta. Finn se mit à l'œuvre, et c'était merveille de voir avec quelle habileté il entassait pierre sur pierre. Déjà les murailles étaient achevées, et le saint ne savait pas encore le nom

du géant. Il avait d'abord cru que c'était une chose facile de l'apprendre; mais il eut beau le demander à tous les anges du paradis, à tous les prêtres et à tous les paysans de la Scanie, personne ne put le lui dire. Il commençait à être inquiet, car l'église grandissait chaque jour à vue d'œil. Mais un soir qu'il passait dans la campagne, il aperçut une femme assise sur le seuil d'une maison avec un enfant. L'enfant pleurait, et sa mère lui dit : « Tais-toi, ton père Finn va venir « et il t'apportera le soleil et la lune, ou les deux « yeux de saint Laurent. » Cette fois, le bon saint s'en retourna chez lui tout joyeux. Quelques jours après, le géant vint le sommer de tenir sa promesse. « Allons, Finn, dit saint Laurent, l'église « n'est pas encore finie, plus tard nous verrons. » Quand le malheureux architecte entendit prononcer son nom, il se précipita dans la catacombe, et embrassa un des plus forts piliers pour le renverser; sa femme et son enfant en firent autant, et le saint les changea en pierre. Ils sont restés là suspendus, à leur colonne, et l'église du saint s'est élevée sur leur tête, comme la religion du Christ sur les souches pétrifiées du paganisme. »

Peu après avoir quitté la ville studieuse de

Lund, nous arrivons à Malmœ, la capitale de la Scanie et la troisième cité de toute la Suède. Mais nous ne pouvons nous y arrêter; de loin, seulement, nous jetons un regard sur son vieux château, le Malmœhus. Le bateau nous attend à l'arrivée du chemin de fer, et du vagon nous passons sans répit sur le pont du paquebot qui va mettre le Sund entre la Suède et nous.

Si nous étions tristes lorsque nous quittions la Norvège, à plus forte raison le sommes-nous maintenant que nous disons adieu à la Scandinavie tout entière. Adieu, beaux pays du Nord, évangélisés par saint Olaf et saint Anschaire; patrie de sainte Brigitte et de sainte Catherine! Adieu, pays des fjords et des fjelds, des forêts et des neiges! L'un de vous est la France du Nord, si souvent notre allié et ami; l'autre est la Suisse scandinave, à la porte de la France Baltique, comme l'Helvétie est à nos frontières! Adieu à ces lacs poétiques qui, tantôt s'épanouissent largement, portant la fertilité au sein des campagnes et baignant des villes nombreuses; tantôt s'abritent dans des vallées sinueuses et solitaires, ombragés de sapins ou de rochers à pic! Adieu à ces royaumes que le souffle révolutionnaire ou nihi-

liste n'a pas encore desséchés, à ces peuples qui aiment encore leur roi, à ces paysans tranquilles qui peuvent laisser leur porte ouverte à l'hospitalité! Que ne sont-ils encore catholiques, puisqu'ils ont si bien les vertus du catholicisme! Adieu à cette vie de course en kerret ou en kariole, par ces routes solitaires et au milieu de ces paysages mélancoliques!

Le paquebot ne nous laisse pas attarder sur ces souvenirs et ces tristesses du retour. La mer est houleuse et, seule, la brièveté du trajet nous fait échapper aux étreintes du mal de mer. Mais Malmœ est presque en face de Copenhague et, bientôt après que le navire a quitté la rive, nous apercevons, se dessinant à l'horizon, les flèches en spirale de la capitale danoise.

Nous sommes reçus à bras ouverts au bon petit hôtel Storr, et on ne cesse pas de nous interroger sur notre beau voyage. Mais le repos ne se goûte guère tant qu'on n'est pas rentré au gîte, et nous voulons utiliser les quelques heures que nous devons passer à Kiœbenhawn, pour revoir la ville et aller nous délasser au splendide parc de Dyrehave. C'est, en effet, un lieu de repos suave et d'intime jouissance : rien n'y manque ni les

beaux ombrages et les chênes qui font se ressouvenir du Djurgarden, ni les châteaux élégants, tels que celui de Skodsborg, ni les hôtels ou restaurants, comme ceux de Bellevue et de Fortunen, ni les bains de mer très fréquentés de Klampenborg, ni surtout cette vue inoubliable du Sund, toujours variée, toujours mouvementée et qu'on admirerait indéfiniment.

Un soir, cependant, il faut aussi dire adieu à Copenhague. Notre paquebot est encore *La Freya*, moins rempli de passagers que naguère, mais bien autrement ballotté par la mer qui, cette fois, éprouve les plus solides. Et puis, chose horrible à dire, au-dessus des cabines de premiére classe, le pont est encombré par un troupeau de porcs qui vont sans doute se détailler en saucisses allemandes ou en jambons fumés. Ces malheureux sont très attaqués du mal de mer qu'ils n'ont point connu jusque-là, et ils l'expriment par ces cris plaintifs et énergiques que l'on sait.....

Au matin, nous débarquons à Kiel, et nous ne tardons guère à revoir Hambourg, l'Elbe, le bassin de l'Elster et les jolies campagnes de ses environs.

CHAPITRE XVII

Pour le voyageur qui veut, de Hambourg, gagner la Hollande, deux voies sont à choisir : par la ville de Brême, on peut traverser la Frise et arriver à Groningue, au nord des Pays-Bas; ou bien, descendant plus au Sud, on peut aller rafraîchir dans sa mémoire les souvenirs norvégiens, en parcourant la chaîne du Harz, un diminutif des Alpes scandinaves, comme un écho adouci d'une puissante symphonie.

Brême est encore la ville hanséatique, la ville du moyen âge. Ses vieux remparts, que la cité, en s'accroissant, a dépassés, ont bien disparu; à leur place, une élégante promenade, coupée de bassins sinueux, offre aux enfants comme aux grandes personnes, au lieu d'une défense maintenant inutile, la santé et les saines joies de la verdure et des fleurs; mais le cœur de la ville est toujours

13

le vieux Brême, la ville du Weser et du commerce maritime. On y voit toujours les vieilles maisons à pignons ornementés, les vieilles églises, les vieux bâtiments publics : c'est le Schutting, où se réunit la Chambre de commerce, édifice du XVIe siècle; c'est la cathédrale, à laquelle tous les siècles du moyen âge sont venus ajouter des arceaux ou des ornements; ses caveaux ont la propriété de conserver les cadavres à l'abri de la corruption, comme des témoins divers des diverses époques de la construction du temple ; c'est l'église de Saint-Anschaire, le premier évêque de Brême, l'apôtre du Nord; c'est surtout l'hôtel de ville.

Ce Rathaus est du XVe siècle, sauf une des façades, construite après coup. Ses colonnes massives, ses fenêtres surmontées de hauts pignons très ornementés, ses statues antiques, sa belle salle commune, où est un remarquable escalier en bois sculpté : tout fait de cet hôtel de ville un monument de grand intérêt. Et, comme pour concentrer l'admiration dans ce quartier qu'illustrent déjà la cathédrale et l'église Notre-Dame, on a construit naguère, dans un beau style gothique à colonnes trapues et dans de nobles proportions,

l'édifice qui renferme la salle de la Bourse. Sur la place, s'élève la statue colossale de Roland.

Il peut paraître étonnant de trouver ici le fameux paladin, le héros de Roncevaux : la Brèche de Roland, le Pas de Roland sont loin de Brême ; mais la gloire de ce preux, peu connu cependant de l'histoire, a volé de tous côtés ; on trouve sa mémoire aussi vive en Italie qu'en France et sur les bords du Rhin — Rolandseck ; — et il ne faut pas oublier que Charlemagne est un monarque de l'Allemagne aussi bien que de la Gaule, et qu'une de ses villes affectionnées, Hildesheim, n'est pas éloignée de ces régions.

Dans les sous-sols de l'hôtel de ville sont les caves — Rathauskeller — où sont alignés, au-dessous de fresques nombreuses, les foudres qui contiennent le fameux vin de la Rose, qui remonte à 1624, et celui des dix apôtres. On en sert à qui veut le payer, car c'est un restaurant que le Rathauskeller, et même une bouteille ne coûte pas des sommes folles ; mais, il faut le dire, à mesure que l'on prend dans le tonneau une certaine quantité du précieux liquide, on le remplace par une quantité égale d'une boisson analogue, mais plus moderne ; ce qui n'empêche

pas de dire toujours que le vin qu'on vous sert est de 1624. . . . .

. . . .

Néanmoins, si la vieille ville hanséatique, si la cité de Brême est intéressante, le reste de la route qui la sépare de Groningue et de la Hollande offre peu de variété et attire médiocrement le voyageur. Toujours de grandes plaines sans aucun pittoresque, des villages et petites villes qui, sauf Oldenbourg, et encore! arrêtent peu le visiteur ; de longs espaces à parcourir.

Tout autre est le trajet qui, passant plus au Sud, parcourt les villes du Brunswick et de la Westphalie, et touche aux montagnes du Harz.

Le Harz, ces montagnes de la science, de la nature et de la légende; le Brocken, ce plateau célèbre des sorcières, où ont transporté leurs lecteurs ou leurs auditeurs tous ceux qui ont exploité le *Faust* de Gœthe !

D'ailleurs, nous l'avons dit, pour qui vient de la Scandinavie et aime les montagnes, il est précieux de trouver sur le chemin du retour autre chose que des plaines, et de se retremper, avant de quitter le sac du voyageur, au parfum des forêts et aux vastes horizons des sommets.

Aussi, quoique le lecteur indulgent, qui m'a accompagné jusqu'ici, soit déjà, à notre suite, sorti de la péninsule scandinave, je lui demande la permission de le guider encore dans une partie du Harzgebirge, le dernier groupe orographique qui précède la chaîne puissante des fjelds norvégiens. A ce titre, c'est une espèce de complément de notre voyage au nord de l'Europe.

Magdebourg, à qui vient du Nord ou du Nord-Est, de Hambourg ou de Berlin, est un execllent point de départ pour visiter ces montagnes. Magdebourg est une des grandes villes que l'Elbe arrose de ses flots et au négoce desquelles il prête sa route mouvante. Mais il n'est plus la jolie et coquette rivière de la Suisse saxonne, il n'est pas non plus le grand fleuve hérissé de mâts et de navires qui sert de port à Hambourg. L'ancienne cité du roi Othon, cette cité si agitée par le protestantisme, si ravagée par Tilly, offre maintenant l'aspect paisible d'une ville bourgeoise et commerçante. Ses remparts sont devenus une charmante promenade qui domine le fleuve, et là où les défenseurs des murailles cherchaient à affaiblir l'assiégeant en semant la mort dans ses rangs, de tranquilles citadins se promènent

ou des enfants prennent leurs joyeux ébats. Cependant Magdebourg n'a pas oublié l'empereur Othon, et un joli petit monument lui a été élevé sur une de ses places.

L'intérêt de la ville, pourtant, est tout entier dans deux beaux cloîtres et dans sa grande cathédrale. Un beau cloître roman, en effet, à belles arcatures et à beau kiosque de fontaine, que celui qui avoisinait la *Liebefrauenkirche;* il est actuellement enclavé dans les bâtiments d'un pensionnat ; mais un professeur, témoin de nos recherches, vient nous en faire gracieusement les honneurs. Un splendide cloître aussi que celui de la cathédrale, à arcades mi-romanes mi-ogivales ; cloître plus vaste que le précédent, plus orné aussi et nanti d'une belle salle capitulaire livrée actuellement à la poussière d'un dépôt d'archives.

La cathédrale est néanmoins la vraie merveille de Magdebourg, merveille d'architecture du moyen âge, respectée et conservée par les temps modernes. Les deux flèches qui surmontent le portail sont un peu trop courtes, il est vrai, et les clochers qui les portent, un peu trop dépourvus d'ornements ; mais le centre de la façade et son

élégant pignon ajouré, mais les arcatures qui décorent l'extérieur de l'abside, mais le portail septentrional avec son porche profond, son tympan sculpté représentant la mort de la sainte Vierge et accosté des vierges sages et des vierges folles, qui portent entre leurs mains les lampes droites ou renversées, tout l'extérieur du *Dom* signale la grande œuvre des temps passés.

L'intérieur, malgré la nudité actuelle, est encore bien plus remarquable que le dehors. Autour du chœur, qui remonte au moins aux dernières années du XII[e] siècle, court un vaste déambulatoire soutenu par de larges nervures cylindriques; au-dessus, une grande tribune s'ouvre sur l'église, par des arcades très espacées; entre ces arceaux, de colossales statues de pierre, dont quelques-unes ont été sculptées au X[e] siècle. La nef offre cette particularité que chaque arceau, arceau presque sans moulures, est surmonté de deux longues et larges verrières, disposition assez rare dans les églises ogivales. Dans le chœur, que clôt un magnifique jubé faisant une saillie profonde à son axe, dans le chœur est la tombe d'Othon le Grand, un simple marbre; et derrière l'autel, le mausolée de son épouse Édith, mausolée évidemment de

beaucoup postérieur et orné de mille détails d'architecture.

Le soir, le chemin de fer nous dépose à la gare d'Halberstadt, gare fort éloignée de la ville, ce qui, en tout pays, n'est que trop fréquent. Là, nous sommes au seuil du Harz.

La jolie petite ville qu'Halberstadt! pleine de monuments, d'églises, de maisons historiées! Et comme fond à ce tableau architectonique, à son horizon s'estompe dans la brume le rideau verdoyant des montagnes!...

Des clochers nombreux hérissent Halberstadt; les uns, comme les deux flèches de la Martinikirche, sont élancés et reliés, au sommet des tours, par une galerie de passage; d'autres, ainsi que les quatre tours de la Liebefrauenkirche, sont plus massifs et rappellent, par leurs toits retombant en longs losanges sur les angles des murailles, les clochers de Cologne et de l'architecture rhénane; les tours de la cathédrale, austères au bas de la construction au point de ne laisser qu'une seule porte d'entrée dans la vaste basilique, remplaçant les autres par de simples arcatures à plein cintre, s'élancent avec le charme le plus heureux de

l'ogive et dominent de haut tous les autres monuments de la cité.

Et c'est une admirable cathédrale que celle-ci. Vaste, à nobles proportions, svelte, remplie encore d'ornements nombreux : statues colossales aux colonnes, jubé tout à jour au-devant du chœur, joli buffet d'orgues, déambulatoire enrichi de sculptures et de gracieuses chapelles, stalles artistiquement fouillées près du sanctuaire, verrières et roses du plus grand effet, mobilier précieux, lustres et candélabres anciens, etc. Il n'y manque que ce respect et ce recueillement que la Présence réelle ajoute, pour les catholiques, à la noblesse des plus belles églises, et sans laquelle les plus beaux monuments religieux ne sont guère qu'une curiosité artistique. En dehors, un magnifique cloître ogival témoigne de l'ancien service de ce monument.

La place qui s'étend devant ce splendide édifice, a conservé intact son ancien aspect. D'un côté, les deux belles flèches dont nous avons parlé; à l'autre extrémité, les quatre tours romanes de l'église de Notre-Dame — l'intérieur, très ancien, est peu orné; un plafond en bois y remplace la voûte; un cloître assez primitif est adossé à l'édi-

fice; — sur les côtés de la place, un coquet hôtel de ville avec tourelles en encorbellement, pignons aigus et fenêtres en croisées; puis d'autres maisons vieilles et curieuses : une vraie place moyen âge. On s'étonne de n'y point rencontrer de chevaliers en heaume et cuirasse.

Mais les montagnes nous sollicitent et nous font quitter Halberstadt. Un embranchement de la voie ferrée nous rapproche des pentes et nous mène, par les vallées élargies où se déversent les eaux du Harz, jusqu'à l'entrée des vallons étroits qui pénètrent dans le sein de la chaîne.

Là se trouve, au bout de la voie ferrée, la petite ville de Thale, grand rendez-vous de ceux qu'attire la partie orientale du Harz. Nombreuse affluence, en effet, au débarquer; les hôtels, nombreux aussi, cherchent à allécher le voyageur indécis; les boutiques d'objets en bois ouvragé offrent leur marchandise; les promeneurs considèrent les nouveaux arrivants. Mais nous nous mettons de suite en marche et entrons dans la vallée de la Bode, une des plus attractives de tout ce groupe de montagnes.

On ne doit cependant pas s'attendre à trouver ici les formidables escarpements de la Suisse, les

glaciers, les lacs, les grandes cascades; mais dans cette partie du Harz sont accumulés à plaisir les abrupts verdoyants, les plus gracieux contours de vallée, les escarpements rapides et ombragés tout à la fois. La teinte des granits roses, qui percent les forêts par des dents aiguës et nombreuses, se mêle au feuillage des hêtres et des chênes parsemés, sans en être trop assombris, de noirs sapins : c'est une teinte chaude qui, pour être à cette latitude septentrionale, n'en est que plus charmante. S'il n'y a pas ici les excentricités naturelles de la Suisse saxonne, le Prebischthor et la Bastei, si on n'y trouve pas l'Annathal de la Thuringe, ce val profond qui n'a guère qu'un mètre de largeur, et où l'on ne peut passer deux de front, il y a de ce côté de l'Unter-Harz, comme nulle part ailleurs, charme et fraîcheur. On comprend que les Berlinois, lassés de leurs plaines sablonneuses et stériles, accourent ici pour jouir de l'ombre et de la verdure.

Dès qu'on a outrepassé les derniers hôtels de Thale, on entre dans la vallée, et de suite, à droite et à gauche, de hautes parois rocheuses, placées en sentinelle, portent des constructions de plaisance qui attendent le voyageur et, au besoin, lui font

signe de loin à l'aide de coups de canon ou de pistolet ébranlant les échos. A droite, la Rosstrape, où nous irons bientôt; à gauche, l'Hexentanzplatz — place de la danse des sorcières — un nom bien digne du Harz, — au-dessus d'un rocher de granit qui plonge à pic jusque dans la rivière.

Le pittoresque abonde dans ces parages; le chemin va le chercher tantôt d'un côté de la Bode, tantôt de l'autre. C'est le pont de la Jeune-Fille, c'est le pont du Diable — il ne peut y avoir une région montagneuse ni un torrent furieux sans pont du diable, et puisqu'il y a des sorcières par ici, il y faut bien leur maître. — Vers le milieu de la course, un sentier se sépare du chemin et conduit sur la pointe d'un roc escarpé qui domine la Bodekessel, la chaudière de la Bode, où les eaux bouillonnent dans un bassin de granit, comme sous l'action d'une fournaise souterraine.

Bientôt on voit, à un des nombreux détours de la rivière, le paysage s'adoucir et s'agrandir en même temps : trois vallées semblent s'être donné rendez-vous ici, trois vallées qui luttent entre elles de grâce et de charme. La Bode paraît s'at-

tarder à contempler ces lieux et ralentit son cours: et, pour que le voyageur puisse aussi assister à son aise à ce rendez-vous champêtre, quelques maisons propres et avenantes — hôtels, boutiques et usines — se sont établies sur un ressaut de rocher : le touriste est heureux d'en profiter, nous en savons quelque chose, en dînant en plein air, sans cesser d'admirer cette belle nature.

C'est là le confluent de la Bode et de la Lupbode, et le petit village de Treseburg. La Lupbode vient du Sud, par une région qui semble plus sauvage et plus sombre, et débouche en face de la vallée que nous venons de suivre; la Bode, elle, tourne sur elle-même, et son cours supérieur et inférieur ne sont séparés que par une mince paroi de rocher. Aussi, sur la route qui nous mène vers la Rosstrape et commence par remonter cette paroi dont nous venons de suivre le bas, a-t-on creusé un étroit tunnel. Nous nous y engageons et arrivons au plus joli panorama de verdure qui se puisse imaginer. C'est la Bode supérieure et la riche vallée où elle serpente à plaisir; les forêts encadrent les prairies et couronnent les sommets; au fond, les montagnes s'élèvent et forment les arrière-plans du tableau. On contemple ce spec-

tacle de deux terrasses pittoresques : c'est le Wilhelmsblick — le coup d'œil de Guillaume.

La route s'éloigne ensuite de la vallée et, à travers les forêts, continue à monter doucement. Nous laissons à gauche le chemin de Blankenburg, et bientôt arrivons à l'hôtel de la Rosstrape. La terrasse qui s'étend au-devant est pleine de touristes ; une pauvre harpiste accompagne une chanteuse non moins misérable, pour gagner quelques pfennigs ; mais ni la musique, ni le concours de voyageurs ne peuvent distraire de la vue qui s'étale à vos pieds. En arrière, ce sont les montagnes et leurs divers plans ; en avant, on plonge sans transition aucune sur la plaine qui se déroule à l'infini : on suit, comme sur une carte, le chemin de fer, les rivières, les routes ; on reconnaît les villages et les villes. Ce qui étonne dans ce panorama, c'est l'absence complète de premier plan, le passage brusque des monts aux plaines : on plonge sur Thale et sur les pays plats sans intermédiaire.

Mais ce n'est pas là la Rosstrape même ; il faut revenir sur la vallée de la Bode : elle est tout près. Une arête de rochers, arête étroite, où l'on parvient en suivant un sentier bordé de pentes rapides, se

termine en une pointe aiguë entourée de tous côtés par l'abîme. De ce point aussi la vue est très belle, non plus sur les pays lointains, mais sur la vallée sauvage, la Bode écumeuse, le pont du Diable, l'Hexentanzplatz qui se dresse en face, Treseburg qui se devine au fond. La poudre fait retentir les échos, des paysannes vous persuadent d'orner votre chapeau de couronnes de chêne, tout comme les anciens Romains.

C'est une légende du moyen âge qui a nommé la Rosstrape — le pas du cheval. — Une princesse était poursuivie par un géant. Cherchant à lui échapper au galop de son cheval, elle s'engage imprudemment sur l'arête rocheuse et arrive à la pointe extrême, où le précipice abrupt l'entoure partout. Pressée cependant par l'approche de son odieux persécuteur, elle aiguillonne son coursier, et d'un formidable élan tente de franchir la vallée. Le géant veut aussi faire le saut merveilleux, mais la force lui manque, et il va se broyer au fond du ravin ou se noyer dans la Bode. En est-il de même de la princesse, ou arrive-t-elle saine et sauve sur les rochers de l'Hexentanzplatz? C'est ce que la légende ne nous a pas dit; ce que peut-être d'autres y auront découvert. Pour preuve de la

véracité de ce récit, on montre, sur le rocher même, la prétendue empreinte d'un pied de cheval; et, de plus, on vend des photographies où poursuivie et poursuivant sont croqués, par procédé instantané sans doute, au moment du saut périlleux!!..... Belle chose que la photographie au service de la légende!

Un sentier en zigzags rapides, par la paroi de la Schürre, nous ramène près du pont du Diable, sur la route de Thale, où nous revenons bientôt.

CHAPITRE XVIII

Wernigerode est un charmant point de départ pour qui veut faire l'ascension du Broken et parcourir l'Ober-Harz. D'abord c'est une jolie petite ville dotée d'un Rathaus du xvi[e] siècle, à deux clochetons en encorbellement, surmontés de flèches aiguës. Puis, au-dessus de Wernigerode, un parc conduit à un magnifique château gothique restauré avec goût et qui, de son donjon crénelé assis sur les dernières pentes de la chaîne, domine la vallée et les collines avoisinantes. Du milieu des rues, comme de toute la campagne, on le contemple comme un vassal contemplerait son seigneur : c'est, en effet, une position et une construction vraiment seigneuriales.

A notre lever, nous ne sommes point sans de vives inquiétudes : la veille, il pleuvait lorsque nous sommes arrivés à Wernigerode; ce matin,

le temps est couvert et un seul symptôme nous laisse encore un peu d'espoir : le vent s'est élevé et semble s'accroître. Tant qu'il durera, nous sommes assurés contre la pluie. Hâtons le départ.

Une belle route, plantée d'arbres vigoureux, conduit en peu de temps de Wernigerode à Hasserode. De jolies maisons de campagne bordent le chemin : on se dirait aux environs d'une grande capitale. La vallée est encore large ; mais, après Hasserode, elle se resserre et se bifurque. Un sentier sous bois mène à la Steinerne Renne, paysage agreste, avec des cascades lorsque les pluies ont grossi les torrents, et des hôtels qui enflent leurs notes lorsque le beau temps y engage les voyageurs. Nous suivons la route qui longe le ruisseau principal et traverse, en montant doucement, de belles forêts de sapins, dont nous apprécions fort l'abri protecteur par le vent d'aujourd'hui, qui secoue violemment tout ce qu'il peut atteindre.

Cette vallée est très romantique, sinon très variée, et l'on s'y sent bien solitaire. On n'y rencontre pendant longtemps ni hameau, ni même cabanes isolées. Ce n'est qu'après une montée de plusieurs heures qu'on aperçoit, au travers des

branches, un joli vallon tout verdoyant de prairies et tout parsemé de blanches maisons ou de noires chaumières. En avant-garde sur une croupe, une église coquette, surmontée de sa flèche, semble protéger tout le village sous son ombre tutélaire. Après les noirs défilés que nous venons de gravir, ce petit ensemble, encadré lui-même de sombres ombrages, repose l'œil et charme l'esprit; c'est un tableau complet qui séduirait un paysagiste.

Tel est le village de Schierke, où il faut s'arrêter pour partager la distance et, en déjeunant, reprendre des forces pour le reste de l'ascension. Une modeste auberge, très champêtre mais très avenante, est là pour vous recevoir; un vieux montagnard vous sert, sinon avec prestesse, du moins avec une affabilité rustique qui ne manque pas de caractère.

Nous rejoignons, après cette halte, la grande route, car Schierke en est un peu distant, et nous continuons à monter. Bientôt nous arrivons au-dessus des bois et, quittant le chemin d'Ilsenburg, prenons celui qui mène directement au sommet du Brocken. Ce ne sont plus que des bruyères et des roches, quelques-unes très creusées par les

pluies ou la fonte des neiges, et affectant des formes bizarres. A droite, d'autres sommets composent comme l'escorte du monarque; à un détour de la route, nous découvrons l'hôtel et la tour du Brocken, le Brockenhaus.

Le vent, que nous trouvions violent ce matin pendant la route, n'était pourtant qu'un tendre zéphyr en comparaison de celui qui nous emporte presque à ce point culminant. Ni le mistral d'Avignon, dans ses grands jours, ni le sirocco le plus féroce ne peuvent en donner l'idée. Pour marcher, auprès de l'hôtel, il faut se courber à angle aigu et la verticale est impossible. En haut de la petite tour surtout, il est inutile d'essayer de rester debout, à moins de se cramponner des deux mains à la barrière qui la borde. Une jeune dame, qui y montait avec son mari — en voyage de noces peut-être — a vite renoncé, dès que sa tête a dépassé le niveau de la terrasse supérieure; et elle a bien fait; elle eût été arrachée, sans aucun doute. C'est bien un vent de tous les diables, comme il convient pour le mont des sorcières.

Mais aussi, grâce à cet ouragan, nous évitons la pluie et jouissons d'une vue très pure et très nette. Le temps est couvert et un peu sombre,

comme sur toutes les montagnes du Nord; mais ni brouillards, ni vapeurs : tout est très distinct.

Et cette vue est vraiment vaste, immense. Cette chaîne de montagnes, dernière boursouflure du continent, est complètement isolée, au moins de trois côtés. Au Sud, il est vrai, le Harz n'est pas fort éloigné des monts de la Thuringe et de quelques chaînes secondaires que l'on aperçoit à l'horizon. De tous les autres côtés, la plaine, toujours la plaine : les Pays-Bas et la mer du Nord, les plaines du Hanovre et du Danemarck, celles de la Prusse et de la Russie d'Europe presque entière : le Harz règne depuis les monts Cheviot d'Écosse jusqu'à l'Oural, qui borne l'Asie.

Aussi, quoique le Brocken (1) ne s'élève guère plus haut que 1,000 mètres, il jouit d'une vue absolument circulaire : rien ne l'entrave, l'œil domine tout. Au Sud-Est, c'est sur le groupe bosselé du Harz que s'étend le panorama ; panorama pourtant un peu monotone, car il n'y a pas de sommets abrupts et pittoresques, et les vallées, qui disparaissent de loin, font disparaître avec elles les villes et les villages qu'elles abritent. Ainsi ne fait-on que deviner l'emplacement de

(1) L'ancien *Mons Bructerus* des Romains.

Clausthal, la ville minière de ces pays, le grand centre du Harz, Sant-Andreasberg et autres lieux assez importants.

Il en est tout autrement du côté du Nord. Le Brocken étant rapproché de ce versant, l'œil suit toutes les vallées qui descendent à la plaine et qui, chacune, sont gardées par une petite ville; les forêts partent des rampes élevées et vont se dépeupler et mourir vers la plaine, semblant couvrir de leur ombre des villages nombreux. On voit surtout très bien Ilsenburg et Wernigerode. Par un temps très clair, on peut, au-dessus de tous ces bois, de tous ces sommets, apercevoir non seulement Brunswick et Halsberstadt, mais les palais de Hanovre, les tours de Magdebourg et jusqu'à Leipsig, Gotha, Erfurt et Cassel.

Si, par un beau temps, le Brocken est vraiment splendide, on conçoit aisément que par la pluie, la neige et les tempêtes, il soit plein d'horreur, et que la tradition populaire l'ait fait hanter par les diables. Près du sommet, sont des roches déchiquetées, aux formes parfois bizarres, qui ont reçu des noms légendaires : le Plat, l'Autel des sorcières, la Chaise du diable, etc. C'est là que Gœthe a placé la scène de la nuit de Walpurgis.

Nous rentrons à l'hôtel nous mettre à l'abri de ce vent formidable, qui semble vouloir arracher tout obstacle. Le Brockenhaus est un grand établissement, qui peut donner l'hospitalité à un nombre considérable de voyageurs et où poste et télégraphe ont leurs bureaux. La salle à manger, aujourd'hui, est presque pleine de ceux que l'ouragan n'a pas découragés et qui savourent le prix de leur confiance. On y savoure aussi le vin du Rhin et l'on y sable le Champagne, toutes les douceurs de la civilisation.

Quant à nous, nous devons, de suite après dîner, songer au départ; il faut arriver à Harzburg avant la fin du jour et même, s'il est possible, assez tôt pour en repartir en chemin de fer.

Le sentier, uniquement pour les piétons, rentre de ce côté plus tardivement sous bois : les vents du Nord-Ouest ont plus énergiquement déboisé les sommets. Aussi la direction est facile à conserver; d'ailleurs, partout où il pourrait y avoir incertitude, des flèches peintes en rouge et surmontées d'un H sont gravées sur les rochers ou les troncs des sapins, pour indiquer le chemin de Harzburg.

Dès que nous avons atteint la région des forêts,

nous sommes délivrés du vent et on croirait avoir changé de pays, tellement la température est modifiée. Belle vallée que celle de l'Ecker que nous nous mettons à descendre! vallée pleine de verdure, noire dans le haut avec les sapins, plus tendre ensuite avec les prairies. Le chemin, qui rejoint une route, n'est pas entièrement solitaire. Nous nous arrêtons à Schafferstein, où une femme accueille volontiers les touristes et leur offre une *krauterliqueur* faite dans le pays et très fortifiante. Schafferstein est dans les clairières et l'on y jouit déjà d'une belle vue sur le haut Eckerthal. Plus bas, c'est bien autre chose. D'abord, après avoir remonté un contrefort qui borde un petit affluent du torrent, on en suit la croupe et l'on domine de haut sa rive gauche. A certains points, des sentiers se détachent de la route et mènent à des terrasses ou à des promontoires, d'où le panorama est plus ravissant et d'où l'on peut embrasser un horizon plus vaste ou plus pittoresque. Ce sont de petits repos à la fois pour les pieds et pour les yeux : les Allemands savent comprendre ces repos-là.

Plus bas encore, nouvelle auberge — repos aussi que les Allemands comprennent bien — en belle

vue et charmante position. On ne peut moins faire que de s'y arrêter encore. Presque au sortir, nous avisons un sentier étroit tapissé de mousse, ombragé de jeunes hêtres formant berceau, une vraie charmille de parc. Nous ne pouvons résister à l'attraction et nous nous mettons à le suivre, bien qu'il nous semble que ce sentier tentateur nous éloigne fort de notre but; mais il est si séduisant! Il s'allonge pourtant et ne semble point finir, nous mettant bien un peu dans l'inquiétude. Tout à coup, on débouche sur une petite plateforme, à l'ombre des grands arbres; et, de là, toute la splendide vallée de l'Acker se déroule aux regards, car on la domine du haut d'une pente rapide. C'est le Metaisrühe, une des promenades affectionnées des baigneurs de Harzburg.

La vue est belle, en effet, du Metaisrühe. Les bois de hêtres et de chênes, mouchetés de sapins, servent de premier plan et de cadre; au fond de la vallée, Harzburg aux maisons blanches et coquettes; en avant, l'établissement des bains et les promenades des baigneurs; les hôtels et la ville elle-même ensuite; à gauche, l'entrée de la vallée de la Radau, dans laquelle vient se jeter l'Ecker, et où l'on peut faire de charmantes pro-

menades, soit auprès des cascades, soit sur les collines. A droite, et à une grande élévation, les ruines de l'ancien château de l'empereur Henri IV commandent toute la vallée et forment le point remarquable du tableau (1). Au bout de la ville, enfin, le chemin de fer, dont l'œil peut suivre le parcours à travers la vallée. Cette vallée, du reste, s'élargit promptement, les montagnes deviennent vite collines et coteaux, et le regard se repose bientôt sur les plaines du Brunswick, noyées dans la brume et, à l'horizon, se confondant avec le ciel.

Ce beau panorama nous retient longtemps sur notre belvédère inattendu. C'est notre adieu aux montagnes. Quelques minutes après, nous arrivons à Harzburg. C'est l'heure de la musique: les baigneurs et les baigneuses en animent les promenades, les toilettes s'étalent, les enfants jouent, les marchands spéculent. Harzburg est un lieu fort achalandé, dans l'Allemagne du Nord, pour ses eaux salines et ses frais ombrages. De la sauvagerie du Brocken nous tombons, sans transition, dans la civilisation la plus raffinée.

(1) En 1877, on y a élevé un obélisque qu'on appelle Canossa-Denkmal, le monument de Canossa, et l'on y a fixé le médaillon en bronze du prince de Bismark, en souvenir des paroles que le chancelier de fer prononça, en 1872, devant le Reischtag.

Mais nous nous en arrachons promptement. Le soir même, par le chemin de fer, nous allons coucher à Brunswick.

Et maintenant que nous avons quitté les chères montagnes, nous glissons rapidement sur le retour. Trois villes très intéressantes nous ont, il est vrai, retardés sur le chemin de la Hollande; trois villes pleines de souvenirs et de monuments. Nous ne voulons pas cependant infliger au lecteur une description, répétée plus longtemps, d'églises et de palais.

Brunswick, à lui seul, pourrait retenir de longues journées : son curieux hôtel de ville ogival, aux deux façades en équerre, sa fontaine d'étain, ses églises surtout, nombreuses et belles, son palais ducal lui-même : tout cela mérite d'être minutieusement visité. Le Dom, dont les tours sont reliées — c'est une disposition spéciale aux églises de cette ville — par un corps de bâtiment élevé qui ferait penser à la façade de la cathédrale de Strasbourg, s'il n'était de style roman, le Dom est lui aussi un trésor par ses peintures murales, par les tombeaux de sa crypte, et par son mobilier antique.

Hildesheim, l'ancien évêché fondé par Charle-

magne, est une petite ville où l'on se croirait encore en plein moyen âge. Les vieilles maisons en bois suffiraient à une étude attentive, eu égard à leurs peintures héroïques ou burlesques. Les églises aussi y sont belles, grandes et nombreuses. Dans la jolie crypte de celle de Saint-Michel, qui est, avec celle de Saint-Godehard, une des plus magnifiques églises romanes de l'Allemagne entière, on conserve le tombeau de saint Bernward, l'ancien évêque qui créa, on peut le dire, la splendeur de Hildesheim. Bernward protégeait les arts; il était artiste lui-même, peintre, sculpteur, orfèvre, mosaïste, miniaturiste et copiste de manuscrits; aucune branche de l'art ne lui était étrangère, et il les employa toutes à l'embellissement de sa cité. Les eaux d'une fontaine toujours jaillissante entourent sa tombe, comme un perpétuel souvenir de la vie que ce héros chrétien fit couler autour de lui. Il sculpta les portes en bronze de sa cathédrale, autre vaste édifice roman accosté d'un cloître à deux étages — mais les cloîtres sont communs dans ce pays —. On y conserve un petit monument d'albâtre qu'on croit être l'Irminsul, la divinité des Saxons battus et convertis par Charlemagne.

A Osnabrück aussi, nous pourrions longuement décrire la belle cathédrale romane, j'allais presque dire byzantine, car l'influence orientale se fait sentir dans les voûtes creusées en coupoles. Je pourrais parler des tours massives des autres églises; mais il est temps d'arrêter cette nomenclature trop sèche de pays étrangers à la Scandinavie.

D'ailleurs, le retour nous presse, et nous ne faisons que visiter à la hâte les villes hollandaises et belges. Quelques jours après, nous rentrons au foyer.

Lyon est toujours admirable pour celui qui revient de l'étranger; non seulement pour le Lyonnais, dont les yeux pourraient être prévenus en faveur de sa patrie, mais pour tout voyageur qui porte en son âme un peu de poésie et d'amour du beau. Où trouverait-on ces quais, ces deux grandes rivières, dont la plus petite suffirait à une grande cité, et qui représentent si bien, comme Coysevox l'a sculpté, les deux genres de tout ce qui a vie: le Rhône, l'homme par sa force impétueuse; la Saône, la femme par sa douceur? Où trouverait-on ces deux montagnes peuplées et verdoyantes, que ne peuvent même égaler en

pittoresque les collines qui couronnent Prague et Édimbourg? Où trouverait-on cette vue splendide dont on jouit de Fourvière? Naples a son golfe, le Vésuve et les îles; Constantinople a le Bosphore; nulle ville n'a, dans son panorama, deux fleuves, les montagnes et les plaines à la fois, surtout le rideau argenté des grandes Alpes. Pour lutter avec avantage avec Parthénope et Byzance, il ne manque a Lyon que la perpétuité d'un ciel d'azur. Où trouverait-on enfin ces deux basiliques élevées au-dessus l'une de l'autre, Saint-Jean et Fourvière, encadrée chacune dans ses quatre tours, chacune terminée par sa belle abside, et qui semblent la vraie échelle de Jacob pour guider de la terre au ciel?

Seul, il peut mépriser Lyon, celui qui ne peut pas comparer. L'habitude des voyages, qui commence seulement à entrer dans les mœurs des Lyonnais, leur fera apprécier leur belle patrie.

Tels étaient nos sentiments à notre retour; ce qui n'atténue pas notre désir de recommencer bientôt de nouvelles pérégrinations, s'il plaît à Dieu!

DALMATIE ET MONTÉNÉGRO.

I

C'est grand plaisir au voyageur lorsque, après les fatigues de la journée, il goûte le repos du soir ; après les privations des solitudes, les douceurs de la civilisation. C'est aussi un grand bonheur pour le voyageur chrétien, quand il trouve sur sa route un de ces beaux pèlerinages qui attestent la foi de nos pères et qui, au milieu de nos temps agités et mécréants, sont comme une oasis où l'on peut retremper ses forces.

C'est ce que nous éprouvions naguère, et, de plus, avec tout le charme de l'imprévu, dans un voyage aux rives de Dalmatie.

Nous avions, deux amis et moi, quitté Pesth, la cité hongroise, dont la grandeur contraste avec la pittoresque petite ville allemande de Bude, qui lui est reliée à travers le Danube; en passant, nous avions visité Agram, la capitale de la Croatie autrichienne, qu'archevêques et évêques, Mgr Strossmayer en tête, ont dotée d'une célèbre Université; par Adelsberg, dont les grottes curieuses sont une des merveilles du monde entier, nous avions gagné Trieste, la Marseille de l'Adriatique. C'était là, à proprement parler, que commençait notre voyage.

Un long chemin de fer conduit à Fiume, parcourant les plateaux désolés du Karst, région stérile entre toutes. La *Bora*, à certains moments, y règne en souveraine. Ce terrible vent du nord dont le mistral de notre Provence est la miniature, ravage tout, dévaste tout, emporte tout; si ce n'est dans quelques creux de terrain très cachés, aucun arbre, presque pas une herbe ne pousse; sur certains passages de la voie ferrée, on a dû élever de solides palissades et même construire des murs épais pour protéger les trains, car, plusieurs fois, il y en a eu d'emportés.

Aussi lorsque, quittant ces tristes contrées, on

descend vers le golfe qui baigne la petite et jolie ville de Fiume, on subit un véritable enchantement. A mesure que le sol, fortement incliné, devient plus abrité, la végétation se fait plus vigoureuse, les villages se multiplient et le paysage se revêt de splendeur. A droite, les bords de l'Istrie, dominés par le Monte Maggiore, inondés de verdure, et qu'animent les charmantes petites villes d'Abbazia et de Volosca; au-dessus, la blanche chapelle de Veprinaz, émergeant comme un lis du milieu des arbres; au milieu du golfe du Quarnero, les belles îles de Cherso et de Veglia, cette dernière si rapprochée de la terre ferme, qu'elle semble lui appartenir; à gauche enfin, Fiume, gracieusement étalée à l'abri de ses collines, et semblant le centre d'un lointain horizon de hautes montagnes.

Le voyageur cependant a bientôt visité Fiume. A part sa position splendide, soit au point de vue pittoresque, soit au point de vue commercial, position si heureuse que la Hongrie, la Croatie et la Dalmatie s'en disputent la possession, il y a peu à voir dans la ville. Mais on ne saurait passer à Fiume sans monter sur une des collines qui la dominent et qui porte, à côté des ruines du vieux

château des Frangipani, le couvent et le pèlerinage du Terzato.

D'ailleurs, comme beauté naturelle, cette petite ascension en vaut la peine : le chemin part du bord de la mer, et s'ouvre par une arcade sombre et poétique, sous laquelle brûle la lampe d'une Madone. Il s'élève ensuite rapidement, coupé de distance en distance par des escaliers, ombragé par des chênes verts et des oliviers, et passant sous les auvents de petits oratoires, aux peintures effacées par le temps. Peu à peu, la vue s'étend, de plus en plus belle, sur la ville, le golfe, les îles et l'Istrie; le haut est couronné par un pauvre mais joli village, qui se serre entre le château et l'église.

Notre première visite est pour le sanctuaire, dont nous ne savons pas l'histoire, et où nous n'entrons presque que par une pieuse curiosité.

De même que notre vieille basilique de Fourvière, c'est une église à deux nefs, celle de gauche plus spécialement consacrée au culte de la sainte Vierge. Nous nous arrêtons peu devant les différentes pierres tombales, assez belles cependant, des anciens seigneurs, qui ont leur sépulture dans la nef de droite; mais en visitant le sanctuaire,

une profonde surprise nous est réservée; les inscriptions gravées sur le marbre, les nombreux *ex-voto* nous apprennent que là est le lieu où fut tout d'abord transportée la maison de Nazareth, la *Santa Casa*, avant d'être de nouveau transférée à Lorette. Dès lors, nous nous expliquons facilement le nom donné au pèlerinage et à la montagne — Terzato, Ter sancto, — comme aussi l'affluence des pèlerins.

Le 10 mai 1291, quelques années après que saint Louis eut, à Nazareth, reçu la sainte communion dans la maison où s'accomplit le mystère de l'Incarnation, un mois après que la prise de Ptolémaïs eut consommé la perte des chrétiens en Palestine, cette maison sacrée disparut tout à coup du lieu où elle se trouvait, laissant comme témoins ses fondations intactes. Au même moment parut au nord de la Dalmatie, près de Fiume, sur une montagne, une petite maison, de construction étrangère, que l'on n'avait jamais aperçue. Cette maison, posée sans fondations, sans appui, était construite avec des pierres inconnues dans le pays. L'évêque du diocèse, gravement malade, est guéri miraculeusement, après une vision qui lui indique que cette maison nouvelle n'est autre que

l'ancienne habitation de la Bienheureuse Vierge Marie. Nicolas Frangipani, seigneur du lieu et gouverneur de Dalmatie, absent en ce moment, revient en toute hâte et, grâce à ses soins, quatre seigneurs, parmi lesquels l'évêque, sont désignés pour étudier le prodige, aller à Nazareth et tout comparer. Les fondations restées intactes, la nature de la pierre, les dimensions, tout est d'accord pour mettre hors de doute la translation miraculeuse de la *Santa Casa*. Les pèlerins accourent en foule, la dévotion publique en reçoit un nouvel élan, le concours du peuple est continuel au Terzato, lorsque, trois ans et demi après son apparition, le 10 décembre 1294, la maison sainte disparaît de nouveau, transportée en Italie près de Recanati.

La douleur des habitants fut grande à la perte de leur trésor. Le souvenir ne s'en est point encore effacé. Le comte Frangipani fit élever une église sur le lieu béni, et l'on y grava cette inscription : « Ici est le lieu où fut autrefois la très « sainte demeure de la Bienheureuse Vierge de « Lorette, qui est maintenant honorée sur le ter- « ritoire de Recanati. » Les successeurs du comte construisirent à côté de l'église un couvent, qu'ils

donnèrent aux Franciscains, et plusieurs souverains Pontifes accordèrent au sanctuaire des faveurs spéciales. L'un d'eux envoya même, comme consolation, un des portraits de la vierge Marie attribués à saint Luc.

Voici la douce surprise qui nous attendait au Terzato ; nous avions oublié ce séjour de la sainte maison ; les quelques relations de voyage en Dalmatie que nous connaissions n'en parlent point, et nous ignorions où se trouvait ce lieu vénéré. Pour moi, je ressentais un grand bonheur, après avoir vu Nazareth et Lorette, de pouvoir prier encore dans la station intermédiaire de la *Santa Casa*.

Aussi, pour avoir plus de détails, pour contempler de près la Vierge de saint Luc, et pour pouvoir le lendemain — dimanche 25 août, — célébrer la sainte messe dans ce lieu vénéré, nous nous rendons au couvent. Le cloître est pauvre, orné de quelques peintures, et parsemé de confessionnaux, qui prouvent l'affluence des pèlerins à certains jours. Ne rencontrant là personne, nous entrons dans la clôture et, poussant une porte, nous nous trouvons dans la cuisine, où un frère, que nous reverrons le lendemain présider à la sacristie, est occupé pour le moment à des opé-

rations plus matérielles. Avec une grande complaisance, il appelle un père, lequel se rend avec nous au sanctuaire et nous découvre l'image vénérée. Comme dans toutes les Vierges attribuées au saint évangéliste, les traits sont doux et graves, et l'expression souverainement religieuse; c'est le style des peintures byzantines. Tout autour du portrait, un peintre a, plus tard, représenté, en encadrement, les diverses phases du voyage de la maison sainte.

En sortant de là, nous visitons rapidement, et comme par acquit de notre conscience de voyageur, les ruines du château des Frangipani; au milieu de ces restes gothiques, d'un assez beau caractère, est construite depuis peu une chapelle grecque du plus déplaisant contraste, servant de caveau mortuaire à la famille de Nugent, propriétaire du castel. Ce qui intéresse le plus, c'est la vue superbe que l'on a du sommet d'une des tours: on domine à pic la vallée du Fiume — le fleuve qui a donné son nom à la ville, — vallée profonde, étroite et abrupte, toute noire par les rochers qui la serrent et par l'absence du soleil, qui n'y pénètre pas longtemps: une vraie gorge des Alpes à côté du soleil de la Méditerranée, la *Via mala* en

Dalmatie. On fait écrire les noms des visiteurs sur un registre; nous n'y voyons guère de noms français, pas un nom lyonnais; nous y trouvons celui de Victor Tissot, se rendant en Bosnie pour y recueillir les matériaux d'un de ses ouvrages.

Le lendemain, de bonne heure, nous gravissons de nouveau les cinq cents marches d'escalier et les rampes du Terzato, moins chaudement que la veille au soleil de l'après-midi. La foule y est nombreuse, venue de la ville et des campagnes lointaines. La dévotion s'y manifeste par les mêmes pratiques qu'à Lorette: les uns vont à genoux de l'entrée de l'église à l'autel, d'autres font, à genoux aussi, le tour de l'espace occupé jadis par la *Santa Casa;* tous baisent pieusement les murs du sanctuaire; mais pendant la célébration des saints mystères, ces pratiques particulières cessent et le recueillement est absolu.

Après la messe, un des Pères insiste aimablement pour nous mener au réfectoire — un réfectoire intéressant, orné d'une belle cheminée Renaissance — et nous faire prendre le café; pendant ce temps, il cause avec nous du couvent, des mœurs religieuses du pays, de la France, de la guerre bos-

niaque (1), etc. Mais le temps nous presse, il nous faut bientôt quitter cet excellent Père, le pèlerinage si pieux du Terzato et même la jolie ville de Fiume.

Et pendant que notre voiture nous fait gravir les flancs du Monte Maggiore pour pénétrer dans le cœur de l'Istrie, souvent nous nous retournons pour contempler la colline où séjourna la maison de l'Annonciation et de l'Incarnation. Maintenant encore, notre cœur se reporte souvent au Terzato et à son béni sanctuaire.

II

Dans la matinée, en effet, une élégante voiture nous prenait au bel et confortable hôtel de l'Europe, et nous emportait vers les montagnes de l'Istrie. La route, assez bien entretenue, suit d'abord le rivage de la mer. A droite, sur la hauteur, encadrée dans la verdure, la vieille petite ville de Castua; à gauche, sur le retour de la côte, Volosca, puis Abbazzia, puis d'autres nombreux villages

(1) Ce voyage a été fait en 1878, lors de la guerre d'Autriche en Bosnie.

de pêcheurs s'échelonnant sur la rive. Pour nous, il nous faut gravir les flancs des montagnes istriennes dont le roi, le Monte Maggiore, se dresse devant nous. C'est, malgré la variété du spectacle, une assez rude montée : on traverse d'abord de gracieux hameaux, on passe aux pieds de la chapelle pittoresque de Véprinaz, qui s'élève au sommet d'un mamelon verdoyant, et surtout on jouit de la splendide vue du golfe du Quarnero, vrai lac aux vertes îles, celle de Cherso, celle de Veglia surtout ; au loin, la vue se porte sur les montagnes de la région appelée les *Confins militaires*, et sur les Alpes Dinariques, qui terminent à l'orient le système alpestre tout entier.

Le sommet du col n'est pas dépourvu de verdure, ni déboisé, mais la vue est tout autre : un vaste horizon se découvre ; ce n'est plus la mer, ce ne sont plus les épais ombrages ; c'est une vallée large, peu habitée, limitée au nord par de hautes et abruptes montagnes, et se bosselant au sud et à l'ouest en nombreux plans de collines.

Près du col, une maisonnette est bâtie sur la pente ; on nous y vend à prix d'or un peu de mauvais vin, mais nous nous désaltérons surtout

aux eaux d'une fontaine construite, dit-on, par Marie-Thérèse, et qui porte son nom.

Descendus dans la plaine par une pente rapide, nous nous hâtons de la traverser pour aller chercher notre repas au village de Boljuno. C'est même en dehors du village que notre cocher nous mène à une maison très pittoresque, avec cour et porche. Une cheminée, qui occupe plus de la moitié de la cuisine, est percée de fenêtres; près de cette cheminée, nos âtres du moyen âge seraient presque des miniatures.

Les paysans du lieu, qui savourent le repos du dimanche, s'empressent autour de nous, par curiosité d'abord, car ils ne voient pas souvent des Français, par affabilité aussi, pour nous offrir des fossiles, dont cette contrée n'est pas avare et qui nous semblent assez curieux. L'aubergiste, si tant est que sa maison soit une auberge, nous écrit son nom et son adresse, tout comme le maître-d'hôtel d'une grande ville qui remet sa carte à ses hôtes.

La route remonte à un col peu élevé d'où l'on aperçoit les eaux du lac Cepitz, longe les murs du château de Pass, et redescend dans des régions plus douces et plus cultivées. Après un splendide

coucher de soleil, qui nous présage pour le lendemain une chaleur encore plus torride que celle de ce jour, nous arrivons à Pisino, où nous passons la soirée, sous une charmante treille, dans la cour d'une accorte auberge — l'aquila nera.

Pisino est au cœur de l'Istrie, au point où les hautes montagnes ont cédé la place aux collines; autrefois une colonie allemande s'y était établie et lui avait donné le nom de Mitterburg, nom que la ville porte encore. La population est agricole, et la fertilité considérable de la campagne voisine l'occupe et l'enrichit; les fruits de cette région sont renommés, son vin encore plus et, hier dimanche, nous avons pu voir par nous-mêmes qu'il est estimé par les gens du pays. Pisino, d'ailleurs, n'est qu'une petite ville, mais en position singulière au bord du gouffre profond que s'est creusé sa rivière, la Foïba, au sortir d'une grotte pittoresque. On n'est pas encore bien éloigné du Karst, cette région toute creusée par les torrents et pleine de vastes cavernes. Au bord du précipice est le vieux château à blasons armoriés. Le principal attrait de cette petite ville est néanmoins le campanile de son église, campanile tout vénitien, isolé, porté sur une arcade, et qui rappel-

lerait assez bien le clocher de Saint-Marc, si sa flèche n'était de forme circulaire. L'église elle-même offrirait peu d'intérêt, malgré ses arceaux gothiques, n'étaient quelques autels de la Renaissance, et un reliquaire en pierre, de la même époque, reliquaire assez curieux, avec les statues des apôtres en costume moyen âge et en perruques à marteaux.

Deux heures de chemin de fer, par des collines qui s'abaissent de plus en plus, nous suffisent pour arriver à Pola, où doit finir la préface de notre voyage en Dalmatie, car c'est là que nous devons nous embarquer. La chaleur est étouffante et le sirocco, qui souffle avec violence, nous donne de vives inquiétudes pour notre traversée.

Devant, pour attendre le paquebot, rester à Pola jusqu'au lendemain soir, nous cherchons de suite à utiliser notre temps; c'est facile, car, à Pola, rien ne manque de ce qui peut intéresser: la période romaine a laissé dans cette ville, alors importante, de nombreux monuments; l'occupation vénitienne a travaillé aussi à l'embellir; actuellement la flotte autrichienne y a ses ateliers de construction et d'armement; enfin, la baie offre des promenades charmantes et des paysages pleins d'attraits sur ses bords.

Des Romains, il reste tout d'abord un des plus beaux et des plus harmonieux amphithéâtres, bâti, dit-on, par Titus et sous une certaine influence venue de la Grèce. Il est situé tout près du rivage et, de tout le golfe, on en aperçoit la silhouette; au xve siècle, les habitants en ont enlevé, pour leurs constructions particulières, les gradins intérieurs; en sorte qu'il ne reste que les arcatures extérieures, se découpant sur le ciel avec une légèreté qu'on retrouverait difficilement ailleurs et qui donne à ces arènes un air d'immense aqueduc circulaire. Du côté du rivage, quatre ordres sont superposés; de l'autre côté est une colline dont la déclivité supplée à l'étage inférieur. Tout en haut s'étendait un vaste promontoire; on peut s'imaginer quel aspect offrait à ces voluptueux Romains, comme diversion et entr'acte à leurs spectacles sanguinaires, la campagne, la ville, le golfe et la pleine mer.

Un arc de triomphe, la *Porta aurata*, des restes de murailles et deux petits temples complètent les souvenirs romains conservés à Pola. De ces temples, l'un, celui d'Auguste, est assez entier et on y a établi un musée d'antiques; il forme une petite cella précédée d'un portique. Au fronton on

lit encore l'inscription : ROMÆ. ET. AUGUSTO. CÆSARI. DIVO. FILIO. PATRI. PATRIÆ. Tout près, était le temple de Julia, mais on n'en voit plus que quelques colonnes qui soutiennent, du côté postérieur, les murs du palais municipal, l'ancienne loggia.

Cet édifice, avec ses arcs surbaissés et sa fenêtre trigéminée, indique facilement son origine vénitienne. Il est situé au centre de la ville, sur une place dallée où aboutissent des rues pittoresques, et qu'envahissent des cafés fort achalandés par le temps de chaleur que nous subissons.

L'architecture religieuse est moins favorisée à Pola. La cathédrale, *il Duomo*, dont le campanile isolé est sobre d'ornementations, a cependant de belles colonnes et d'élégants chapiteaux historiés, ainsi qu'un retable assez curieux et quelques remarquables pierres tombales. Une autre église, celle des Franciscains, est un beau spécimen de la transition du roman à l'ogival ; son clocher et une rose remarquable en témoignent ; mais elle est transformée en magasins militaires et l'on ne peut y entrer.

On nous apprend aussi qu'il n'est plus permis de visiter les arsenaux maritimes, à cause de la guerre de Bosnie, et nous le regrettons, car ces

établissements ont l'avantage d'avoir été construits à la même époque, époque peu reculée, et d'après un plan d'ensemble uniforme. On nous offre bien, il est vrai, de télégraphier à Vienne, au ministère de la guerre, afin d'avoir une permission spéciale; mais nous nous gardons d'accepter cette offre, qui nous ferait passer pour de trop grands personnages.

Nous nous en consolons, en allant faire, vers la fin du jour, une agréable promenade sur le rivage, jusqu'au point où se découvre la pleine mer. Les passes fortifiées, les grands arsenaux, les uns sur la terre ferme, les autres dans les îles, la végétation abondante, jusque sur le bord des eaux, la colonne rostrale élevée à la mémoire des marins de Lissa, tout cela nous enchante d'autant plus que le vent s'est nn peu calmé et que la chaleur est moins forte. Dieu veuille que demain, lorsqu'il s'agira de s'embarquer, il en soit de même!

Hélas! nous sommes obligés de décompter de ces espérances. Le paquebot des Lloyd, *la Naïade*, arrive en retard, à cause du vent contraire et ne part qu'après huit heures. En outre, il est plus que plein d'officiers et de soldats qui rejoignent leur poste en Herzégovine, et l'on ne peut nous

donner des cabines. C'est peu séduisant pour des voyageurs que la mer rend malades. La rade de Pola elle-même est, de nouveau, très agitée; que sera-ce au large?

Nous couchons sur des banquettes, obligés même à ne pas monter sur le pont et à subir la chaleur étouffante de cabines dont nous ne profitons pas. La mer embarque à tous moments, surtout lorsque, après avoir doublé le cap Promontore, nous nous trouvons en travers de l'Adriatique. Nous n'avons de repos qu'après être arrivés dans la baie profonde et fermée, où a surgi, ces dernières années, la ville de Lussin-Piccolo, dans laquelle sont les principaux ateliers autrichiens de marine marchande. Cette petite cité nous apparaît toute riante à l'aube matinale et, comme elle est dans la première des îles entre lesquelles nous devons naviguer presque jusqu'à Corfou, Lussin-Piccolo nous représente la convalescence de nos fatigues maritimes.

A partir de là, en effet, la navigation est un enchantement. On longe les côtes, on passe entre les îles, on double les caps, on entrevoit les golfes profonds jusqu'aux pieds des monts Dinariques.

Nous stoppons quelques minutes devant la petite

ville de Selve; vers onze heures du matin, nous abordons à Zara, la capitale de la Dalmatie, par laquelle nous commençons la visite de cette longue et étroite contrée. Il est bien juste de visiter la reine avant de voir ses sujets.

III

La Dalmatie est encore peu connue en France; nous n'y avons pas rencontré plus d'un Français; il semble que ce soit un pays très lointain, et pourtant ses frontières ne sont qu'à quatre jours des nôtres. Cette côte, qui a donné à l'Autriche la marine de Lissa et de l'expédition de Teghetoff, peut se visiter sans fatigue, par qui ne craint pas de petites traversées en mer. On peut coucher proprement dans toutes les villes, et nous avons toujours pu y éviter la cuisine à l'huile, effroi du voyageur dans les pays méridionaux. Les vins dalmates sont bons, et il en est de particulièrement savoureux : le vino Maraschino de Sebenico, le vino Tartaro pourraient figurer au dessert des tables les plus délicates. La langue est le serbe ou slave, mais l'étranger est à peu près partout

compris avec l'italien, auquel la longue domination de Venise a rendu la population familière.

Dans ces régions relativement primitives, tout intéresse le voyageur : constructions anciennes, monuments du moyen âge ; on trouverait peu de ville aussi pittoresques que Sebenico et Raguse, aussi remplies de détails curieux que Zara et Spalato. La nature est aride, mais d'un aspect tout particulier qui ne ressemble pas aux montagnes de la Syrie et de l'Asie Mineure ; je ne parle pas ici des Bouches célèbres de Cattaro, une des merveilles du monde. Sa population surtout est intéressante à étudier. C'est le Slave avec qui on peut vivre sans aller le chercher plus loin dans des contrées trop souvent troublées : le Slave catholique nullement révolutionnaire, sous l'administration paternelle de l'Autriche ; le Slave qui s'est réveillé de son long sommeil, qui étudie son ancienne littérature, déterre ses vieilles ruines, travaille et publie ; le Slave attaché à ses usages traditionnels, au costume pittoresque de ses ancêtres, costume qu'il porte fièrement et noblement. C'est la Slavonne aussi, parée des bijoux en argent ou en or pur délicatement ciselés, de ses colliers serrés de monnaies des âges passés, vêtue d'étoffes de

couleurs vives, diversement combinées suivant les localités. Partout une saveur locale si attachante, que, en sortant, la Sicile nous eût paru terne et sans couleur, n'eussent été ses côtes pittoresques et ses admirables monuments. Ajoutons encore que le Dalmate aime la France; il se souvient des bienfaits que lui apporta l'occupation de nos armées; leurs principales routes ont été exécutées par le duc de Raguse et ses soldats, et ce qui a été fait depuis est peu de chose en comparaison.

Nous voici à Zara, non pour longtemps, car la ville étant petite et ramassée, nous pensons avoir la possibilité de la visiter pendant l'arrêt du paquebot et économiser ainsi plusieurs journées passées à en attendre un autre.

Cette ville est l'ancienne Diodora, capitale de la Liburnie; dès la fin du xe siècle, elle fut la sujette de Venise et quoique, aidée des Hongrois, elle se soit souvent révoltée contre sa suzeraine, elle fut toujours reprise et resta en sa possession jusqu'au traité de Campo-Formio, qui la donna à l'Autriche avec toute la Dalmatie; depuis, sauf les quelques années de la domination française. elle n'a cessé d'être l'apanage de la maison de Habsbourg.

Le paquebot nous avait amenés dans l'étroit chenal qui sépare Zara de la terre ferme et en fait une petite île. Nous avions devant nous les anciennes murailles; elles forment aujourd'hui une agréable promenade, d'où la vue plane sur la cité, la plaine, les montagnes et les îles. Nous entrons par une belle porte ornée du lion de Saint-Marc, qu'on trouve partout sur cette côte dalmate. Des rues bien alignées, mais étroites, couvertes de tentes pour abriter du soleil, pavées de larges dalles et ornées de blasons, de dais, de portes en ogives, de fenêtres à meneaux : l'aspect à la fois oriental et vénitien.

Dans cette ville à enceinte exiguë, les monuments sont serrés et les distances courtes. Nous voyons, en passant, l'église Sainte-Marie, église romane ornée de légères colonnettes, et allons à la cathédrale, Sainte-Anastasie, qui est d'un grand intérêt. C'est un édifice roman du XIIIe siècle, dont la façade rappelle le dôme de Pise : au-dessus des trois portes séparées par des arcs simulés, quatre étages d'arceaux à plein cintre ; à l'intérieur, c'est l'aspect des anciennes basiliques, avec un chœur surélevé qui recouvre une crypte. Un des chanoines, qui sort de l'office capitulaire, s'offre

à nous la faire visiter : il nous fait remarquer, en excellent français, les colonnes de la nef, terminées par de beaux chapiteaux corinthiens, et les stalles du chœur, d'un beau travail de l'époque de la Renaissance. Il nous mène ensuite à la merveille de Zara, une rotonde du IVe siècle, bâtie sur les fondements d'un temple romain — on en voit encore les inscriptions dans les soubassements ; — la rotonde est une belle coupole ; quelques marches descendent de la nef circulaire au centre de ce temple, qui est un vrai trésor, malheureusement trop délaissé. Notre vénérable guide nous montre aussi, sur une place voisine, une haute colonne qui date d'avant l'ère chrétienne ; elle est surmontée d'une divinité égyptienne et porte, pendues à son fût, des chaînes prises sur l'ennemi. Il ne nous quitte que sur la *piazza dei Signori*, jolie place flanquée du palais communal, édifice assez sévère, et d'un ancien corps de garde d'un beau style.

Nous rentrons ensuite dans les rues pittoresques de Zara, cherchant les détails artistiques admirant les costumes des gens du peuple et des paysans des environs. Nous nous faisons également un point de conscience de déguster un

petit verre de marasquino di Zara, liqueur très douce, dont la base est le fruit du merisier de ces contrées.

Nous revenons pourtant bientôt à notre paquebot, car il doit partir promptement pour arriver le soir à Sebenico. Cette fois, nous nous embarquons sans appréhension ; nous n'avons pas de nuit à passer à bord, et ne devons point quitter le large canal formé par les îles, où nous voguons sans roulis ni tangage, comme on voguerait sur un immense fleuve. Les divers officiers, qui vont rejoindre leurs postes dans les pays occupés, sont aimables pour nous ; très gais d'ailleurs et peu préoccupés de la guerre. Quel contraste avec les spectacles dont, peu de jours avant, nous étions témoins à Vienne : les embarquements silencieux des troupes, les ambulances organisées et, sur le passage des trains militaires, les foules tristes et mornes des gens du peuple !

Le trajet est charmant à partir de Zara : à droite, dans une île, un vieux et important château en ruines ; à gauche, sur le continent, le bourg de Zara-Vecchia, en tête d'un petit promontoire, puis Pakostiano et d'autres villages. Les montagnes semblent, non des rochers, mais des amas énor-

mes de pierres détachées, d'une belle couleur fauve, tranchant avec les rares bosquets de verdure de la plaine.

La nuit nous prend longtemps avant d'arriver à Sebenico, après le splendide coucher du soleil qui termine chaque journée. Les feux de la ville apparaissent de loin, puis semblent s'éteindre subitement : c'est que Sebenico n'est pas sur le rivage de la mer, mais sur la longue embouchure de la Kerka, et qu'on le perd de vue en doublant le cap qui ferme l'entrée du fleuve.

Une fois débarqués, nous cherchons l'*Osteria del Pelegrino*, qu'on nous indique comme la moins mauvaise du lieu ; c'est par le plus curieux dédale de rues, de rampes, en longeant des maisons à portes et balcons sculptés, à niches ogivales, en passant près d'une église à escaliers ornés de fins balustres, que nous arrivons à notre auberge. Si elle ne paye pas de mine, elle est pourtant propre et surtout avenante ; on y est aux petits soins pour nous ; à la fin de notre repas, et par-dessus le marché, nous sommes gratifiés d'un concert d'artistes italiens et, tout près de l'auberge, arrêtés devant une guinguette populaire, nous entendons des chants du pays, avec trémolo obli-

gatoire, finales en decrescendo et autres fioritures qui rappellent le pays turc.

La position de Sebenico est charmante : c'est un amphithéâtre rapide, appuyé sur le rivage et grimpant contre la colline : tout en haut, au-dessus du cimetière, le château San-Antonio domine la ville, dominé lui-même par une montagne portant l'ancien fort construit par les Français et qui tombe en ruines. Dans le château, une dizaine de soldats sont, nous assure-t-on, toute la police de cette ville tranquille. C'est tout charme d'errer à l'aventure par les rues et d'y découvrir mille détails archéologiques ; mais l'intérêt se concentre sur la place des Seigneurs, vers la cathédrale.

Cette place a, dès le lendemain de notre arrivée, notre première visite. Nous y déjeunons dans un café, au rez-de-chaussée de la loggia, ancien palais communal, d'une Renaissance assez analogue à notre style Henri II. L'autre côté de la place est formé par la cathédrale, étonnante construction en marbre blanc, datant du xv[e] siècle et offrant des particularités singulières à côté d'admirables détails.

La façade latérale, qui donne sur la *piazza dei Signori*, est ornée de fenêtres ogivales et d'une

belle porte flanquée de statues remarquables, Adam, Ève, etc. Sa façade principale, en face d'un campanile plus ancien, mais presque sans ornements, est garnie de niches à riches colonnettes et de deux roses superposées, d'un goût exquis. Près du chevet, au-dessous d'une sacristie, est un baptistère petit, mais d'une rare élégance, avec un pilier central soutenant les ramifications de la voûte, et de mignonnes baies découpées dans le marbre. Le tout est dominé par la voûte à plein cintre, construite d'énormes blocs de marbre qui servent de toit, par les voussures des nefs latérales en quart de cercle, enfin par une immense coupole dont l'appareil forme aussi la toiture.

A l'intérieur, les colonnes supportent des arcs en ogives ; au-dessus cou[illegible] une double frise de feuillages, puis des tribunes basses et simples, et enfin un mur plein très élevé, orné de pilastres Renaissance et d'étroites fenêtres. La grande ornementation consiste en torsades ; les arcs ogives, les cordons horizontaux, les arceaux en sont bordés, à l'intérieur comme à l'extérieur. Le chœur, surélevé, est précédé de deux ambons à nombreuses colonnettes, et accosté de jolis escaliers qui conduisent à des chapelles hautes.

Dès la veille, notre hôte *del Pelegrino*, il signor Domenico Giadrov, nous avait proposé de nous accompagner aux chutes de la Kerka, cataractes célèbres et qui méritent de l'être. Nous nous serions gardés de repousser une offre aussi complaisante; aussi, dès la fin de la matinée, guidés par lui, nous louons une barque à quatre rameurs. Le patron est un vrai type de Slave; force physique, encollure de taureau, air sauvage et douceur d'agneau timide.

Nous remontons le fleuve, qui bientôt devient désert. De brusques contours empêchent la vue de s'étendre au loin; après une gorge étroite, l'horizon s'élargit tout à coup : c'est le lac Pœchliarn, vaste nappe d'eau animée par quelques villages ; il faut le traverser, puis rentrer dans les gorges pour gagner, au bout de deux heures, la gracieuse ville de Scardona. Nous ne nous y arrêtons pas, et continuons à remonter le fleuve. Quelques routes et sentiers, qui tantôt suivent le rivage, tantôt coupent les collines, n'empêchent pas le paysage d'être désert et désolé : pierres sur pierres, toujours des pierres amoncelées; parfois seulement quelques tristes genévriers. Mais voilà que l'on entend le bruit des grandes

eaux, qui grandit peu à peu; la végétation reprend aussitôt son essor.

La Kerka ne bondit pas avec impétuosité, comme les fleuves de la Norvège et même de la Suisse; elle descend doucement, ainsi qu'une molle orientale, par petites chutes, et vient se reposer dans d'élégants bassins, pour retomber de nouveau, formant ainsi plusieurs étages de gracieuses cascades. L'eau filtre de tous côtés, passant sous les arbres, sous les rochers, réunissant ses rameaux pour les diviser encore, et s'arrondissant en un vaste fer à cheval. Le cadre de stérilité absolue, qui borde ce frais tableau, en rehausse la beauté et en fait une merveille. Du Tyrol à l'Égypte, il n'y a peut-être pas de cataracte aussi considérable.

Cette scène n'est pas inanimée : des moulins à blé, des machines à foulon mêlent leur bruit à celui des eaux; des âniers, à costumes dalmates, apportent le grain et emportent la farine; des ouvriers à figure bronzée et à longues moustaches, travaillent à une prise d'eau potable qu'un aqueduc mènera bientôt à Sebenico à travers la montagne.

L'approche du soir nous arrache à ces beautés.

Tantôt à la voile, tantôt avec les rames, nous descendons la Kerka et nous retraversons le lac Pœchliarn. Le soleil a disparu depuis longtemps, et c'est aux reflets argentés de la lune que nous abordons à Sebenico.

Dès le lendemain matin, il nous en faut partir : le chemin de fer qui doit nous emporter ne fonctionne que tous les deux jours une fois et, là surtout, il ne faut pas manquer le train. Notre hôtelier veut encore nous y conduire et nous faire jusqu'au bout les honneurs de son pays.

Cette petite voie ferrée, isolée au milieu de la Dalmatie, qui n'est et ne sera de longtemps embranchée à aucun réseau, a été construite naguères pour relier les mines de Siveritz — entre Dernis et Knin — aux portes de Sebenico et de Spalato; les voyageurs y sont peu nombreux, il n'y a pas même de voitures de première classe. Mais le trajet est un des plus remarquables qu'il m'ait été donné de parcourir.

Tout d'abord, on ne s'éloigne pas du rivage, et l'on court au milieu des oliviers, des vignes, des grenadiers et des figuiers; c'est une riche contrée. Mais après qu'on a rejoint la ligne qui vient de l'intérieur, on gravit des pentes rapides; toute

végétation disparaît promptement; sauf de petits espaces, enclos de murs en pierres sèches, où un labeur obstiné a fertilisé quelques mètres de terrain, on ne voit que la roche jaunâtre; on domine des vallées sauvages, désolées, pleines de grandeur; un moment même, la voie ferrée court sur une crête, d'où l'on plonge à droite et à gauche sur deux abîmes profonds qui donneraient, il semble, une idée assez juste de la Thébaïde. On monte longtemps, puis, au sortir d'un court tunnel, le décor change subitement et un spectacle merveilleux frappe les regards : c'est la mer, au rivage de laquelle on descend par une longue rampe pleine de la verdure du Midi, la mer fermée comme un lac par la presqu'île de Spalato et l'île Bua; plus loin, apparaissent les îles plus grandes de Brazza, de Solta, de Lesina; au-dessous de nous, sur la première rive, la ville de Trau et des bourgs nombreux, Castel-Vecchio, Castelnuovo, Abbadessa; au sein du golfe, le village de Bra nizza, la petite Venise, qui semble à moitié noyé dans les eaux et n'est réuni à la terre que par une étroite chaussée. C'est la fertilité après le désert. Je ne puis comparer ce spectacle, avec les neiges des Alpes en moins, mais avec la mer et

le soleil du Midi en plus, qu'au coup de théâtre dont tout le monde a joui sur la ligne de Fribourg à Lausanne, lorsqu'après les gracieux mais courts horizons de sapins et de prairies on aperçoit tout à coup le lac de Genève, les vignobles vaudois et les sommets du mont Blanc.

Nous descendons peu à peu, faisant le tour du golfe au fond duquel, au-dessous d'une gorge pittoresque gardée par les ruines du château de Clissa, est l'ancienne Salone et le village du même nom. On y voit peu d'antiquités surgir de la terre, un vieux pont, quelque vieille arcade; mais des fouilles ont fait trouver de nombreux sarcophages, des sculptures romaines, de vrais trésors. C'était là qu'étaient les jardins de Dioclétien, ces jardins dont la culture, disait-il, lui faisait oublier l'empire; c'était là que poussaient ces laitues dont il parlait quant il refusait de reprendre la couronne. Etrange destinée, plus étrange volonté de cet homme, un des plus grands de son siècle, qui, de même que Charles-Quint, abdique un vaste empire. Mais Charles-Quint, en vrai chrétien, laisse tout, son pouvoir, ses richesses, ses plaisirs, et se retire dans un monastère pour y mourir tranquille. Le païen Dio-

clétien se fait bâtir, à frais énormes, un palais somptueux, palais doublé d'une forteresse; il s'y renferme et s'y fait défendre par sa cohorte, soupçonneux, méfiant, tenant à sa vie et à ses joies, et poursuivi par le sang des chrétiens qu'il a égorgés.

Ce palais, où il a vécu huit ans — 305-313 — était immense; des murs épais le protégeaient, des temples, des thermes y trouvaient place; quatre portes, flanquées de tours, y donnaient entrée : la porte de Fer, la porte d'Airain, la porte d'Or et la porte de Mer. Ces murs et ces portes sont encore debout. Une ville entière a trouvé place dans ce palais : les Salonitains, pour chercher un abri et des murailles toutes construites contre les incursions des Turcs, s'y sont réfugiés au VII[e] siècle; ils n'en ont même pas changé le nom : Spalato *ad palatium*. Ce n'est même que depuis une époque relativement moderne que l'accroissement de la population a fait déborder les maisons en dehors de l'ancienne enceinte. Spalato est devenue la ville la plus considérable de la Dalmatie et, comme nous le disait notre hôtelier de Sebenico, si Zara représente la période actuelle et Raguse les temps anciens, Spalato est l'avenir.

A peine installés au grand et confortable hôtel de la ville, nouvellement construit près de la plage, nous commençons notre visite. La muraille qui fait face à la mer, et qui autrefois en était baignée, est ornée de belles colonnes à moitié encastrées dans la construction, entre lesquelles malheureusement on a percé beaucoup de prosaïques fenêtres; c'était la façade du palais. Nous entrons par la porte de Mer, porte basse donnant accès à un long passage voûté qui ressemble à un tunnel et, par quelques marches, aboutit à l'ancien atrium du palais. Cet atrium est d'une conservation presque entière. C'est une cour rectangulaire, entourée de colonnes corinthiennes, supportant des arcs et un large entablement. D'un côté on a construit le palais épiscopal; de l'autre se trouve le temple de Dioclétien, devenu la cathédrale.

En arrière de la colonnade orientale de cet atrium s'élevait un portique, qu'on a remplacé par le campanile actuel; à droite, on voit encore un des sphinx qui accompagnaient ce portique. Au delà est le temple, vaste construction octogone à l'intérieur, circulaire en dedans, entourée d'un périptère dont les colonnes, encore debout, soutenaient autrefois des statues. Aucune fenêtre

n'éclaire ce temple, qui ne recevait du jour que par l'entrée.

L'intérieur est d'un aspect grandiose : huit colonnes, d'un seul bloc de granit de 7 mètres de hauteur, soutiennent un riche entablement et une tribune, où se trouve, entre un second ordre de colonnes de porphyre, une admirable frise représentant une chasse de Diane; frise d'une beauté et d'une conservation qui en font un des plus beaux joyaux de l'antiquité romaine. Au-dessus est une seconde tribune, où se fait entendre une singulière résonnance.

Ce qui est remarquable dans cet intérieur, c'est que le christianisme l'a adapté à son culte sans en rien détruire : sauf l'ouverture qui communique avec le chœur ogival qu'on y a ajouté, tout est intact; de beaux autels avec des dais ouvragés, une chaire dans le style de la cathédrale de Sienne, de beaux bas-reliefs représentant la vie de Notre-Seigneur, une riche porte en bronze, tout contribue à embellir cette basilique, mais sans qu'on puisse y faire un seul reproche de vandalisme.

Nous montons au campanile, œuvre remarquable qui ne dépare ni les abords du temple, ni l'aspect

général de la ville; c'est une haute construction romane, carrée, de six étages de colonnes et d'arcatures multipliées, terminée par un dernier étage octogone. Du haut, la vue sur la ville, dont on s'analyse mieux le plan, sur la campagne, le golfe et la mer, est de toute splendeur; mais il ne faut pas trop y craindre le vertige.

Peu loin de l'atrium, mais de l'autre côté, est l'ancien temple d'Esculape, que certains auteurs, avec plus de probabilité peut-être, croient avoir été le tombeau de Dioclétien; on en a fait le baptistère. C'est un petit temple rectangulaire, sans autre jour que celui de la porte, à murs d'une complète nudité, qui portent une très riche frise d'amours, de léopards, de vases et de raisins, et une voûte à caissons parfaitement conservée. Ce temple ou tombeau était précédé d'un portique dont il ne reste plus de trace, mais, à part ce portique, il ne manque peut-être pas une pierre au monument. C'est aussi un des beaux restes du passé.

Les heures pour nous s'écoulent, bien rapides, à contempler ces édifices, à visiter les diverses portes, dont les vestibules grandioses attestent l'importance, à suivre les rues étroites et sombres

de cette vieille cité; à tous les pas, on voit des restes intéressants, soit de l'époque romaine, soit de l'occupation hongroise ou vénitienne; c'est un dédale de ruelles, de passages couverts, qui tournent à angles droits, et où l'on pourrait facilement s'égarer, si l'on n'était bien vite ramené ou aux murailles, ou à la place du Dôme, l'atrium, ou à celle des Seigneurs, vrai centre de Spalato, où est le principal café, en face d'une maison à fenêtres trigéminées, qu'on dirait arrachée du grand canal.

Comment se fait-il que Spalato ne soit pas plus visité? Ses restes — on ne peut pas dire ses ruines, — sont une des plus belles reliques de l'antiquité; on sait par cœur toutes les ruines de l'Italie et de la Grèce, on va visiter Palmyre et Baalbeck; à peine connaît-on le palais de Dioclétien. C'est à la porte de Rome, trois ou quatre journées, par Ancône et Zara, et nos grands prix de la villa Médicis, qui ont cent et cent fois fait les plans de restauration des monuments de la cité romaine, n'ont peut-être pas encore essayé semblable travail sur un monument presque sans égal.

Pour nous, il nous faut, dès demain, quitter ces parages; les paquebots ne sont pas assez

nombreux pour que nous puissions en négliger un. Le *San Carlo*, du Lloyd, doit quitter le port à cinq heures du matin. Ce n'est qu'un bateau de marchandises, sans premières classes, et ceci nous effraye un peu. Grâce au temps absolument calme, grâce aussi aux îles entre lesquelles on navigue, nous y sommes assez confortablement. D'ailleurs, nous y faisons deux connaissances précieuses : le P. Lombardini, de la maison des PP. Jésuites de Raguse, et le jeune M. de V., le seul Français que nous ayons rencontré sur cette côte, et avec qui nous irons jusqu'au Monténégro. Aussi cette journée de mer est-elle des plus agréables, journée de douces jouissances, entre le spectacle de ces pays peu connus, malgré les services hebdomadaires des Lloyd, et des conversations intéressantes sur ces populations qu'évangélise le P. Lombardini et qu'a déjà visitées M. de V.

Les îles et la côte dalmate se déroulent à nos yeux. C'est d'abord la petite ville de Milna, dans l'île de Brazza, droit au sud de Spalato, puis Citta-Vecchia, encore plus au sud, dans l'île plus grande de Lesina. Au loin, à droite, on aperçoit Lissa, l'île qui a donné son nom à la célèbre

bataille navale où l'amiral autrichien Teghetoff détruisit la flotte piémontaise.

Le *San Carlo* se dirige ensuite plus à l'est et longe l'île de Cursola, dont les cultures contrastent avec l'aridité de la terre ferme. On s'arrête un moment devant la ville, cité ancienne, bâtie sur un promontoire que domine une église ogivale, et défendue par des tours massives, à bases en large et solide talus et à sommets crénelés, d'une belle conservation. Partout se voit encore le lion ailé de Saint-Marc.

A notre gauche est la longue presqu'île de Saboncello ; on nous y montre une caverne aux flancs de la montagne ; elle renfermait autrefois tout un monastère, à l'abri des dévorantes ardeurs du soleil, et aussi des tentations mondaines, asile retiré, s'il en fut, où rien ne pouvait distraire les religieux de la contemplation, sinon le spectacle de cette mer azurée ou en furie, qui leur était une image de la grandeur infinie de Dieu ou des tempêtes de leur âme.

Après Cursola, c'est l'île de Mélida, toute parsemée de plantations et relativement très habitée. Le détroit est fort resserré, on se croirait sur un fleuve.

Nous n'arrivons que bien tard à Gravosa, qui est devenu le port de Raguse, le mouillage étant difficile tout près de cette ville célèbre.

A peine débarqués, nous nous rendons à pied, avec nos deux nouvelles connaissances, à Raguse, qui n'est qu'à une demi-heure de chemin, demi-heure charmante au beau clair de lune dont nous jouissons. La route suit d'abord les chantiers, douanes et dépôts de Gravosa, gravit une petite colline, qui abrite en ce moment un camp de soldats dont les tentes s'étendent dans la plaine, et offre ensuite un charmant parcours en corniche, au-dessous de villas ombragées de palmiers, d'oliviers, et plantées d'aloès; la villa, entre autres, du consul général de France; l'œil plonge sur la mer, qui scintille de ses myriades de diamants; on se croirait entre Nice et Menton, sur notre incomparable corniche provençale. Nous arrivons ainsi aux portes de Raguse; là, en dehors de la ville, sont les hôtels et cafés, sur une esplanade ombragée d'arbres magnifiques, anciens témoins des grands jours de la république ragusaine. Les deux hôtels, celui de *Miramar* et celui *del Boschetto*, ont plus belle apparence que réalité confortable, autant, du moins, que nous en avons pu juger. Nous trou-

vons cependant une nuit excellente dans l'un, et une nourriture bien suffisante dans l'autre.

L'histoire de Raguse pourrait faire des volumes. Cette petite république naît de la frayeur des habitants de Salone et d'Épidaure d'Illyrie, qui fuient devant les barbares et se réfugient sur un rocher inabordable; elle s'affermit peu à peu, lutte contre les Serbes d'abord, lutte ensuite contre les Sarrasins et voit bientôt, grâce à ses victorieuses défenses, son alliance recherchée par de grands états. Elle accueille généreusement dans ses murs les opprimés, les dépossédés; c'est un usage chez elle de se considérer comme ville de refuge, et elle peut dire à des potentats réclamant contre ce droit d'asile : « C'est une tradition de notre cité de ne jamais refuser asile à qui que ce soit; nous ne demandons à ceux qui nous implorent d'autre droit que leur adversité. »

Reine du commerce dans le Levant, elle devient naturellement la rivale de la jalouse Venise, qui, pourtant, n'y entre que par trahison et ne peut s'y maintenir; elle échappe aux Turcs victorieux presque partout et qui ne la soumettent jamais. Décimée par une peste effroyable, en 1484, peste qui fait périr vingt mille citoyens, elle peut

encore résister aux attaques des Maures ; elle ne décroît qu'après le plus épouvantable désastre qu'ait subi une ville : un tremblement de terre, en 1667, renverse les églises, écrase le peuple sous leurs décombres, pendant qu'une tempête détruit les vaisseaux dans le port, que l'incendie achève l'œuvre sinistre et qu'une peuplade de pillards accourt pour exploiter ces fléaux.

Depuis, Raguse a vécu sur sa gloire passée, et la France, au commencement de notre siècle, l'Autriche ensuite, peuvent facilement l'ajouter à leurs domaines.

Cette république était gouvernée par un collège de sept citoyens, c'était le pouvoir exécutif ; un sénat de quarante-cinq membres formait le pouvoir législatif et judiciaire ; enfin un grand conseil, comprenant tous les nobles, nommait le Recteur ou Président, dont le pouvoir ne pouvait durer plus d'un mois.

A notre lever, le dimanche 8 septembre, Raguse est toute pavoisée ; les cloches de toutes les églises sonnent avec une constance désespérante ; mais ce n'est pas à cause de la fête du jour : hier, Trébigne, la capitale de l'Herzégovine, Trébigne,

qui n'est qu'à six ou sept lieues d'ici, a été prise par les Autrichiens.

Nous entrons dans la ville par la porte de Mer, surmontée de la statue de saint Blaise, protecteur de la cité ; c'est une véritable entrée de citadelle. Raguse est entièrement entourée de bastions, de murs et de tours, d'un ensemble pittoresque ; le tout est serré d'un côté par la montagne abrupte, dont le sommet, occupé par un fort, est la frontière de l'Herzégovine ; du côté opposé, la ville se relève en une colline coupée en falaise sur la mer ; deux petits ports resserrent aussi la ville et l'empêchent de se développer. Aussi tout Raguse est-il concentré dans une large rue dallée, le *Stradone*, à laquelle aboutissent d'étroites ruelles et qui conduit d'une porte à l'autre, et dans une place en retour, dominée par la cathédrale. Ce Stradone est fort pittoresque, surtout lorsqu'il est, comme à ce jour, envahi par le marché et les costumes pittoresques des environs : les femmes *Canalese*, avec leurs voiles blancs plissés transversalement et leurs robes aux couleurs éclatantes, les Grecques avec leur toque ronde à moitié couverte d'un voile qui leur descend sur les épaules

sans couvrir la figure, sont dignes du pinceau d'un maître.

Les monuments rassemblés sur cette artère sont forts intéressants. C'est d'abord une belle fontaine du XVIe siècle, dont le couronnement, par malheur, n'a pas été fait ou a été détruit ; en face, l'église et le couvent des Franciscains, où se trouve un cloître charmant, d'un roman assez pur, et qui offre comme particularité remarquable une galerie supérieure, second cloître superposé à l'autre. Les maisons du Stradone sont toutes d'une belle construction, qui rappelle les splendeurs passées ; au fond, est l'ancienne douane et monnaie, dont la fenêtre ogivale trigéminée, accostée de deux baies à un seul ventail, est encore un souvenir de la ville des Doges. Tout près, est le palais du recteur, dont les arcades en plein cintres, enguirlandées de feuilles de chêne et supportées par des chapiteaux historiés de la Renaissance, sont surmontées d'un étage ogival ; dans la cour, un bel escalier fait aussi penser à l'escalier des Géants du palais dogal. Dans ces parages, Venise a déteint sur ses ennemis comme sur ses amis.

En face de ces deux monuments est la chapelle Saint-Blaise, petit édifice du XVIIe siècle, qui

sert provisoirement de cathédrale ; la vraie cathédrale, rebâtie depuis la catastrophe de 1667, a été, il y a trois années, sillonnée par la foudre et on la répare de fond en comble. Nous regrettons fort de ne pouvoir visiter la chapelle du Reliquaire, où l'on conserve de précieux trésors, mais cette chapelle est fermée par trois clefs, qui sont entre les mains des trois principales autorités de la ville, et nous ne pouvons songer à réunir ces moyens nécessaires en un pareil jour de fête.

C'est avec le P. Lombardini, auquel nous avons été rendre visite à la belle église des Jésuites, que nous parcourons Raguse : il nous mène aussi au couvent des Dominicains, où l'on conserve un remarquable tableau du Titien, *sainte Marie-Madeleine*, et deux peintures byzantines ; le cloître, à arcades Renaissance, alternées de deux modèles différents, aux dentelles de pierres, est un vrai chef-d'œuvre. Il est serré contre la montagne dans la partie haute de la ville ; là, l'espace a si bien manqué, que les rues ne sont que des escaliers étroits, recouverts par des balcons, et où ne pénètrent que rarement les rayons du soleil.

Peu de villes ont autant de caractère et d'intérêt accumulés dans un si petit espace ; qu'on la voie

du dehors des murs, qu'on en parcoure l'intérieur, Raguse apparaît comme la ville du moyen âge, le mélange de l'Orient et de l'Occident, comme les dernières limites de la civilisation chrétienne aux siècles passés.

Nous ne pouvons prolonger indéfiniment notre station dans cette ville attachante; comme toujours, le paquebot nous presse et il faut l'aller chercher à Gravosa. Il faut même y aller à pied, malgré les ardeurs du soleil, car toutes les voitures ont été accaparées pour mener les Ragusains visiter Trébigné, la nouvelle conquête. Nous voyons, par les sentiers qui coupent la montagne, descendre de longs convois de prisonniers turcs qui viennent encombrer le camp de Gravosa.

La *Messine*, notre nouveau paquebot, part bientôt de la petite baie de Gravosa et nous fait encore admirer le panorama de Raguse enserré dans ses murailles et pressée contre la montagne. Bientôt d'autres spectacles nous captivent : c'est d'abord le château de Lacroma; le donjon carré de cette impériale demeure domine une vaste colline et une petite île d'une luxuriante fertilité. C'était autrefois un couvent; son dernier possesseur, l'infortuné Maximilien, empereur du Mexique,

voulait en faire le pendant de Miramar, une demeure princièrement poétique. C'est ensuite, après le petit golfe de Brino, Ragusa-Vecchia, l'ancienne Epidaure, non celle du Péloponèse, mais celle d'Illyrie, consacrée aussi au culte d'Esculape.

La nuit est complète lorsque nous traversons la première des bouches de Cattaro, ce dont nous serions très affligé, si nous ne devions les revoir en plein soleil.

Les bouches de Cattaro, et non du Cattaro — ce qui ferait croire à l'existence d'un fleuve de ce nom, tandis qu'il est question d'une ville, — sont, on le sait assez, une succession de détroits entre lesquels l'Adriatique s'insinue et forme quatre lacs fermés de toute part, dominés par de hautes et pittoresques montagnes et peuplés de villages charmants. Au fond du dernier de ces bassins est la petite ville de Cattaro, perdue, pour ainsi dire, au bout de l'univers.

C'est à la clarté de la lune que nous admirons ce grandiose panorama, rendu vraiment fantastique par une demi-obscurité, d'une extrême transparence cependant ; aussi restons-nous silencieux, dans une contemplation religieuse, subissant des

impressions pleines de douce gravité. Ces impressions grandissent et se mélangent même d'une certaine terreur, lorsqu'en arrivant à Cattaro, nous voyons se dresser devant nous, comme une gigantesque muraille, le rocher à pic où l'on dit qu'est notre chemin de Tsettigné, où nous allons demain. Il ne semble pas que ce soit franchissable, et l'on s'explique aisément le nom de Monténégro, Tsernagora, la Montagne noire. Pour mon compte, je ne saurais oublier cette arrivée tardive dans ce petit port, devant cette ville miniature, qui disparaît au pied de ces sombres escarpements, et qui semble le calme et la paix à côté de la tourmente; peu de souvenirs me paraissent aussi fantastiques.

Pour augmenter les étonnements de cette soirée, à la sortie du paquebot, nous trouvons M. Radovanovitz, le consul ou agent monténégrin, auquel, sans plus de façon, M. de V. a télégraphié de Gravosa notre arrivée et nos projets; il nous attend pour nous prévenir que nos chevaux sont commandés et seront prêts demain matin à quatre heures. De plus, à peine sommes-nous débarqués, de nombreux Cattarins se mettent à notre disposition pour nous chercher un logis — car il n'y a pas d'hôtels, — nous aider, nous guider, nous ren-

seigner; ils auraient vraiment l'air de vulgaires exploiteurs, et cependant ils ne sont que très complaisants pour des étrangers, des Français surtout, et ne consentent, comme payement, qu'à accepter de prendre avec nous un *granito* au Giardinetto, le café-restaurant du port. Quoiqu'en dehors des murs, ce café est le vrai centre de Cattaro et, par sa position ombragée, la vue dont on y jouit, le confortable même que l'on trouve, c'est un lieu enchanteur.

IV

Je l'avoue sincèrement, notre lever est dur, ce matin du 9 septembre. Couchés après une heure du matin, il nous faut être sous les arbres du port avant quatre heures; aussi la gaieté et l'entrain ne sont pas peints sur nos visages; de plus, c'est en vain que nous cherchons à réaliser un fantôme de déjeuner; à grand'peine, une échoppe matinale nous fournit un méchant café que nous améliorons avec de l'essence de moka, et où nous trempons quelques courts morceaux de pain, ce que nous trouvons bien frugal. Enfin, nos chevaux ne sont

pas au rendez-vous, et après une attente qui paraît longue, nous sommes près de croire qu'ils n'ont pas été commandés, lorsque, à cinq heures, nous les voyons venir; aussitôt nous voilà en selle, et la gaieté revient par enchantement.

Nos montures sont de ces chevaux monténégrins, petits de taille, rabougris, de nul aspect, mais d'allures douces, d'une vigueur résistante et d'une solidité à toute épreuve dans les rochers et les pierres; et il en sera besoin. Notre guide-chef, avec qui seul nous avons à faire, est Cattarin et parle bien l'italien; les autres sont du Monténégro, doux, complaisants, mais ne parlent que le serbe; parmi eux une jeune fille n'est point la moins loquace, mais sans que nous puissions apercevoir de sa part ou à son égard la moindre légèreté; comme les autres, elle porte un de nos sacs; comme les autres, elle marche activement en avant de nos chevaux, prenant les raccourcis, malgré la chaleur et la rapidité des escarpements.

Nous avons vite fait de sortir de Cattaro et d'arriver, par le champ du marché, au pied de la montagne, du mur serait mieux dire, car instinctivement on cherche les escaliers à gravir. A droite, sur un premier pic qui déjà semble perché dans

les astres, est le fort S. Giovanni, auquel monte un chemin abrité par des murailles. Notre chemin à nous, dont les poteaux télégraphiques indiquent la direction sommaire, s'élève d'abord, par quatre-vingt-deux lacets en zig-zag, jusqu'à la frontière autrichienne; chemin jadis tracé avec quelques soins, mais qui, aujourd'hui, est surtout pavé en pierres roulantes; assez loin de là, on voit les longues rampes d'une route commencée, mais bien éloignée de son achèvement.

A la frontière, tout change : les poteaux du télégraphe ne sont plus que de fortes branches contournées, et le chemin que nous quittons semble, à côté des sentiers qui suivent, une route de première classe.

Par compensation, la vue dont nous jouissons est d'un fantastique qui surpasse toute imagination; le regard redescend cette côte abrupte qu'on vient de gravir pendant deux heures, domine le fort Saint-Jean qui ne semble qu'une humble colline, aperçoit à peine la petite ville de Cattaro, passe, au-delà de la baie, par-dessus une montagne où est aussi une forteresse avec les lacets de sa route d'accès, plonge par-dessus plusieurs autres rangs de montagnes pour voir se dessiner la

succession presque entière des Bouches de Cattaro. C'est comme un vaste plan en relief, qui rappellerait volontiers la merveille suisse de la Gemmi; mais les golfes, ici, remplacent la vallée de Louèche, le vaste horizon de la mer, les montagnes lointaines, et l'atmosphère toujours translucide du midi, les brumes trop fréquentes dans les Alpes.

Cependant le sentier monte encore et tourne dans un ravin, au milieu de superbes à pic, où la crainte du vertige fait volontiers descendre de cheval, même, paraît-il, les gens du pays; nous passons devant une grotte où une petite source désaltère notre équipage, et croisons une bande de Monténégrines, qui vont à Cattaro porter leurs denrées; elles sont chargées comme des bêtes de somme et, cependant, elles descendent à pic, par les roches roulantes, négligeant le sentier, d'un pas allègre et sûr.

On arrive bientôt à un col, où l'on perd de vue la mer. En avant, c'est un bassin circulaire qu'on dirait avoir été rempli par un lac; tout autour, des montagnes rocheuses. On descend un peu vers quelques cultures, pour lesquelles on a profité des moindres espaces laissés par les pierres. Nous rejoignons, pour un moment, un

tronçon de la route future : autour d'elle, à un certain passage, nous retrouvons quelques pierres tombales, dont une, avec sa croix en relief, a été respectée tout au milieu de la voie. On nous dit que ce sont les sépulcres de victimes d'une épidémie de choléra. Bientôt nous arrivons au hameau de Niegusch, chef-lieu d'une des provinces du Monténégro. C'est là que nous espérons déjeuner, et nos estomacs savent s'il en est besoin.

Hélas! ils furent vite déçus. Une façon d'écurie d'où une échelle mène à un bouge infect où les scorpions, grimpant contre les murs, nous souhaitent la bienvenue et nous enlèvent toute tranquillité d'esprit. On nous sert, dans des pots affreusement sales, un vin si épais et si aigre que nous y renonçons d'un commun accord; le jambon qui pend au plancher n'est guère plus appétissant; nous demandons des œufs à la coque, seule nourriture sûrement propre. Une vieille grand'mère et sa petite-fille, vrai type grec, qui répond au nom de *Stani*, nous servent et surtout nous font payer.

Nous repartons promptement, et achevons de traverser ce vallon, qui est le lieu de naissance du prince régnant; il y possède encore une

modeste habitation. La montée recommence. Cette fois, on ne peut plus dire que ce sont des chemins : ces roches blanchâtres, amoncelées et abruptes, obligent nos montures à s'élancer par secousses; ces braves bêtes souvent s'arrêtent et semblent se demander où elles doivent poser le pied : une fois placé, nul danger qu'elles glissent ou fassent un faux pas.

On trouve, après quelque temps et avec plaisir, une source excellente à laquelle nous nous rafraîchissons : aucun Monténégrin ne passerait là sans s'y arrêter, et nous y croisons toute une caravane accompagnant un membre de la famille princière.

Au sommet de la montée, le paysage devient encore plus tourmenté, plus extraordinaire. Ce ne sont plus que des amas de hautes collines, serrées les unes contre les autres, d'une pierre blanche et glissante, formant un défilé pentueux où l'aspect change à chaque instant; à droite s'élève, à une haute altitude — 1,750 mètres — le Lowden, qui porte à son sommet une blanche chapelle, au bord du précipice à pic. Impossible d'oublier le caractère de ce paysage, une fois qu'on l'a vu, et on se rappelle involontairement la

légende monténégrine, légende peu scientifique, encore moins mystique, mais assez caractérisée :

Après que le Créateur eut fait la terre et les mers, il les parcourut du haut des airs, distribuant et semant les roches et les pierres parmi les différents peuples et les diverses régions. Lorsqu'il fut au-dessus des rivages orientaux de l'Adriatique, il vint au lieu où est la Tsernagora; alors le sac qui contenait la réserve rocheuse se creva, et toute cette réserve de pierres, de cailloux, de monts et de précipices, tomba sur ce pays et forma le chaos actuel.

Nous descendons rapidement, remontant cependant parfois les soubresauts de cette étrange nature. En haut d'un dernier escarpement, tout à coup se découvre un vaste panorama, qui fait contraste avec les horreurs qui nous entourent : au loin, bien au-dessous de nous, une nappe d'eau azurée, c'est la pointe du lac Scutari qui brille ainsi tranquillement; plus au fond, les montagnes des Mirdites et de l'Albanie, aussi azurées que le lac; bien plus près, à nos pieds une plaine verdoyante et, à sa droite, à moitié cachée par un monticule, Tsettigné, la capitale du Monténégro.

Nous atteignons bientôt cette plaine, où nous

retrouvons le dernier tronçon de la route en exécution; nous mettons nos chevaux de front pour faire une entrée plus convenable, plus solennelle dans cette capitale.

Tsettigné! ce doit être, il me semble, la plus petite capitale de l'Europe, comme une des moins visitées, mais, toute petite qu'elle soit, et que soit l'État monténégrin tout entier, combien n'ont-ils pas déjà occupé les historiens et les politiques, et quelle place ne tiennent-ils pas dans cette interminable question d'Orient! Une centaine de maisons d'un seul rez-de-chaussée sont espacées le long d'une large rue; au fond est le nouvel hôtel qu'a fait construire le prince Nikita; sur la gauche, la poste, le télégraphe, et une maison d'éducation pour les jeunes filles, maison assez renommée pour que bien des personnes étrangères au Monténégro lui confient leurs enfants. Cette large rue tourne à angle droit et mène au palais du prince, à l'ancien palais et au vieux monastère, où est l'église et l'habitation du *vladika*, le patriarche.

Nous nous installons à l'hôtel, très charmant établissement où l'on trouve un accueil empressé; les lits y sont confortables; dès le matin, avant

votre lever, on vous y apporte un café exquis; aux repas, on peut choisir entre le vin grec ou la fraîche bière de Vienne. De nos chambres, la vue s'étend sur la rue et sur cette large plaine verdoyante qui l'entoure et s'étend, sans un pli de terrain, jusqu'aux montagnes; on l'appelle la plaine des puits; elle en est perforée, car une nappe d'eau court à un mètre au-dessous du sol.

Dès notre premier repas, nous nous trouvons côte à côte avec des Monténégrins qui mangent avec nous. Tous sont, à notre égard, de la plus grande urbanité, et même d'une éducation distinguée et sans bassesse; on voit qu'ils tiennent à remplir les devoirs de l'hospitalité, et qu'ils sont heureux que les étrangers visitent leur pays, ceux que nous rencontrons dans le village ne manquent jamais de nous saluer en quittant leur toque, et s'empressent au-devant de nos désirs.

Vers la fin du dîner, nous sommes fort étonnés d'être salués en pur français; c'est M. le docteur Feuvrier, de Vesoul, médecin du palais, qui a appris notre arrivée, et vient aimablement se mettre à notre disposition, surtout pour avoir une audience du prince. Il est assez obligeant pour nous accompagner dans nos promenades et

pour nous donner sur la vie monténégrine les plus intéressants détails.

Cette race est vraiment étonnante. Physiquement, c'est, sans aucun doute, une des plus belles de notre vieille Europe : les Monténégrins sont grands, bien découplés, d'une tournure à la fois martiale, noble et sans prétention; le type grec agrandi. Ils ne se séparent pas de leurs armes, ou tout au moins des pistolets qu'ils ont à la ceinture et du yatagan attaché à leur côté; mais leur regard n'est pas féroce; on y sent la fierté et non la cruauté. On n'y trouverait pas, je crois, un seul obèse, et il suffit de les voir parcourir leurs montagnes pour l'expliquer. La façon dont ils portent leur riche vêtement rappelle les anciens chevaliers, et il nous semblait, non pas autant être loin de notre patrie, que vivre plusieurs siècles avant notre époque.

Ce vêtement vaut la peine d'être décrit : c'est d'abord le pantalon large, mais non bouffant — la *gatché* ou *braga*, — serré au genou : une redingote en drap blanc — la *gougne* — dont les basques assez longues flottent au vent ; par-dessus, un gilet brodé très richement, en or, pour les officiers, en soie noire pour les autres, c'est le *diamadan*;

une ceinture en soie de Smyrne — *pass*, — fait plusieurs fois le tour de la taille, par dessus le *kolan* ou ceinture de cuir à laquelle est accrochée la principale fortune de chacun, c'est-à-dire ses armes. Par dessus encore est la veste rou ge — *horet* — et parfois la grande écharpe de laine sombre, la *strouka*, qui flotte jusqu'à terre. Les jambes sont entourées de la molletière — *dokolonitzé* — boutonnée par derrière et serrée par la jarretière — *podvès ;* — les chaussettes — *tcharap* — entrent dans l'*opanké*, chaussure commune à tous les Slaves du sud, et formée d'une semelle souple en cuir, recouverte de cordelettes ; cette chaussure, lorsqu'ils y sont habitués, les rend très aptes à ces courses sur les rochers, où tout autre glisserait cent fois.

Quant à la toque, noire sur fond rouge et ornée des initiales — en caractères russes — du prince Nikita, voici la légende, telle que nous l'a transmise M. de V... :

« Le 15 juin 1389, la vieille Serbie, conduite
« par son Kral Lazare à la tête des chrétiens des
« sept langues — Serbes, Bulgares, Monténégrins,
« Albanais, Valaques, Polonais et Hongrois —
« succombaient dans les plaines de Kassowo, sous

« la puissance musulmane. Les deux héros de « cette lutte mémorable se retirèrent dans la mon« tagne Noire dont ils conservèrent sans faiblir « la hautaine indépendance. Ils portaient, avant « la grande défaite, un fez rouge, mais en signe « de deuil, ils l'enveloppèrent presque entièrement « d'étoffe noire, jurant de ne le rendre à la lu« mière que lorsque le Mahométan détesté aurait « été chassé de la presqu'île.

« On laisse toutefois le fez rouge aux femmes, « celles-ci n'étant point astreintes à servir la « patrie les armes à la main, et leur coquetterie « se plaisant aux couleurs éclatantes.

« Au sommet du bonnet masculin, on aperçoit, « sur un morceau d'étoffe resté rouge, un coin « de soleil brodé en or et, à côté, une étoile éga« lement brodée. L'étoile, c'est l'image de l'espé« rance, toujours vivante depuis 1389, et pro« mettant le lever prochain et sanglant du soleil « de la liberté.

« Enfin, sur le bord noir du fez, les hauts « dignitaires, la garde du prince, portent un « écusson : l'aigle blanc à deux têtes de la « vieille Serbie. Au centre de l'écu, on dis« tingue un lion tenant une croix serbe, sym-

« bole de la lutte héroïque pour la vieille foi des « ancêtres. »

Les femmes ont un costume simple et sombre, et la couleur noire prévaut actuellement auprès d'elles, même pour la toque.

Si, au point de vue physique, le Monténégrin est intéressant, à plus forte raison l'est-il au point de vue moral. Je ne veux, ni ne puis étudier ici l'histoire de cette nation forte, qui a toujours lutté et su conserver son indépendance. Mon intention n'est que d'esquisser de rapides croquis d'une rapide excursion. Je ne parlerai donc que de ce que nous avons vu ou appris sur les lieux mêmes.

Ce qui frappe tout d'abord dans ce peuple, c'est la moralité et la sobriété. La condition des femmes est assez dure, quoique volontiers acceptée par elles ; mais elles sont toujours respectées, et ni la loi, ni les usages n'admettraient de circonstances atténuantes à cet égard ; nous avons pu aussi, par un petit exemple, juger de la tempérance proverbiale de ces montagnards ; un de nos compagnons de table, qui causait volontiers avec nous et avait voyagé jusqu'en Amérique, accepta bien de notre part un petit verre de *slivovitz*, espèce

d'eau-de-vie de prunes qui est le cognac des pays slaves ; mais à peine, pour satisfaire à la politesse, y porta-t-il ses lèvres et en but-il une gorgée.

Notre après-midi, notre soirée et la matinée du lendemain se passèrent à vaguer dans le village, à nous promener dans la plaine et à visiter le couvent et l'église patriarcale. Les deux sont réunis au pied d'un monticule couronné d'une tour massive. A cette tour, naguères, les soldats pendaient les têtes coupées aux ennemis pendant la bataille, et ces têtes y séchaient, exposées aux oiseaux de proie. Cet usage, qui rappelle les sauvages de l'Amérique, a pu être aboli par le prince Nikita.

Le couvent étale en bas de la colline ses arcades superposées ; ses bâtiments servent de résidence au patriarche. L'église n'est qu'une modeste chapelle, ornée de l'iconostase couvert, comme c'est l'usage, de peintures bysantines et de riches dorures. Quelques tombeaux y sont renfermés, celui de Pierre Ier, ancien prince et vladika en même temps — ce n'est que depuis le prédécesseur du prince actuel que les deux autorités ne sont plus réunies sur la même tête; — Pierre Ier est honoré comme saint, et son mausolée est couvert

d'un drap d'or ; les tombes du père de Nikita et du prince Danilo, son oncle et prédécesseur, sont couvertes de drap noir, et leurs yatagans croisés y reposent. L'église est pavoisée de drapeaux pris à la dernière guerre.

Non loin est l'ancien palais, assez délabré. On l'appelle encore le Bigliardo, tellement la population avait été étonnée de ce meuble inconnu, apporté jadis à dos d'hommes. Depuis, elle s'y est familiarisée, et le billard de l'hôtel est constamment occupé par les Monténégrins, qui semblent très joueurs. Peut-être est-ce à défaut d'autre guerre.

Vers dix heures du matin, le docteur vient nous dire que nous allons être reçus chez le prince, très occupé pourtant en ce moment ; car toutes les affaires, intérieures et extérieures, passent par ses mains ; ses ministres ou sénateurs ne sont guère que ses conseillers.

Le palais a les dehors d'une belle villa de deux étages sans trop d'architecture, villa agrémentée d'un joli jardin. La garde princière nous présente les armes à la porte, et un aide de camp, tout brodé d'or, nous introduit et, en excellent français, cause avec nous jusqu'à l'arrivée du prince.

Le prince Nitika nous fait entrer dans un salon orné d'un riche papier peint tout fleurdelisé ; les portraits de sa femme et de ses enfants décorent ce salon, où nous remarquons aussi un piano droit.

Le prince Nikita est encore un jeune homme, de trente-sept ans, grand de taille, de figure noble et franche, où le regard indique un esprit supérieur. Dès qu'on l'aperçoit et qu'on l'entend, on comprend l'ascendant qu'il a pris sur son peuple et l'amour qu'il lui a inspiré. Il nous reçoit très affablement, nous fait asseoir auprès de lui et se met à nous entretenir.

On ne peut être étonné de l'entendre parler très correctement le français, lorqu'on sait qu'il a passé trois ans au lycée Louis-le-Grand, à Paris. Il se souvient avec plaisir de ce séjour, des soins qu'il a reçus, des attentions que les aumôniers, les sœurs, la sœur Adrien surtout, avaient pour lui qui n'était cependant pas catholique. Il nous raconte qu'étant retourné en France, avec son père, en 1867, à propos de l'Exposition universelle, il voulut revoir le lieu de son séjour et le faire visiter à son père. La sœur Adrien le reconnut de l'appartement voisin au son de sa voix,

et s'écria : — C'est mon bon prince Nikita. « Mon père, nous dit-il, en était charmé. » On sent qu'il aime la France et qu'il regrette de n'y pouvoir retourner. « Mes fils, nous avoue-t-il, font leur « éducation en Russie — leur mère est une prin-« cesse russe, — mais j'engage toujours mes séna-« teurs à envoyer leurs enfants en France ; en « en revenant, ils sont plus aptes que n'importe « qui à supporter les fatigues de la guerre, la « faim, la soif, le coucher sur la dure, etc. »

La conversation en vient naturellement au Monténégro et à son peuple : « Mes Monténégrins, « nous dit-il, sont bons, obéissants, très travail-« leurs, et pas..... turbulents comme certains « peuples d'Europe, » ajoute-t-il en souriant, après avoir cherché une expression pour adoucir sa pensée. « Ils ne sont nullement voleurs : j'ai « voulu m'analyser la criminalité de mon pays et « la comparer avec celle des autres nations ; or, « pendant que les statistiques énuméraient les « crimes nombreux jugés pendant un laps de « temps assez long, nos registres constataient « qu'au Monténégro on n'avait eu à punir que le « vol de cinq moutons. »

Lui-même rend la justice. Tout près de sa rési-

dence, est un beau tilleul dont le tronc est entouré d'un banc de gazon, où sa place est marquée par un siège formé de trois pierres; là, il se rend à certains jours, et, entouré de ses sénateurs, il écoute les plaidants et juge en dernier ressort. N'a-t-il pas voulu imiter saint Louis rendant la justice sous le chêne de Vincennes?

Le prince nous parle aussi de l'instruction des Monténégrins; ils apprennent très vite et aiment à apprendre : on voit que leur intelligence est une terre vierge où tout germe facilement; il y a 59 écoles pour moins de 200,000 habitants (193,000), ce qui est beaucoup. Pendant les beaux jours, ces écoles se font en plein air, dans des enceintes circulaires, sous quelque ombrage, comme on en voit plusieurs à côté de Tsettigné. Mais dès que la guerre éclate, toutes ces écoles sont suspendues : professeurs et élèves, tout part. « L'âge requis pour la guerre est 16 ans, nous « raconte-t-il, mais impossible, dès qu'ils ont « atteint 14 années, de les empêcher de prendre « les armes. J'ai fixé par un décret la limite « d'âge à 65 ans; or, dans la dernière guerre, « ayant trouvé parmi les soldats trois vieillards « de 75 ans, j'ai voulu les renvoyer à leurs

« foyers, deux se sont suicidés dans les rangs, « et je n'ai pu tenir à l'exécution de cette loi. »

La guerre contre les Turcs, voilà en effet l'élément monténégrin. Dès qu'elle est déclarée, tout s'émeut et se rend au combat ; ceux qui sont à l'étranger reviennent en toute hâte ; les femmes accompagnent et préparent les armes. Après avoir combattu au fusil, ils s'élancent à l'arme blanche contre l'ennemi, à travers les rochers, en poussant des cris effroyables et avec une impétuosité irrésistible. Le prince nous a avoué n'avoir pu les empêcher de couper les têtes des Turcs ; ils auraient plutôt renoncé à la guerre ; pour eux, les Turcs ne sont pas des hommes. Ces têtes coupées sont un grand effroi pour le Musulman : d'après leur croyance, en effet, c'est par la touffe de cheveux qui couronne leur chef rasé que Mahomet doit venir les saisir pour les faire entrer au paradis et, si la tête est séparée, le corps risque grandement de ne pas la suivre.

Nous félicitons le prince de ce que le port d'Antivari lui a été donné par le Congrès de Berlin : « C'est peu, nous dit-il, nous sommes trop à « l'étroit dans notre petit pays. Vous n'en voyez « que la partie la plus montagneuse, la moins

« fortunée ; plus loin, nous avons bien des « richesses, des forêts, des mines de charbon, de « cuivre, de fer et d'étain argentifère. Il nous fau- « drait la paix ; si Dieu nous la donne, d'ici à trois « ans, on pourra venir de Cattaro en voiture, et « nous pourrons faire de grandes choses. »

Ce n'est qu'après une longue audience que nous prenons congé du prince, qui veut encore remettre à chacun de nous son portrait. Nous nous retirons, reconnaissants de sa bonté et enchantés de son affabilité et de l'élévation de son esprit. On sent que de grandes destinées peuvent lui être réservées au sein de toutes ces questions slaves toujours sans solution.

En sortant, nous retrouvons M. le docteur Feuvrier, qui ne nous quitte qu'au moment de notre départ. Ce moment arrive trop promptement, car c'est avec peine que nous nous séparons de M. de V..., qui nous semble déjà un vieux compagnon de voyage ; il reste ici pour pousser ses excursions dans l'intérieur du pays et parmi les peuples insurgés.

Il nous en coûte vraiment aussi de quitter ce peuple qui, en temps de paix, paraît si bon, si primitif, et où nous avons été si bien reçus.

Puisse-t-il rester longtemps moral, sobre et inattaqué par l'esprit révolutionnaire, cette lèpre de notre époque ! Que ne nous est-il réuni par la communauté de foi religieuse, et pourquoi le catholicisme n'est-il pas appelé à adoucir ce qui est encore rude dans ses mœurs ! Hélas ! l'influence russe ne sera-t-elle pas longtemps un obstacle ? Actuellement, on ne trouverait pas une seule chapelle catholique dans tout le Monténégro ; mais n'y a-t-il pas cependant un léger progrès ? Depuis Danilo, prédécesseur du prince Nikita, le pouvoir spirituel ne réside plus dans la personne du souverain et, si le vladika ou métropolitain doit encore être sacré à Moscou, du moins il ne dépend plus du saint synode russe. Que Dieu veuille ramener à la vérité un peuple si énergique et si bien fait pour elle !

Notre retour se fait rapidement. Un de nos commensaux monténégrins nous fait à cheval la conduite jusqu'au bout de la plaine ; comme à l'arrivée, tous nous saluent au passage. Nous ne nous arrêtons qu'un instant à la fontaine de Danilo et traversons Niegusch sans y faire halte. Ce qui nous arrête le plus, c'est la contemplation des bouches de Cattaro du haut de la montagne ; on ne peut

se lasser de voir ces vastes sinuosités de la mer enfermées entre ces hauts sommets que l'on domine et transformées en lacs tranquilles. Ce spectacle nous impressionne plus encore que lorsque nous l'avons vu en montant.

Nous coupons les innombrables lacets, par des sentiers impossibles, mais la nuit nous ramène sur les pavés roulants de la voie, et nous sommes heureux de trouver enfin la plaine à la porte de Cattaro. Nous constatons le même empressement des habitants à nous guider, à nous faire trouver notre gîte : nous passons notre soirée au Giardinetto, sur le port; nous devons partir demain, à sept heures du matin.

L'*Ionio*, notre paquebot, est fort encombré, de Turcs surtout, venant de Trébigné, et qu'on rapatrie à Constantinople. Le tillac des premières est à moitié occupé par le harem du gouverneur, femmes et enfants ; on cherche constamment à les isoler au moyen de tapis dressés sur des cordes, mais le vent n'est pas musulman et dérange à chaque instant toutes ces combinaisons, en exhibant un ensemble peu propre et peu séduisant.

Heureusement la vue des Bouches nous distrait amplement les premières heures. Toute cette

navigation sur ces beaux lacs salés est un émerveillement continuel : la rive est en pleine culture et toute verdoyante ; les montagnes, plus arides, s'élèvent à de grandes altitudes; les petites villes sont multipliées, les unes à mi-coteaux, les autres, plus nombreuses, sur les bords ; du milieu de ces lacs, on aperçoit leurs édifices, leurs clochers élancés, leurs vieux monuments ; il semble que ce soit le lac de Côme, en grand et au soleil du midi. Un de ces bassins est en outre embelli par deux jolies petites îles, dont une, celle de Notre-Dame-du-Scapulaire, possède une chapelle qui est un lieu de pèlerinage très fréquenté. Un passage est si étroit qu'on l'appelle encore *le Catene*, les chaînes et, en effet, il était autrefois fermé aux navires ennemis. Les brusques contours de ces nappes d'eaux, quelques escales qui font approcher de petites villes fort intéressantes —Perasto, Pisano, Castelnuovo, — tout fait de cette petite traversée un trajet enchanteur et trop court.

Voici cependant l'entrée des Bouches, défendue par plusieurs forts et fortins dont un dans une île est agrémenté d'un remarquable jardin d'aloès. Voici aussi la pleine mer, mais nous suivons la côte et, sauf quelques coups de vent, nous

jouissons du calme. La traversée, après la sortie des Bouches, une traversée de cinquante heures, est assez monotone ; les montagnes de l'Albanie sont encore plus arides et beaucoup moins variées que celles de la Dalmatie, et il n'y a presque plus aucune île. Lès distractions du bord sont peu nombreuses. Un seul incident mérite une mention.

Il me souvient qu'il y a déjà plus de vingt années, revenant de la Terre-Sainte et de la Grèce, je touchai à Corfou où nous allons arriver encore. C'était le moment où le protectorat anglais y était à peine supporté ; au débarquement nous fûmes fort étonnés d'entendre une musique militaire anglaise jouer sur l'esplanade l'air le plus anti-anglais qui ait peut-être été composé, celui de *Charles VI* :

Non..... jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

Aujourd'hui, c'est un écho lointain de cette anomalie : sur le seul instrument de musique qu'il y ait à bord, un mauvais accordéon, un Turc vaincu s'exerce à jouer de son mieux l'hymne national autrichien, l'hymne du vainqueur.... Il faut bien ajouter qu'il l'estropie en véritable ennemi.

Nous faisons halte quelques heures dans la baie de Budua, ce qui nous donne le loisir de parcou-

rir cette petite et triste ville, la dernière des contrées dalmates et des possessions de l'Autriche. Les autres escales, Durazzo, Valona, ne sont que de gros villages qui portent le nom de ville; nous y voyons les premiers minarets. Quelques heures après la station devant le fort en ruines de Santi-Quaranta, escale de Janina, nous arrivons à Corfou.

Je ne parlerai pas de notre séjour à Corfou. Nous avons passé là près de cinq journées de repos, à attendre le paquebot qui devait nous emporter du côté de la Sicile; quelques excursions pleines d'intérêt ont occupé ces journées, au vieux monastère grec de Palœocastrizza, au col Saint-Pantaléon, d'où l'on voit, en pleine mer, un écueil fameux, ressemblant singulièrement à un vaisseau qui vogue à voiles déployées, et que la tradition ancienne indiquait comme le vaisseau pétrifié d'Ulysse. L'accueil bienveillant de Mgr l'archevêque catholique, Mgr Maddalena, a parfumé notre séjour à Corfou, comme aussi les soirées que nous avons passées en compagnie du consul français, M. Wiet. Les voyageurs auxquels il a prêté le secours de son ministère ou de sa longue expérience, tous ceux qui ont joui de sa conversation à la fois enjouée et élevée, toujours

distinguée, rendront hommage à son inépuisable serviabilité, à son érudition modeste et à son aménité cordiale. Il était déjà un ami pour nous lorsque nous avons dû le quitter.

Je dois l'avouer en finissant, je n'ai pu et voulu tracer ici que des esquisses très rapides de voyageur; car ce n'est pas dans un temps aussi court qu'il m'aurait été possible d'étudier à fond une race nombreuse et multiple comme celle des Slaves du Sud. J'aurais pu mettre à profit les travaux déjà parus, les *Voyages* de M. Xavier Marmier et de M. Ch. Yriarte, le livre sur le Monténégro de MM. Frilley et Walhovitz, et les articles de M. Albert Dumont; j'ai préféré ne parler que de ce que nous avons vu ou appris par nous-mêmes; désireux seulement de contribuer, pour ma faible part, à faire connaître une population intéressante, à la fois primitive et civilisée, et ces régions remarquables qui, au point de vue moral comme au point de vue géographique, sont le chemin de l'Orient.

UN

FESTIVAL MUSICAL

EN ANGLETERRE

On a tenté ces dernières années, soit à Paris, soit en province, de nombreux et considérables efforts pour mettre en honneur la musique sérieuse, celle qui peut exercer sur les esprits et les mœurs une influence salutaire. Ce mouvement de réaction contre l'art sensuel et léger, qui ne domine que trop à notre époque, peut donner intérêt à ce qui se fait chez nos voisins.

Le récit suivant, extrait de simples notes de voyage, récit d'une fête musicale à laquelle j'ai assisté, montrera le culte que d'autres ont pour

l'art sérieux et élevé; il fera peut-être aussi rendre justice, sous un rapport, à une nation qui n'est pas assez appréciée pour l'exécution des œuvres des grands maîtres, et que l'on a cru trop longtemps étrangère à tout goût artistique.

Le 4 septembre 1877, nous arrivions à Glocester. Des pluies torrentielles avaient retardé notre voyage, et nous nous pressions fort pour ne rien manquer des auditions musicales qui avaient été promises. Nous n'étions pas cependant sans une certaine inquiétude : à peine une modeste annonce du festival avait été insérée dans les journaux; aucune affiche, presque aucune publicité dans un pays qui en use si largement. Le festival aurait-il été renvoyé, ou ne devait-il avoir aucune importance?

Néanmoins, dès notre sortie du chemin de fer, nos craintes sont dissipées. On peut facilement voir, en effet, que la ville est en fête : les rues pavoisées sont remplies d'une foule compacte. Nous nous hâtons d'aller prendre nos billets pour les différentes séances, et c'est temps : pour certaines d'entre elles, il n'y a plus que quelques places encore disponibles.

La première audition a lieu, le mardi 4 sep-

tembre, à une heure trois quarts. A l'avance, nous sommes aux abords de la cathédrale de Glocester, une de ces belles et vastes basiliques que le catholicisme avait construites en Angleterre, mais que la religion d'État lui a enlevées. Du haut de la tour centrale, les huit cloches annoncent incessamment la fête par une gamme majeure descendante d'une très grande justesse. Chacune des portes de l'édifice est réservée à telle ou telle catégorie d'auditeurs; le cloître — un des plus beaux peut-être, un des plus ornés pour sûr — est réservé aux exécutants; tout est prévu pour le plus grand ordre.

L'intérieur offre un beau spectacle : l'immense nef, aux colonnes cylindriques massives, mais à la voûte élevée, coupée de nombreux rinceaux, est consacrée à la fête; le chœur, séparé par le jubé, reste affecté au service religieux; des avis, placés aux flancs des piliers, invitent à respecter la sainteté du lieu.

Une immense estrade, au devant du chœur, monte jusqu'aux chapiteaux des colonnes, et doit recevoir l'orchestre et les chanteurs. A l'opposé, au bas de la nef et au dessous de la belle fenêtre de la façade, une estrade moins élevée est établie

pour les auditeurs les plus éloignés. A la naissance de l'une des basses-nefs, près de l'orchestre, on a établi, tout exprès pour la circonstance, un orgue de moyenne importance, celui du chœur étant trop éloigné pour pouvoir s'unir à l'ensemble. Au reste, toutes les chaises sont numérotées et, avant l'heure, toutes sont occupées.

Les exécutants sont au grand complet. Le festival célèbre, cette année, son 146e anniversaire. Chaque été, les trois comtés de Glocester, de Worcester et d'Hereford réunissent leurs Sociétés chorales alternativement dans chacune de ces villes. Cette fois, ils ont fait appel à des choristes de Londres, d'Oxford, de Cambridge, de Wells, de Bristol et d'ailleurs. L'orchestre est celui du théâtre italien de Londres; les solos sont confiés à des artistes de grand renom, tels que Mme Patey, Mlle Albani, et six ou huit autres noms très populaires en Angleterre, mais moins connus parmi nous. L'ensemble est conduit par M. Harford Lloyd, organiste de la cathédrale. Tout promet des exécutions presque irréprochables.

La recette pécuniaire doit d'abord servir à couvrir les frais, très considérables, de l'organisation du festival, et l'excédant est destiné à secourir

les veuves et les orphelins des clergymens des trois comtés; car il ne faut pas oublier que nous sommes dans un pays anglican et dans une cathédrale anglicane. Le matin même, le lord évêque, au service religieux, a sollicité, par un discours solennel, la charité des assistants, et l'assistance était nombreuse : les corporations des trois chefs-lieux, maires en tête, s'y étaient rendues processionnellement; les écoles des enfants, appelées *écoles à l'habit bleu*, ouvraient la marche avec leur costume archaïque; les dignitaires de Glocester, avec leurs robes sombres et leurs bonnets ornés de fourrures; ceux de Worcester, en robes d'écarlate doublées d'azur; ceux d'Hereford, portant aussi les couleurs traditionnelles de la ville.

Du reste, comme le produit des places aux diverses séances ne doit pas arriver à un excédant suffisant, malgré les prix relativement élevés (15 sh. dans la grande nef, où l'on voit et entend à merveille; 5 sh. dans les basses-nefs, où l'on entend aussi bien, mais où l'on ne voit que peu), à la sortie, des quêteurs sollicitent les offrandes.

La première quête produit 325 livres sterling, plus de sept mille francs; le maire de Glocester lui seul y contribue pour cinquante livres, 1250 francs.

Donc, à une heure trois quarts commence la première séance par l'*Oratorio d'Élie*, qu'on peut appeler la seconde œuvre populaire en Angleterre. Après le *Messie*, il n'en est pas de plus aimée ; tous les choristes la savent de mémoire, et à peine leur est-il nécessaire de la répéter. Mendelssohn l'a composée pour l'Angleterre, et en a dirigé la première exécution à Birmingham en 1846 ; l'année suivante déjà, cet oratorio fut chanté à Glocester et, depuis, il n'a manqué à aucune de ces fêtes. Un festival anglais ne saurait se passer du *Messie* de Hœndel ni d'*Élie* de Mendelssohn.

Je ne veux pas donner ici une appréciation, soit de l'œuvre, soit de l'exécution. J'aurais trop à dire sur l'effet produit par certains chœurs, certains ensembles ; sur l'interprétation large de Mme Patey et la splendeur de voix de Mlle Albani. Si ce n'eût été dans un temple, on eût souvent et longuement applaudi. Mais lorsque commença le quatuor et chœur : *Sanctus*, *Sanctus*, *Sanctus*, *Dominus Deus Sabaoth*, dont la grandeur subjugue invinciblement l'auditeur, toute l'assemblée se leva électrisée, et c'est debout et avec un sentiment de vraie religion qu'elle écouta ce morceau.

Il en avait été de même pour la marche funèbre

de *Saül*, de Hœndel, que l'orchestre avait intercalée entre les deux parties de l'oratorio, en mémoire de deux compositeurs anglais morts depuis le précédent festival : Fr. Smith et le Dr Wesley, ce dernier habile directeur de grandes exécutions musicales et compositeur estimé.

On sortit vers cinq heures de la cathédrale, et le soir, à huit heures, un concert plus profane, mais avec les mêmes exécutants, nous convoquait dans la salle du Comté, *the Shire Hall*.

Cette salle est relativement restreinte, et l'assistance refluait jusqu'au dehors. Elle est cependant dotée d'un orgue assez considérable, quoique d'apparence déjà ancienne. C'est que, en Angleterre, les grandes et belles orgues sont nombreuses, et cet instrument y occupe pleinement son rang royal. Il n'est pas une cathédrale qui n'en ait un très grandiose, le plus souvent un instrument de 32 pieds; aucun n'est placé dans la nef, ni sur la porte d'entrée, mais ou sur le jubé, ou très souvent des deux côtés du chœur, au-dessus des stalles. Avec leurs buffets peu chargés de charpentes, très ornés de tuyaux peints et dorés et de colonnettes sveltes, les orgues anglaises s'harmonisent avec les sculptures des stalles et les couronnent richement.

Les salles de villes, les *halls*, sont aussi presque toutes enrichies d'un grand orgue; tout le monde a entendu parler de l'orgue colossal d'Albert-Hall à Londres et de celui du palais de Cristal, comme aussi de ceux de Sheefield et de Manchester. Nous avons assisté, cette année, à une belle séance sur le très grand instrument — 100 jeux réels, 32 pieds en montre — de Saint-Georges Hall, à Liverpool. M. Best, le premier organiste anglais, qui en est titulaire, nous l'a gracieusement fait visiter, après avoir émerveillé un auditoire qui, trois fois par semaine, accourt à ses concerts. Nous avons aussi visité, à Londres, un orgue construit chez un particulier, M. Holmes, grand 32 pieds en montre, avec soufflerie à vapeur et clavier électrique d'*écho*, correspondant à un second instrument placé à l'extrémité opposée de la salle. On voit quel est le culte des Anglais pour le roi des instruments.

La première moitié du concert de la *Shire Hall* fut consacrée à l'exécution presque entière du *Paradis et la Péri*, de Schumann. La seconde moitié, composée de pièces variées, commença par une symphonie de Beethoven; les honneurs de la soirée furent pour le célèbre violoniste M. Sainton,

qui joua un concerto de Mendelssohn, et pour Mme Patey, qui chanta en français la *Sérénade* de Gounod et interpréta, aux grands applaudissements de l'assistance, car les Anglais aiment beaucoup leurs airs nationaux, une ballade écossaise des plus connues.

La séance du second jour, mercredi, commença à onze heures et demie à la cathédrale; mais un intervalle d'une heure fut donné entre les deux œuvres qui remplissaient cette séance, afin qu'on pût sortir, reposer son attention, délasser ses oreilles. C'était un curieux spectacle de voir la ville encombrée de dilettanti, l'oratorio sous le bras; car presque tout le monde suit attentivement l'exécution sur la partition; aussi ce qui se vend de musique en ces occasions est-il très considérable, et c'est ce qui explique le bon marché relatif des publications musicales anglaises.

La *Passion* selon saint Mathieu, l'œuvre célèbre du célèbre Sébastien Bach, commença la séance. Ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre savent combien cet oratorio est intéressant, malgré le style constamment sérieux et élevé avec lequel il est écrit. Ils se souviennent aussi de l'effet de contraste entre les accents calmes, tristes et affec-

tueux de N.-S., et les exclamations brutales de la populace juive.

Engaddi, ou David dans le désert, de Beethoven, termina l'audition. Cette œuvre, dont on chercherait vainement le titre dans la liste des compositions de l'illustre maître, n'est autre que le *Christ au jardin des Olives*. Considérant que cette œuvre n'était presque jamais exécutée, qu'elle réussissait rarement, et que cela provenait surtout du libretto ou de la traduction qui en était faite, un poète a eu la pensée d'en changer le sujet, et trouvant une certaine analogie prophétique entre N.-S. à son agonie et David fuyant la persécution de Saül, il a essayé, en s'aidant des Psaumes, de plaquer de nouvelles paroles sous cette musique imagée. Il ne m'appartient pas, dans mon ignorance de la langue anglaise, de dire si l'essai a réussi; je ne puis parler que de la musique, et dois avouer que la voix de Mlle Albani et ses habiles vocalises firent produire à cette œuvre un effet de splendeur auquel je ne m'étais pas attendu.

La séance finit peu avant cinq heures; mais le soir nous étions convoqués de nouveau à la cathédrale, à sept heures et demie. On y chanta la première moitié de *Paulus*, de Mendelssohn, et la

première moitié aussi de la *Création*, de Joseph Haydn. Un rang serré de becs de gaz, le long des tribunes de la nef, suffisait pour éclairer brillamment l'immense basilique, y compris les chœurs et l'orchestre. Les assistants étaient un peu moins nombreux qu'aux séances du jour, sans doute à cause de l'absence de ceux qui affluaient des campagnes et des villes voisines et ne couchaient pas à Glocester.

La séance du troisième jour était, comme celle de la veille, fixée à onze heures et demie. Elle fut plus variée: outre le *Requiem* en langue vulgaire, de Johannes Brahms, qui se chantait peut-être pour la première fois en Angleterre; outre le chant de louanges de Mendelssohn, que nous nommons en France la Symphonie-Cantate, l'orchestre joua une ouverture intitulée *In memoriam*, du compositeur anglais Sullivan, et on chanta un *Kyrie eleison*, de Luard Selby, une mélodie religieuse de Gounod, et une antienne intitulée le *Désert*, composée par le défunt Wesley et mise en son honneur sur le programme.

Les compositeurs de musique religieuse, de motets, d'hymnes, d'antiennes surtout, sont très nombreux de l'autre côté du détroit; et si leur

musique n'a pas toujours autant de caractère que l'école classique par excellence, si même elle se permet parfois quelques licences, par contre, elle est presque toujours écrite dans un style vraiment religieux et sévère.

C'est que la musique est en grand honneur et en constant usage, soit dans les églises catholiques, déjà nombreuses en Angleterre, soit dans les cathédrales anglicanes, où les maîtrises exécutent tous les jours des compositions religieuses entremêlées de psalmodies en faux-bourdons; plusieurs de ces psalmodies rappellent nos plains-chants catholiques; aux quelques voix d'enfants et d'hommes des chapelles et cathédrales, souvent les assistants, hommes et femmes, mêlent leurs voix, car beaucoup de ces chants sont connus de tous.

Et, à ce propos, je demanderai la permission de parler ici d'une scène dont nous avions été témoins quelques jours auparavant dans d'autres parages. Elle montrera le respect que les Anglais apportent à tout ce qui touche au sentiment religieux.

Par une de ces journées appréciées en Écosse, où si souvent le mauvais temps vient troubler le plaisir du voyage que le proverbe dit qu'il y leut neuf jours par semaine; par un jour, dis-je,

de soleil pur et brillant, et par une mer calme et azurée, un paquebot de plaisance quittait la petite ville d'Oban, ville nouvelle, coquettement étagée au fond de sa baie tranquille. Les passagers étaient nombreux; beaucoup avaient longtemps attendu une journée favorable. A la foule des touristes isolés se joignait une de ces bandes que font voyager des entrepreneurs de voyages plus ou moins longs, depuis la petite excursion aux environs de Londres jusqu'au voyage autour du monde. La maison Cook — ainsi s'appelait cette agence — leur avait fourni un guide pour les conduire et, sur le paquebot, ils avaient leurs repas à part, mais ils visitaient en même temps que nous les lieux remarquables de notre course.

Déjà nous étions sortis de la baie, et nous naviguions entre ces îles nombreuses qui sont un des groupes des Hébrides. Nous arrivons bientôt à l'île d'Iona, qu'a illustrée à jamais le séjour de saint Colomba. Tous ensemble nous visitons les restes vénérables des deux anciennes abbayes, les colossales croix gaëliques, dont la plus remarquable avait été moulée pour l'avant dernière Exposition de Paris; le cimetière des anciens chefs de clans mêlés aux abbés du monastère; on termine par

l'église ruinée des religieux, qui porte maintenant le nom un peu ambitieux de cathédrale d'Iona. La voûte s'est écroulée depuis de longues années; les murs seuls sont debout, percés d'arceaux romans, soutenus par des colonnes massives et surmontés d'un vieux clocher carré et lourd. Dans une encoignure, on montre la pierre sur laquelle, dit-on, saint Colomba reposait sa tête pendant son sommeil.

Nous avions presque achevé la visite, lorsque le guide de la bande Cook, montant sur un tronçon de colonne, prend la parole, écouté non seulement par ses voyageurs à lui, mais par la caravane entière. Son discours est assez long, et je serais embarrassé pour le traduire; il le termine en disant que le lieu est trop vénéré, trop auguste, trop saint, pour qu'on ne le célèbre pas par un des plus vieux chants de la vieille Angleterre, et qu'il est juste qu'une prière monte au ciel là où les anciens religieux ont tant prié. Il entonne aussitôt un choral des plus austères et du caractère le plus primitif. Tout le monde se découvre, tout le monde unit sa voix à celle de la foule; tout le monde choisit et fait sa partie dans l'ensemble. Sur aucun visage, on ne peut voir ni un sourire,

ni même une marque d'indifférence, et il suffit qu'on fasse appel au sentiment religieux pour que, toute conversation cessant, chacun tienne à honneur de se joindre à la prière indiquée.

Notre excursion se continua, le bateau à vapeur nous reprit pour nous déposer bientôt au petit îlot célèbre dans tout l'univers par les roches basaltiques de la grotte de Fingal. Nous y fûmes promptement tous, les uns groupés sur les têtes des colonnes tronquées qui, sur un des côtés de la grotte, forment une gigantesque galerie, les autres sur des bateaux qui se sont avancés jusqu'au fond. De là, en se retournant, le spectacle est merveilleux : cette voûte immense et sombre qui fait penser à nos basiliques ogivales; ces colonnes innombrables et serrées les unes contre les autres, les flots de la mer qui baignent ces piliers et gémissent sous ces arceaux sonores; à l'entrée, la lumière vive du soleil, l'azur du ciel se réfléchissant sur celui de l'Océan, et au milieu de ce cadre formé par l'ouverture, au loin, l'île d'Iona et le clocher ruiné de son monastère; le tout animé par les barques chargées de voyageurs et le chapelet humain qui serpente sur les corniches de basalte.

Le guide Cook prit encore la parole, et proposa que, puisqu'on était arrivé à une des extrémités du royaume, à l'extrémité au moins de ce que beaucoup visiteraient, on chantât la prière pour la reine. Aussitôt fut entonné et exécuté deux fois de suite le *God save*, avec le plus grand sérieux et chapeau bas; et je dois dire que ce chant, sous cette voûte presque obscure, d'une résonnance rendue étrange par la répercussion des ondes sonores sur les ondes liquides, ainsi que par le clapotement des vagues, avait un caractère grandiose et étonnant que je ne saurais oublier.

Ces détails sont peu de chose, et peut-être les trouvera-t-on trop puérils. Mais c'est par comparaison que l'on peut juger, et si on rapproche de ces deux petites scènes la tenue de nos foules, même de celles de nos trains de plaisir, on appréciera facilement combien chez nos voisins subsiste, plus que chez nous, le sentiment du respect pour ce qui est respectable, la religion et l'autorité; combien ils savent traiter sérieusement les choses sérieuses. On jugera aussi combien la connaissance et le goût de la musique religieuse y est plus développé et plus répandu.

Mais revenons à Glocester et au festival, et non plus pour longtemps, car il touche à sa fin.

Le jeudi soir, se donnait le second grand concert de la salle du Comté. On y exécutait, avec plusieurs morceaux détachés et d'auteurs divers, une œuvre relativement nouvelle, les *Croisés*, de Niels-Gade. Le compositeur danois a su mettre, dans un sujet bien souvent traité, puisqu'il a inspiré Lulli, Gluck, Piccini et d'autres, les Armide, les Renaud; etc., il a su, dis-je, y mettre une fraîcheur et un intérêt tout nouveau : les accents passionnés d'Armide, les marches guerrières des soldats chrétiens, les chants graves de Pierre l'Ermite et les chœurs mystérieux et sémillants des sirènes, forment des contrastes pleins de charme.

Le vendredi enfin, dernière séance à la cathédrale : le *Messie* traditionnel de Hœndel, l'oratorio anglais par excellence, sans lequel un festival serait incomplet. Aussi, quoiqu'il ait été souvent entendu, peut-être à cause de cela, l'assistance est bien plus nombreuse; nos billets, pris dès le mardi, étaient les derniers à céder; au recueillement, à l'attention de l'auditoire, on comprend que c'est la séance la plus importante.

Il n'est pas besoin de parler du grandiose et de la puissance de cette œuvre; on sait quelle est la grande sonorité des chœurs de Hœndel; on sait aussi que Mozart trouvait le *Messie* si digne d'admiration, qu'il voulut le réorchestrer afin d'y joindre les instruments inusités avant lui. L'effet de certains ensembles, de l'*Alleluia* surtout, lorsque les trompettes jettent leurs notes éclatantes, que les timbales viennent préciser les rythmes, que l'orgue enveloppe toute cette sonorité d'une splendeur religieuse, pendant que les voix semblent s'élever de plus en plus vers Dieu, cet effet est d'une majesté qui subjuguerait les plus rebelles, et d'un enthousiasme qui remuerait les plus insensibles. Le chœur de l'*Alleluia* est de ceux qu'aucun Anglais n'écouterait assis; on se lève dès qu'il commence.

C'est par cette œuvre que se termina le festival. Le soir, à 6 heures et demie, on était encore convoqué, par billets gratuits, à un service religieux, chanté avec le concours des chœurs, des solistes et de l'orchestre, dans la nef même des séances. Le programme, paroles et musique, en était vendu d'avance. Mais, retenus depuis quatre jours par toutes ces merveilles musicales, dont nous

n'avions voulu manquer aucun détail, nous avions hâte de reprendre le cours de nos pérégrinations. Dès la même soirée, nous étions à Bath, la cité monumentale des baigneurs, et le lendemain, par Bristol, nous nous acheminions vers le comté pittoresque de Cornouailles. Nous emportions, non seulement le souvenir de mélodies et d'harmonies suaves et puissantes, mais la pensée de ce que peut faire de grand et de beau un peuple moins bien doué peut-être que nous au point de vue musical.

Lorsqu'on sait, en effet, quelles difficultés rencontre en France une exécution un peu grande de musique sérieuse, à combien d'obstacles il faut se heurter, à quelle dépense il faut consentir, à quelle publicité on doit avoir recours; lorsqu'on sait les difficultés spéciales de la réunion de chœurs nombreux formés d'éléments divers, on ne peut qu'admirer chez nos voisins des solennités comme celles que je viens d'esquisser, solennités périodiques, tenues en haute estime. Et ce n'est pas qu'une fois par an que l'Angleterre se réunit ainsi : chaque contrée a son centre de musique classique; quelques jours après Glocester, Leeds avait un festival encore plus important, et

pour lequel un auteur en renom, Macfarren, avait composé un oratorio. Pendant l'hiver, les grands concerts de ce genre sont fréquents à Londres; il y a quelques années, j'en entendais à Crystall-Palace de 4,500, de 5,000 voix, et Albert-Hall, Alexandra-Palace retentissent souvent de ces exécutions colossales.

L'Allemagne a aussi son festival annuel, alternativement à Cologne, à Aix-la-Chapelle et à Dusseldorf; on en vante la perfection. Elle sait, dans d'autres localités aussi, réunir parfois ses chanteurs; mais nulle part sinon en Angleterre, on ne pourrait entendre aussi souvent, aussi régulièrement, et surtout dans des conditions aussi grandioses, les grandes œuvres sérieuses des grands maîtres.

En France, hélas ! nous n'avons rien en ce genre. Les admirables concerts du Conservatoire, les concerts populaires ne donnent presque jamais des œuvres chorales. De loin en loin, un vrai musicien monte à grands frais, à plus grandes peines encore, un oratorio célèbre, et cela prend à Paris les proportions d'un événement, et c'est tout..... Et pour avoir une idée de ces grandes pages, il faut que quelque chapelle de cathédrale

exécute modestement, avec des éléments nécessairement faibles et incomplets, et devant un public forcément restreint, mais avec conscience et persévérance, une de ces belles œuvres. Je dois dire, à l'honneur de notre maîtrise de Saint-Jean que depuis plus de vingt ans, et avant que je fusse appelé à la diriger, elle a été pleinement fidèle à cette tradition.

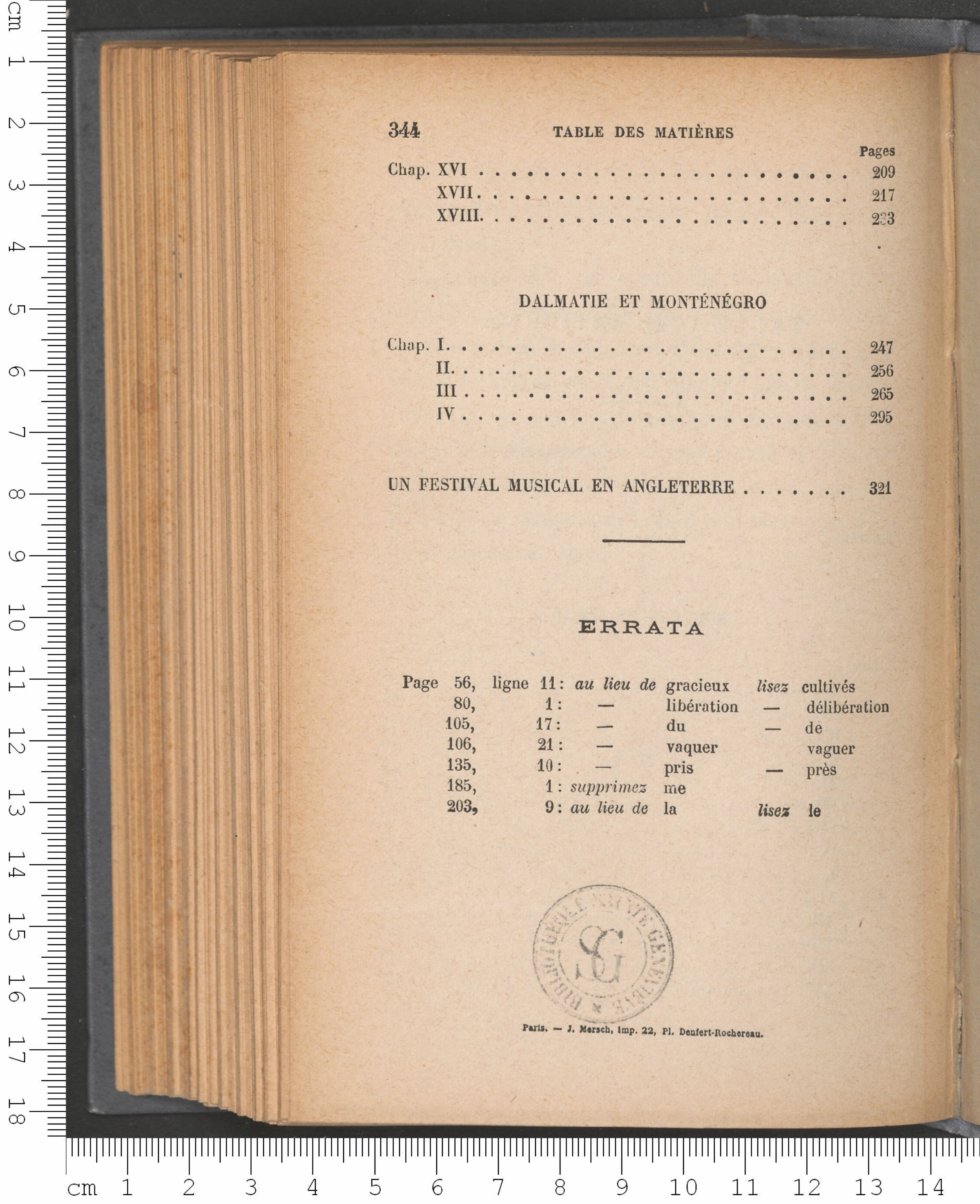
Sans accumuler autant d'œuvres que les Anglais — car il faut avouer que pour chanter, et même pour entendre dix oratorios en quatre jours, il est besoin d'un certain courage, — n'est-il pas vraiment souhaitable que nos populations puissent aussi connaître et apprécier ces sortes d'ouvrages? En dehors des opéras, dont plusieurs ne rendent ni meilleur ni plus savant, qu'entendent-elles? Parfois un peu de musique religieuse, et encore pas toujours bonne, quelques morceaux de musique militaire ou quelques chœurs d'orphéons; les raffinés et les riches, quelques trios ou quatuors d'instruments à cordes, et rien autre. Les oratorios, ces pages que les maîtres, presque sans exception, ont considérées comme leurs chefs-d'œuvre et le dépôt de leurs convictions musicales, où, n'ayant pas à tenir compte de l'engoue-

ment de la foule, ils pouvaient être entièrement eux-mêmes, comment notre public peut-il les entendre ?

Il y a là une lacune regrettable. Tout effort pour la combler est bon et doit être encouragé, car c'est la lutte contre la démoralisation du théâtre, surtout du théâtre de notre époque. Dans chaque ordre d'idées, au temps où nous vivons, il faut chercher à rehausser le niveau moral et intellectuel ; beaucoup trop n'ont songé et ne songent qu'à le faire descendre. Plus il montera, plus il se rapprochera de Dieu.

FIN

TABLE DES MATIERES

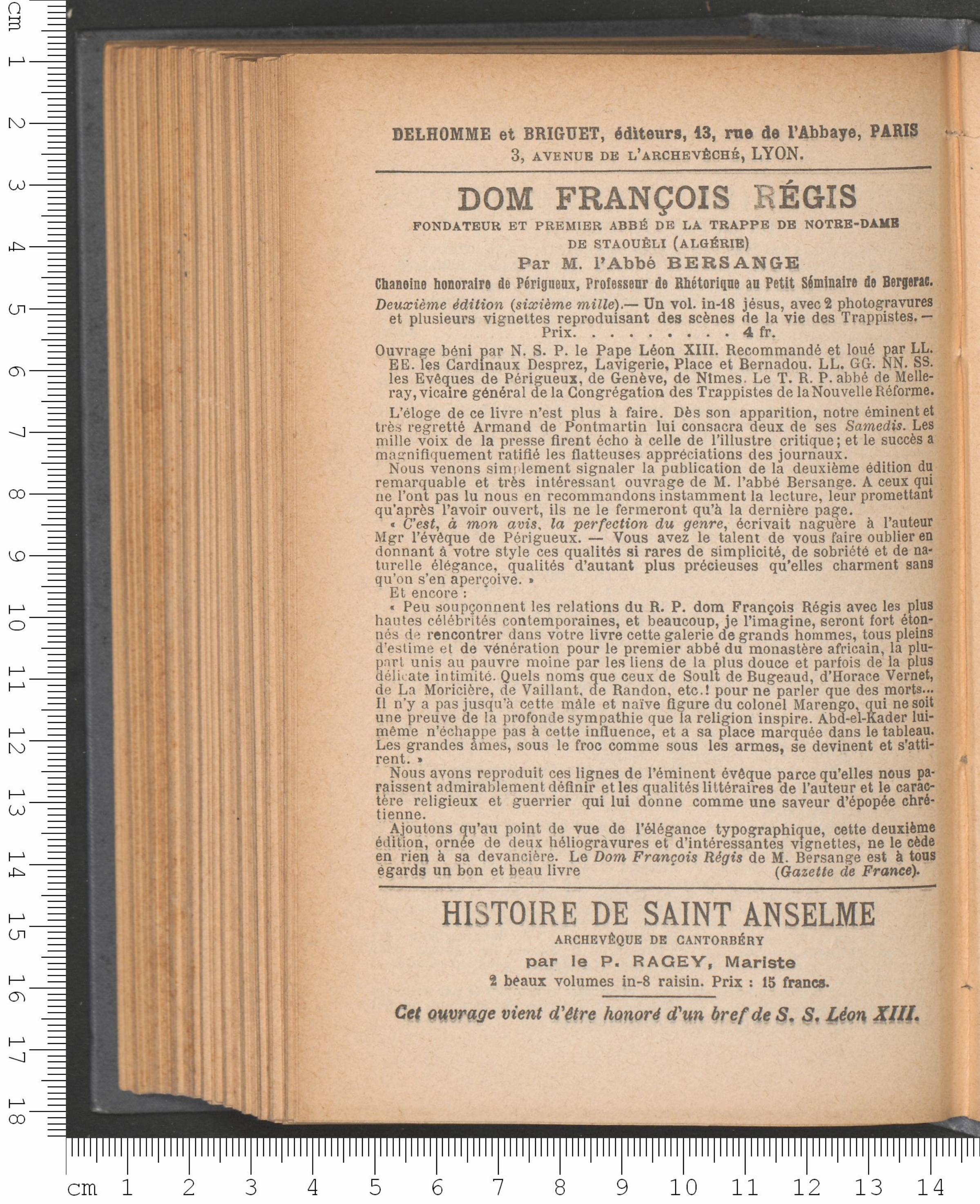


DALMATIE ET MONTÉNÉGRO

ERRATA

Page 56,	ligne 11 :	*au lieu de*	gracieux	*lisez*	cultivés
80,	1 :	—	libération	—	délibération
105,	17 :	—	du	—	de
106,	21 :	—	vaquer		vaguer
135,	10 :	—	pris	—	près
185,	1 :	*supprimez*	me		
203,	9 :	*au lieu de*	la	*lisez*	le

Paris. — J. Mersch, Imp. 22, Pl. Denfert-Rochereau.



DOM FRANÇOIS RÉGIS

FONDATEUR ET PREMIER ABBÉ DE LA TRAPPE DE NOTRE-DAME
DE STAOUÊLI (ALGÉRIE)

Par M. l'Abbé BERSANGE

Chanoine honoraire de Périgueux, Professeur de Rhétorique au Petit Séminaire de Bergerac.

Deuxième édition (*sixième mille*).— Un vol. in-18 jésus, avec 2 photogravures et plusieurs vignettes reproduisant des scènes de la vie des Trappistes. — Prix. . . . . **4 fr.**

Ouvrage béni par N. S. P. le Pape Léon XIII. Recommandé et loué par LL. EE. les Cardinaux Desprez, Lavigerie, Place et Bernadou. LL. GG. NN. SS. les Evêques de Périgueux, de Genève, de Nîmes. Le T. R. P. abbé de Melleray, vicaire général de la Congrégation des Trappistes de la Nouvelle Réforme.

L'éloge de ce livre n'est plus à faire. Dès son apparition, notre éminent et très regretté Armand de Pontmartin lui consacra deux de ses *Samedis*. Les mille voix de la presse firent écho à celle de l'illustre critique; et le succès a magnifiquement ratifié les flatteuses appréciations des journaux.

Nous venons simplement signaler la publication de la deuxième édition du remarquable et très intéressant ouvrage de M. l'abbé Bersange. A ceux qui ne l'ont pas lu nous en recommandons instamment la lecture, leur promettant qu'après l'avoir ouvert, ils ne le fermeront qu'à la dernière page.

« *C'est, à mon avis, la perfection du genre*, écrivait naguère à l'auteur Mgr l'évêque de Périgueux. — Vous avez le talent de vous faire oublier en donnant à votre style ces qualités si rares de simplicité, de sobriété et de naturelle élégance, qualités d'autant plus précieuses qu'elles charment sans qu'on s'en aperçoive. »

Et encore :

« Peu soupçonnent les relations du R. P. dom François Régis avec les plus hautes célébrités contemporaines, et beaucoup, je l'imagine, seront fort étonnés de rencontrer dans votre livre cette galerie de grands hommes, tous pleins d'estime et de vénération pour le premier abbé du monastère africain, la plupart unis au pauvre moine par les liens de la plus douce et parfois de la plus délicate intimité. Quels noms que ceux de Soult de Bugeaud, d'Horace Vernet, de La Moricière, de Vaillant, de Randon, etc.! pour ne parler que des morts... Il n'y a pas jusqu'à cette mâle et naïve figure du colonel Marengo, qui ne soit une preuve de la profonde sympathie que la religion inspire. Abd-el-Kader lui-même n'échappe pas à cette influence, et a sa place marquée dans le tableau. Les grandes âmes, sous le froc comme sous les armes, se devinent et s'attirent. »

Nous avons reproduit ces lignes de l'éminent évêque parce qu'elles nous paraissent admirablement définir et les qualités littéraires de l'auteur et le caractère religieux et guerrier qui lui donne comme une saveur d'épopée chrétienne.

Ajoutons qu'au point de vue de l'élégance typographique, cette deuxième édition, ornée de deux héliogravures et d'intéressantes vignettes, ne le cède en rien à sa devancière. Le *Dom François Régis* de M. Bersange est à tous égards un bon et beau livre (*Gazette de France*).

HISTOIRE DE SAINT ANSELME

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

par le P. RAGEY, Mariste

2 beaux volumes in-8 raisin. Prix : **15 francs.**

Cet ouvrage vient d'être honoré d'un bref de S. S. Léon XIII.

Paris. — J. Mersch, imp., 22, pl. Denfert-Rochereau.

RÉCITS BRETONS

Par A. BLANLŒIL

1 vol. in-12. — Prix . . . . 3 fr.

Ils sont de diverse nature ces *Récits bretons;* on y trouve des légendes bretonnes comme *la ville d'Is*, dont la destruction a fourni récemment le sujet d'un opéra, *le Festin miraculeux*, *Notre-Dame du Mûrier*, *Herbadilla*, *Notre-Dame du Folgoet*, *Une Messe des morts*, *le Captif*, *le tombeau d'Almansor;* des récits empruntés aux chants populaires, comme *Gwennola;* des récits historiques, se rapportant à la Bretagne, *le Combat des Trente*, *le Meurtre d'Arthur de Bretagne*, *Gilles de Bretagne*, *Gilles de Retz;* enfin des récits d'imagination, mais toujours en Bretagne, *le Roi Marc'h*, *la Grotte des Korrigans*, *l'Ogresse.*

On le voit, l'auteur justifie pleinement son titre de *Récits bretons;* s'il sort de sa chère Bretagne pour chercher au dehors une inspiration, dans *Gwennola*, par exemple, il y revient bien vite. Aussi son livre est-il assuré d'un bon accueil auprès des jeunes Bretons. Mais cet accueil franchira les limites de sa province, et bien des jeunes lecteurs, sans être Bretons, liront avec intérêt les pages de M. l'abbé Blanlœil, et sauront profiter des enseignements qui s'en degagent. (*Revue littéraire de l'*Univers. *Juillet 1890*)

DANTE

ETUDE RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE SUR LA *Divine Comédie*

Par l'abbé Henri PLANET

1 beau vol. in-16, orné d'un portrait de Dante et de sept dessins hors texte. — Prix. . . . . 3 fr.

En France, Dante est du nombre de ces auteurs dont on parle beaucoup et qu'on lit très peu.

Cette lecture, il est vrai, ne va pas sans quelque difficulté; le livre que nous annonçons la rend agréable et commode. C'est principalement aux jeunes gens qu'il est destiné. Il ne leur est pas permis, malgré le courant de positivisme qui les entraine, il n'est permis à personne d'ailleurs se piquant d éducation libérale, de ne pas connaitre, au moins dans ses parties principales, la grande épopée du moyen âge.

L'étude de M. l'abbé H. Planet est une analyse philosophique et littéraire du poème, avec des vues originales, de nombreuses citations très heureusement choisies, traduites et conservées en notes dans le texte italien, afin qu'on y puisse recourir le plus possible.

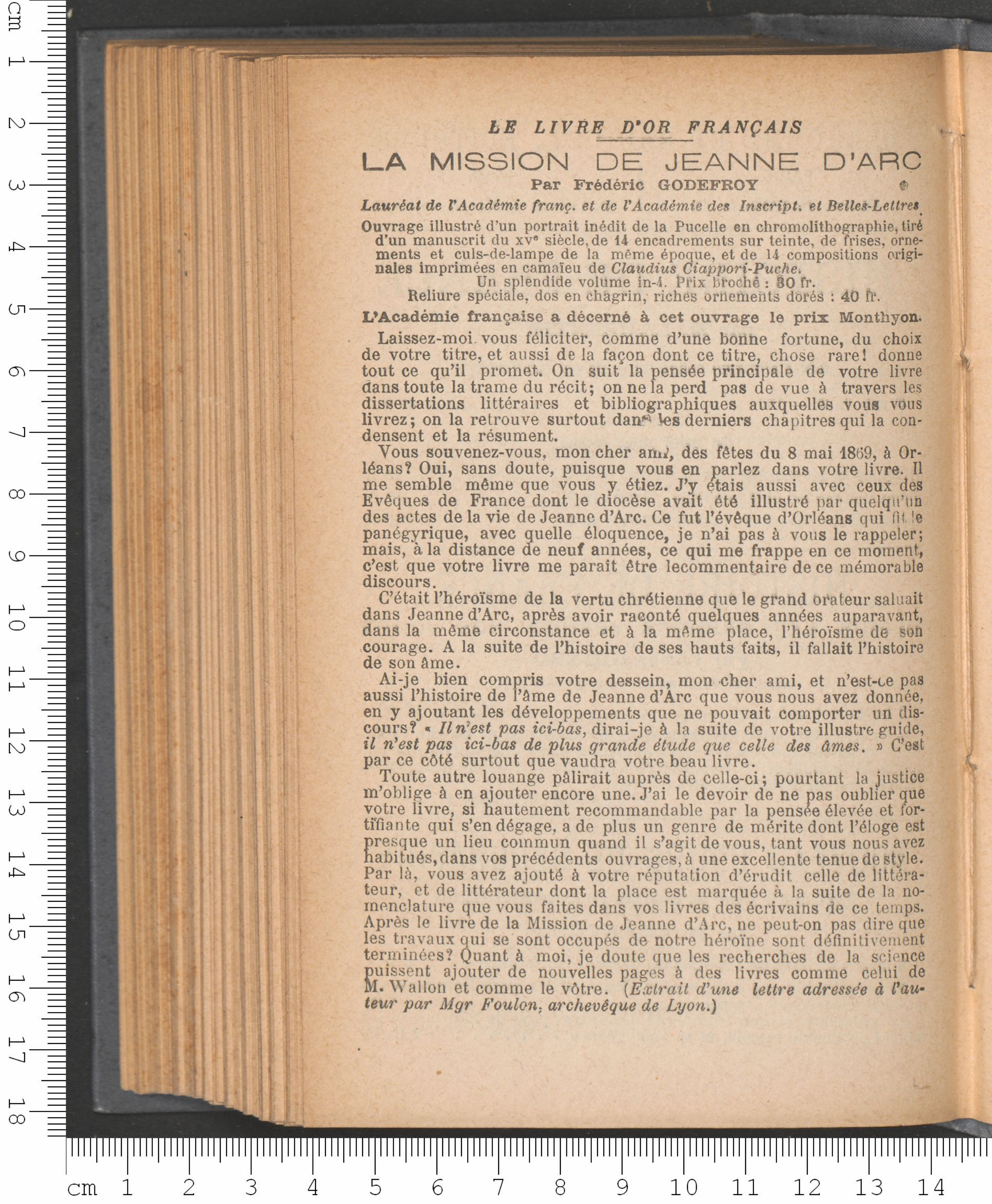
Nous croyons que cet ouvrage a non seulement son intérêt, mais son à-propos dans l'ensemble du grand effort qui se fait de nos jours pour le relèvement de la pensée philosophique, du beau littéraire et du sentiment moral.

LES PREMIERS CHANTS

RECUEIL DE POÉSIES DESTINÉES AU JEUNE AGE

Par Marie JENNA

1 charmant volume in-16. — Prix . . . . 2 fr.



LE LIVRE D'OR FRANÇAIS

LA MISSION DE JEANNE D'ARC

Par Frédéric GODEFROY

Lauréat de l'Académie franç. et de l'Académie des Inscript. et Belles-Lettres.

Ouvrage illustré d'un portrait inédit de la Pucelle en chromolithographie, tiré d'un manuscrit du xve siècle, de 14 encadrements sur teinte, de frises, ornements et culs-de-lampe de la même époque, et de 14 compositions originales imprimées en camaïeu de *Claudius Ciappori-Puche.*

Un splendide volume in-4. Prix broché : 30 fr.

Reliure spéciale, dos en chagrin, riches ornements dorés : 40 fr.

L'Académie française a décerné à cet ouvrage le prix Monthyon.

Laissez-moi vous féliciter, comme d'une bonne fortune, du choix de votre titre, et aussi de la façon dont ce titre, chose rare! donne tout ce qu'il promet. On suit la pensée principale de votre livre dans toute la trame du récit; on ne la perd pas de vue à travers les dissertations littéraires et bibliographiques auxquelles vous vous livrez; on la retrouve surtout dans les derniers chapitres qui la condensent et la résument.

Vous souvenez-vous, mon cher ami, des fêtes du 8 mai 1869, à Orléans? Oui, sans doute, puisque vous en parlez dans votre livre. Il me semble même que vous y étiez. J'y étais aussi avec ceux des Evêques de France dont le diocèse avait été illustré par quelqu'un des actes de la vie de Jeanne d'Arc. Ce fut l'évêque d'Orléans qui fit le panégyrique, avec quelle éloquence, je n'ai pas à vous le rappeler; mais, à la distance de neuf années, ce qui me frappe en ce moment, c'est que votre livre me paraît être le commentaire de ce mémorable discours.

C'était l'héroïsme de la vertu chrétienne que le grand orateur saluait dans Jeanne d'Arc, après avoir raconté quelques années auparavant, dans la même circonstance et à la même place, l'héroïsme de son courage. A la suite de l'histoire de ses hauts faits, il fallait l'histoire de son âme.

Ai-je bien compris votre dessein, mon cher ami, et n'est-ce pas aussi l'histoire de l'âme de Jeanne d'Arc que vous nous avez donnée, en y ajoutant les développements que ne pouvait comporter un discours? « *Il n'est pas ici-bas*, dirai-je à la suite de votre illustre guide, *il n'est pas ici-bas de plus grande étude que celle des âmes.* » C'est par ce côté surtout que vaudra votre beau livre.

Toute autre louange pâlirait auprès de celle-ci; pourtant la justice m'oblige à en ajouter encore une. J'ai le devoir de ne pas oublier que votre livre, si hautement recommandable par la pensée élevée et fortifiante qui s'en dégage, a de plus un genre de mérite dont l'éloge est presque un lieu commun quand il s'agit de vous, tant vous nous avez habitués, dans vos précédents ouvrages, à une excellente tenue de style. Par là, vous avez ajouté à votre réputation d'érudit celle de littérateur, et de littérateur dont la place est marquée à la suite de la nomenclature que vous faites dans vos livres des écrivains de ce temps. Après le livre de la Mission de Jeanne d'Arc, ne peut-on pas dire que les travaux qui se sont occupés de notre héroïne sont définitivement terminées? Quant à moi, je doute que les recherches de la science puissent ajouter de nouvelles pages à des livres comme celui de M. Wallon et comme le vôtre. (*Extrait d'une lettre adressée à l'auteur par Mgr Foulon, archevêque de Lyon.*)

HISTOIRE CONTEMPORAINE (1789-1887)

Rédigée selon les programmes officiels

Par M. l'abbé **GIRARD**

1 fort vol. in-12 de plus de 1000 pages, avec récits, **cartes et gravures.**
Prix cartonné : 6 fr.

Nous avons déjà signalé et recommandé, comme **elles le méritent,** les premières parties du *Nouveau Cours d'histoire*, de M. l'abbé Girard, pour les différents degrés d'enseignement.

Le volume que nous annonçons aujourd'hui n'est pas, tant s'en faut, pour amoindrir la bonne impression causée par les précédents, et il nous suffira, pour établir la justesse de notre affirmation, de citer en partie le jugement que porte de cet ouvrage le doyen de la Faculté des lettres de Nancy, M. Benoît :

« Aucun ouvrage de ce genre, dit-il, ne me paraît mieux approprié à l'esprit des enfants; sans compter que ceux-là mêmes qui savent déjà l'histoire prendront grand plaisir à la voir repasser ainsi sous leurs yeux avec tant de précision et de clarté. »

Un autre universitaire, parlant de ce livre, dit aussi qu'il « peut être un utile manuel pour ceux qui ne savent pas, et une lecture attrayante pour ceux qui savent déjà. » Mais, après avoir fait cet éloge, il déclare que l'ouvrage a aussi des « défauts, » et il les énumère en ces termes :

« Le principal, c'est la *partialité*. L'auteur est, en effet, un partisan convaincu du trône et de l'autel, et spécialement l'adversaire irréconciliable du jansénisme et du gallicanisme; la preuve s'en trouve à chaque page.

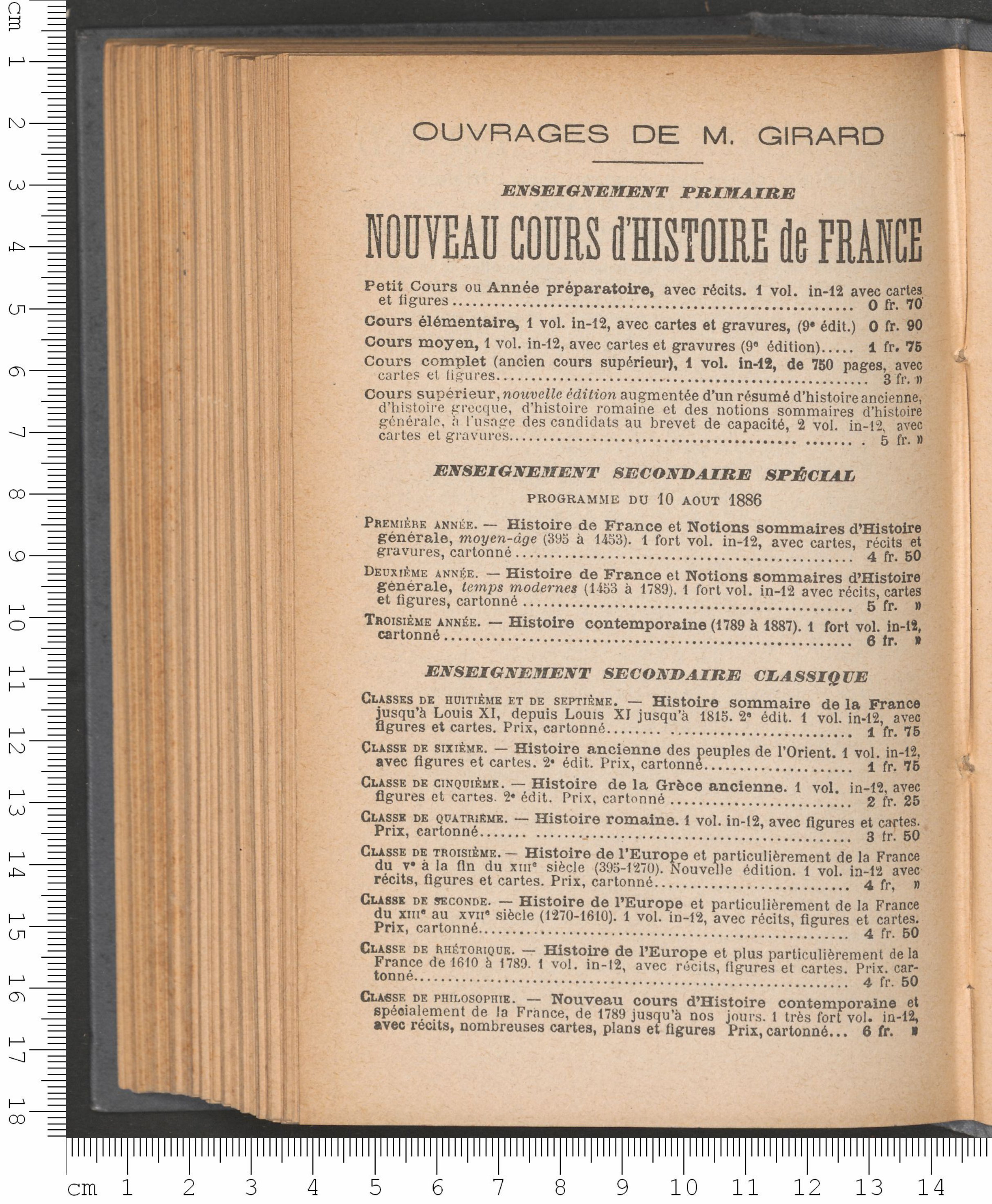
« Bien qu'il reconnaisse franchement certains abus de l'ancien régime, il a des tendresses pour plusieurs de ces institutions heureusement disparues; ainsi pour les corporations, à propos desquelles il cite longuement M. Léon Gautier.

« M. Girard se montre dur et injuste pour Turgot... Ennemi systématique de la Révolution, il aurait préféré l'ancien régime corrigé. Soit; mais le moyen en 1789 et même en 1760 de le corriger? Il ne veut pas voir les bienfaits de la République; il ne sait pas mettre en relief toutes ces belles réformes inspirées par des motifs généreux et exécutées avec grandeur. »

Il nous paraît, à nous, que ces « défauts » sont plutôt des mérites, et volontiers nous faisons nôtre l'appréciation d'un éminent professeur d'histoire et de philosophie, M. l'abbé Pochat-Baron, qui écrit à l'auteur à propos de ce cours d'histoire :

« Quant à l'esprit avec lequel il a été rédigé, vous avez été déjà applaudi et félicité de haut lieu. A mon humble sentiment, je trouve votre dernier volume encore plus chrétien et plus français que les précédents, J'admire comment, dans un récit qui suit les événements de si près—puisqu'il nous conduit jusqu'au ministère Rouvier—vous vous êtes élevé au-dessus de toutes les compétitions politiques, ne sacrifiant rien de la vérité, mais jugeant toutes choses en catholique qui n'aime et ne veut que la gloire et la grandeur de sa patrie. »

Le nouveau volume de M. Girard nous semble donc appelé à un vrai succès, et nous en avons pour garant Mgr Turinaz, qui dit dans son approbation : **« Nous espérons que cet ouvrage deviendra populaire et classique. »** *(Le Monde.*—**F. de L.**).



OUVRAGES DE M. GIRARD

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

NOUVEAU COURS d'HISTOIRE de FRANCE

Petit Cours ou Année préparatoire, avec récits. 1 vol. in-12 avec cartes et figures .... 0 fr. 70

Cours élémentaire, 1 vol. in-12, avec cartes et gravures, (9e édit.) 0 fr. 90

Cours moyen, 1 vol. in-12, avec cartes et gravures (9e édition)..... 1 fr. 75

Cours complet (ancien cours supérieur), 1 vol. in-12, de 750 pages, avec cartes et figures.. 3 fr. »

Cours supérieur, *nouvelle édition* augmentée d'un résumé d'histoire ancienne, d'histoire grecque, d'histoire romaine et des notions sommaires d'histoire générale, à l'usage des candidats au brevet de capacité, 2 vol. in-12, avec cartes et gravures... .... 5 fr. »

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE SPÉCIAL

PROGRAMME DU 10 AOUT 1886

Première année. — **Histoire de France et Notions sommaires d'Histoire générale,** *moyen-âge* (395 à 1453). 1 fort vol. in-12, avec cartes, récits et gravures, cartonné.. 4 fr. 50

Deuxième année. — **Histoire de France et Notions sommaires d'Histoire générale,** *temps modernes* (1453 à 1789). 1 fort vol. in-12 avec récits, cartes et figures, cartonné .... 5 fr. »

Troisième année. — **Histoire contemporaine** (1789 à 1887). 1 fort vol. in-12, cartonné.. 6 fr. »

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE CLASSIQUE

Classes de huitième et de septième. — **Histoire sommaire de la France** jusqu'à Louis XI, depuis Louis XI jusqu'à 1815. 2e édit. 1 vol. in-12, avec figures et cartes. Prix, cartonné........ .... 1 fr. 75

Classe de sixième. — **Histoire ancienne** des peuples de l'Orient. 1 vol. in-12, avec figures et cartes. 2e édit. Prix, cartonné...................... 1 fr. 75

Classe de cinquième. — **Histoire de la Grèce ancienne.** 1 vol. in-12, avec figures et cartes. 2e édit. Prix, cartonné .... 2 fr. 25

Classe de quatrième. — **Histoire romaine.** 1 vol. in-12, avec figures et cartes. Prix, cartonné....... .... 3 fr. 50

Classe de troisième. — **Histoire de l'Europe** et particulièrement de la France du ve à la fin du xiiie siècle (395-1270). Nouvelle édition. 1 vol. in-12 avec récits, figures et cartes. Prix, cartonné........................... 4 fr. »

Classe de seconde. — **Histoire de l'Europe** et particulièrement de la France du xiiie au xviie siècle (1270-1610). 1 vol. in-12, avec récits, figures et cartes. Prix, cartonné.. 4 fr. 50

Classe de rhétorique. — **Histoire de l'Europe** et plus particulièrement de la France de 1610 à 1789. 1 vol. in-12, avec récits, figures et cartes. Prix, cartonné.. 4 fr. 50

Classe de philosophie. — **Nouveau cours d'Histoire contemporaine** et spécialement de la France, de 1789 jusqu'à nos jours. 1 très fort vol. in-12, avec récits, nombreuses cartes, plans et figures Prix, cartonné... 6 fr. »

LE SECRET DU BONHEUR

Par E. MEUNIER

1 vol. in-12 (*Bibliothèque Saint-Germain*). **Prix.......... 3 fr.**

Voilà un titre séduisant ; combien cherchent le bonheur, combien peu le trouvent ! Mme E. Meunier se propose de montrer que « le secret du bonheur » est dans la fidélité au devoir, et la démonstration se fait tout naturellement, sans prédication d'aucune sorte. *Le Secret du Bonheur*, et c'est là un premier mérite, n'a rien du roman de thèse ; la leçon ressort des événements, et le lecteur la dégage lui-même.

Le thème est ingénieusement trouvé et habilement développé. Quatre jeunes filles quittent le couvent pour entrer dans le monde ; elles sont de positions et de caractères différents ; c'est en les suivant dans les péripéties de leur existence qu'on voit que *le Secret du Bonheur* est dans l'acceptation du devoir, quelle que soit la situation où la Providence nous a placés.

Deux des héroïnes, le mot est peut-être un peu gros, surtout pour celles-là, comprennent d'avance cette vérité ; et pour elles la vie se déroule calme et heureuse. Pour les deux autres, de caractère difficile, il faut des épreuves pour les éclairer et les corriger, l'une de son orgueil, l'autre de sa méfiance. Toutes les deux, du reste, elles se corrigent, grâce surtout aux conseils de la religieuse à laquelle leur enfance a été confiée, et pour laquelle elles ont une vénération méritée.

Ce petit récit, dont l'inspiration est franchement chrétienne et qui est d'un vif intérêt, a encore le mérite de pouvoir être mis dans toutes les mains. En voilà plus qu'il n'en faut pour le recommander.

(*Revue littéraire de l'Univers.*)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

La Branche maudite. 1 vol. in-12............. 3 »
Le Mariage de Josiane. 1 vol. in-12........... 2 50
Tante Michette. 1 vol. in-12.................... 3 »

POUSSIÈRE D'OR

Par Mme HENRIETTE LARGE

1 vol. in-12. Prix.................................. 3 fr.

Cet ouvrage est d'une inspiration profondément chrétienne. C'est une histoire simple et triste à la fois qui se termine sur ce mot : *Excelsior.* On n'a pas à la fin le mariage habituel ; les héros ont visé plus haut, *Excelsior*. Le titre, un peu énigmatique, vient de ce que, par opposition, Mme Henriette Large nous montre, en face des chrétiens dont la devise est *Excelsior*, des personnages qu'aveugle la *Poussière d'or*. Ceux-là, hélas ! sont trop nombreux. (*Revue littéraire de l'Univers.*)

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Jean Moineau, in-12........ 3 »
Petite Marie, in-12.......... 3 »
Mon cousin Rustique, in-12.. 3 »
La famille Fique, in-12...... 2 »
Tante Salomé, in-12........ 2 »
Tronquette, in-12........... 2 »

A TRAVERS L'ESPAGNE ET LE PORTUGAL

NOTES ET IMPRESSIONS

Par l'abbé Lucien VIGNERON, du clergé de Paris
OFFICIER D'ACADÉMIE

1 vol. in-8°, prix. . . . . 5 fr.
Le même ouvrage, édition in-12 . . . . 3 fr.

M. l'abbé Vigneron sait voyager et conter ses voyages. Il n'en est pas du reste à son coup d'essai. Ancien missionnaire en Chine, il nous a déjà donné, il y a deux ans, un fort bon livre sur l'une des provinces les moins connues de l'Empire du Milieu, le Se-Tchouan. Nous avons rendu compte de ce travail ici même.

Le nouveau livre de M. l'abbé Vigneron est d'agréable lecture et en même temps instructif. C'est l'Espagne vue non plus seulement par un romancier ou un touriste, mais parcourue et admirée par un artiste et un chrétien. M. l'abbé Vigneron aime les étrangers, cela est un fait, aussi les juge-t-il avec une certaine largeur d'idées bienveillantes qui le protège contre les erreurs et le parti pris du touriste vulgaire. Son livre a dix chapitres. Les deux premiers nous initient immédiatement à la vie espagnole, à laquelle l'auteur, qui sait la langue, sait se mêler dès en arrivant à la frontière.

Nous trouvons aux premières pages la description d'une cathédrale, d'un monastère, d'un vieux palais : nous les avons très bien vus avec M. L. Vigneron. Un peu plus loin viennent quelques pages d'histoire solidement pensées et bien écrites. Le grand roi Phillippe II, entre autres, est vengé de maints jugements faux et de force critiques ignorantes ou malveillantes. De l'histoire encore à Madrid ou à Aranjuez : l'histoire de l'art national et des conquêtes espagnoles. Tout cela est dit sans longueurs, une page çà et là, le plus souvent une remarque, un mot, et c'est tout.

Un des meilleurs chapitres, peut être, c'est le cinquième : *Antiquités célèbres;* Tolède sarrazine et féodale. Un autre à signaler encore, le neuvième : *l'Andalousie;* Chrétiens et Maures.

Nous ne pouvons oublier quelques pages intéressantes sur le Portugal — un pays peu connu en France, — sur Lisbonne en particulier, et sur l'Université de Coïmbre, institution de premier ordre qui fait grand honneur au célèbre petit royaume.

Les deux pays parcourus par M. Vigneron ont dans notre siècle une page d'histoire militaire où se retrouve souvent le nom de la France; l'auteur s'en est souvenu et, aidé par un collaborateur distingué, M. Busson-Leblanc, fort au courant des choses de cette époque, il nous donne çà et là certains faits très attachants, surtout pour des lecteurs français. (Revue littéraire de l'*Univers*.)

L'ATHOS

NOTES D'UNE EXCURSION A LA PRESQU'ILE ET A LA MONTAGNE DES MOINES

Par l'abbé Alexandre-Stanislas Neyrat,

Maître de chapelle à la Primatiale et membre de l'Académie de Lyon

Ouvrage enrichi de 10 hélio-gravures et de 2 fac-simile

Un volume in-12. — Prix. . . . . 4 fr.

L'Athos! qui n'a entendu citer cette montagne étrange sur laquelle fleurissent tant de stériles vertus, se meurent tant de traditions, se cachent tant de trésors artistiques, inspirés par le génie chrétien et exécutés par le génie grec. En véritable artiste chrétien, M. l'abbé Neyrat était depuis longtemps attiré vers ce pays merveilleux : la réalité a dépassé les rêves du voyageur et la vive impression qu'il en ressent se communique au lecteur dans le récit animé et pittoresque des visites aux nombreux monastères grecs du mont, les deux frères français reçus partout au son des cloches et au milieu de l'allégresse des bons moines. L'auteur apprécie en artiste les merveilles d'art qu'il rencontre, et son livre décidera certainement nombre de voyageurs à visiter cet étrange pays dont il restera le guide le plus intéressant comme le plus fidèle.

LA KABYLIE

ET LE PEUPLE KABYLE

Par le R. P J. Dugas, de la Compagnie de Jésus.

Un vol. in-12. — Orné de nombreuses gravures. — Prix : 1 fr.

LES LIEUX SAINTS

OU NOTES D'UN MISSIONNAIRE PÈLERIN EN PALESTINE

AVEC UN PLAN DE L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE

Par J. B. C.

Un vol. in-12. — Prix. . . . . 2 fr.

